

HALANZY

COMMEMORATION DU 100^{EME} ANNIVERSAIRE DE LA FIN DE LA GRANDE GUERRE

Editeur responsable

Christian DÉOM

Rédaction

Maurice BON

Michel COLAS

Christian DÉOM

Jean-Paul DONDELINGER

Marc MATHIEU

Guy MONHONVAL

Sandra PECHEUR

Michel PIRON

Gui STOFFEL

Raymond BIREN

Imprimeur

Imprimé en février 2019 chez Imprimerie DONEUX, Mettet

Graphisme

Hervé SPOIDEN pour la Ville d'Aubange

Nous tenons à remercier tous ceux qui par leurs articles
ou leur collaboration ont participé à la confection de cet ouvrage



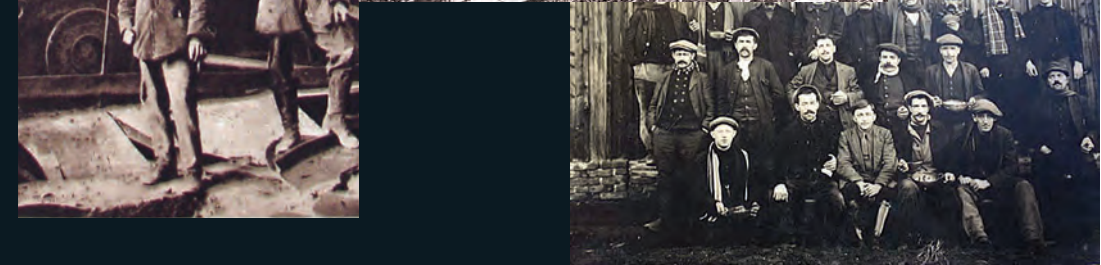
HALANZY COMMEMORATION DU 100^{EME} ANNIVERSAIRE DE LA FIN DE LA GRANDE GUERRE

LA DESTRUCTION DES USINES BELGES PAR LES ALLEMANDS
(Suite... Voir les numéros 184 et 185.)




Ville d'Aubange
Sept visages, une volonté

Comité halanzinois
du 100^{eme} anniversaire
1918-2018



Editeur responsable

Christian DÉOM

Graphisme

Hervé SPOIDEN

Photos et illustrations

Rédaction

Maurice BON

Michel COLAS

Christian DÉOM

Jean-Paul DONDELINGER

Marc MATHIEU

Guy MONHONVAL

Sandra PECHEUR

Michel PIRON

Gui STOFFEL

Raymond BIREN

Imprimeur

Imprimé en février 2019 chez Imprimerie Doneux, Mettet

Nous tenons à remercier tous ceux qui par leurs articles
ou leur collaboration ont participé à la confection de cet ouvrage



Table des matières



Avant-propos	<i>Ch. Déom</i>	6
Prologue : « De la nécessité de l'exercice mémoriel... »	<i>G. Monbonval</i>	7
Les causes du premier conflit mondial	<i>J. P. Dondelinger</i>	8
Anne Morelli : Guerre et propagande	<i>M. Piron</i>	10
Les journées d'août 1914 en Lorraine gaumaise	<i>Ch. Déom</i>	12
La légende de Jeanne Bourguignon	<i>M. Bon</i>	19
Brèves de campagne	<i>M. Colas</i>	21
Henri Stoffel, soldat d'Aix-sur-Cloie	<i>M. Mathieu</i>	29
Les héros de Battincourt	<i>R. Biren</i>	37
Halanzy et les déportations de 1914-18	<i>Ch. Déom</i>	39
La soupe de guerre	<i>Ch. Déom</i>	45
Petites histoires	<i>M. Bon</i>	48
L'usine de Halanzy pendant la guerre	<i>Ch. Déom</i>	49
Le cimetière militaire de Halanzy	<i>Ch. Déom</i>	54
Le monument aux morts de Halanzy	<i>Ch. Déom</i>	68
Le discours d'Eugène GINDT du 23 novembre 1919	<i>Ch. Déom</i>	73
Le discours d'Auguste Colas du 11 novembre 1964	<i>M. Colas</i>	78

Avant-propos

Christian Déom

Cette brochure n'a d'autre prétention que de vous livrer les documents concernant la période 1914-1918 glanés dans la mémoire collective et les quelques archives éparses de notre village.

Le manque de temps n'a pas permis de relier les différents thèmes abordés par un fil conducteur qui aurait pu donner plus de cohérence à la publication sauf celui de la passion des rédacteurs.

Cette série d'impromptus a la fraîcheur de la spontanéité et la modestie de l'historien dilettante.

Ce sont des textes écrits sur-le-champ. Ils sont disparates mais rassemblent des souvenirs spécifiques au village de Halanzy.

Différents auteurs racontent des faits historiques de ces années de guerre, tel autre résume le parcours original d'un combattant ou d'un déporté, un autre encore récapitule les actes de bravoure et de martyre d'un grand nombre de citoyens de Halanzy.

Il aurait été intéressant de lire les difficultés rencontrées pour retrouver des descendants des soldats français et allemands inhumés dans notre cimetière militaire.

Ce livret accompagne l'impressionnante collection de Monsieur Fred Pisoni qui mériterait à elle seule un copieux catalogue. Ce collectionneur passionné, érudit et artiste, s'est dévoué totalement à la réussite de cette commémoration.

Les élèves des écoles de Halanzy ont participé activement à la réalisation de travaux exposés à la gare et, par leurs gestes de mémoire, au cimetière et au Monument aux Morts.

Les acteurs de cette commémoration : élèves, enseignants, mouvements de jeunesse, musiciens, historiens, citoyens et édiles communaux ont partagé plaisir et devoir depuis des mois jusqu'à ce 11 novembre.

La gratitude dont ils seront honorés rappelle la nécessité et l'urgence à la fois du Souvenir mais aussi de la sauvegarde des archives et documents locaux.

De la nécessité de « l'exercice mémoriel... »

Guy Monhonval

Nous sommes ce que l'Histoire a fait de nous et si nous voulons savoir qui nous sommes, il nous faut connaître l'Histoire. Pour ce faire, nous pouvons interroger le passé, faire des recherches. Ce que nous découvrons doit dès lors être validé par la rigueur d'une méthodologie éprouvée, confrontant nos découvertes à la critique historique.

Après la relecture des événements passés, il nous faut tenter de les « expliquer », littéralement « déployer les plis » ; les plis de l'Histoire dans leurs évidences, les fronces du passé dans leurs secrets.

Convaincus d'une compréhension pertinente du passé, il nous appartient de partager avec nos contemporains et de transmettre notre approche aux générations futures. Legs d'importance, l'Histoire n'est cependant pas une science exacte. Mais elle est davantage que l'addition des petites histoires, illustrant le principe énoncé par Aristote, « le tout est plus que la somme des parties ».

Ceux que l'on appelle les grands de ce monde ont eu une influence immense, déterminant les modes de vie de leurs contemporains, mais aussi des générations d'hommes et de femmes qui leur ont succédé. La gestion de la cité a été impactée à tous niveaux, politique, économique, culturel, philosophique et religieux, psychologique... Pour le meilleur et pour le pire.

Au fil du temps, les gouvernants n'ont pas été les seuls à imposer leurs empreintes sur les humains. Ils ont délégué une partie de leur gouvernance aux subalternes du pouvoir, du plus grand au plus petit échelon politique, induisant des impacts divers et variés chez les gouvernés.

Enfin, le chaînon familial représente le dernier niveau « d'influencé ». Il est le plus proche de notre vie au quotidien, sans doute aussi le plus prégnant, sans être déterminant si nous pouvons lui objecter le libre arbitre. Nos aïeux proches ou lointains nous ont légué leurs biens ou leurs ruines, mais aussi leurs secrets de famille, non-dits enfouis, angoisses ou joies de vivre. Nous devons nous en accommoder peu ou prou. Et ce, sans résignation si nous avons la capacité de rechercher dans notre propre passé l'une ou l'autre explication à notre comportement, à notre identité. Psychanalyse et psychologie transgénérationnelle, suggèrent que la connaissance des événements passés induise une sorte de paix intérieure.

Considérant que la ligne du temps est essentiellement guerrière, d'aucuns prétendent « si tu veux la paix, prépare la guerre » ; d'autres répliquent « si tu veux la paix, prépare la paix... ». Et si finalement, et si tout simplement, nous arrivions à risquer l'aphorisme quelque peu idéaliste : « si tu veux la paix, prépare-la en toi ». Mesure tes limites, « connais-toi pour mieux t'accepter, sois en paix avec toi-même... »

Que ce soit à la recherche du secret d'Etat ou du secret de famille, la quête du passé justifie ce que l'on nomme le devoir de mémoire, l'exercice mémoriel, vocables trop souvent galvaudés. Ce devoir ne doit pas être une contrainte. Il se justifie par la perception de la relation entre les influences du passé et notre mode de vie actuel. Et nous pourrions ainsi, humblement, en nourrir la « Conscience Universelle » et les générations à venir, en recherchant, en comprenant et en léguant. Triple volet à nécessité pédagogique, adressé essentiellement aux plus jeunes d'entre nous.

Guy Monhonval, secrétaire de l'Association Communale Musson-Mémoire, août 2018.

Les causes de la première guerre mondiale

Jean-Paul DONDELINGER.

L'historien Marc BLOCH a écrit : « *les causes en Histoire, pas plus qu'ailleurs, ne se postulent, elles se cherchent* ».

Si l'Histoire est la science humaine qui a pour objectif la connaissance du passé, le rôle de l'historien est de rechercher la cause des événements de ce passé et d'en analyser les conséquences (conséquences qui, à leur tour d'ailleurs, deviendront causes d'événements ultérieurs). Nous allons donc dans le texte qui suit tenter de mieux appréhender les raisons diverses qui ont entraîné le déclenchement du premier conflit mondial.

On a enseigné aux élèves de nombreuses générations (dont la mienne) que l'origine de la guerre 14-18 résidait dans l'assassinat de l'archiduc héritier de l'empire austro-hongrois François-Ferdinand de Habsbourg le 28 juin 1914 par un nationaliste serbe, Gavrilo PRINCIP. Cet assassinat a déclenché, en cascade, les déclarations de guerres successives entre les pays qui composaient les deux blocs antagonistes d'alliances en Europe. Personne ne nie que l'attentat de Sarajevo fut l'élément déclencheur du conflit. Mais il s'agissait en fait de l'ultime mèche qui a allumé la bombe qui était elle-même le résultat de plus d'un demi-siècle de tensions exacerbées entre les puissances européennes. Il est en effet aujourd'hui communément admis par tous les historiens que c'est bien un faisceau de causes multiples qui a occasionné l'affreuse déflagration de l'été 1914.

Le début du 20^{ème} siècle est encore fortement marqué par l'influence importante de la diplomatie et des alliances entre états. Les ambassadeurs jouaient à l'époque un rôle politique qu'on a du mal à imaginer à l'ère de l'immédiateté de l'information. La compréhension de l'action des chancelleries européennes reste donc essentielle pour comprendre les événements qui ont suivi l'attentat de Sarajevo.

Il faut savoir que la hantise de l'empire austro-hongrois était la montée des **nationalismes slaves**. Différents peuples balkaniques ont en effet durement acquis leur indépendance à l'issue de la guerre russo-turque de 1877-1878. Mais les tensions entre ces nouveaux états, leurs revendications territoriales incompatibles ainsi que les derniers soubresauts de l'agonie de « l'Homme malade de l'Europe » à savoir l'empire ottoman, vont déboucher sur deux guerres balkaniques (1912-1913) dont la jeune Serbie sortira renforcée. Son ambition est de créer la « grande Serbie » avec un accès à la mer, ce que les Habsbourg ne sauraient tolérer (pour contrer ce nationalisme serbe montant, l'Autriche-Hongrie avait unilatéralement annexé la Bosnie-Herzégovine).

La Serbie s'affirme donc comme la nation forte des Balkans. Elle renforce son armée en achetant des armes à la France, ce qui indispose encore un peu plus les Autrichiens et leurs alliés allemands. L'assassinat de Sarajevo devient donc pour Vienne un « casus belli » idéal pour régler une fois pour toutes le sort de ces arrogants Serbes. Non sans avoir pris ses assurances du côté de son puissant voisin allemand, l'Autriche va dès lors rédiger un ultimatum inacceptable pour les Serbes. Devant la fin de non-recevoir que lui oppose Belgrade, l'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie. Et c'est ici que le jeu des alliances européennes se met en branle.

En effet, depuis plusieurs années, en Europe, deux blocs antagonistes se font face.

- D'une part, la **Triple Alliance** regroupe l'empire austro-hongrois, le II^{ème} reich allemand et l'opportuniste royaume d'Italie (qui retournera sa veste en 1915) qui se sent menacé par la France et l'Angleterre dans ses possessions coloniales d'Afrique.
- D'autre part, la **Triple Entente** qui regroupe la France, l'Angleterre et la Russie. Cette dernière, slavophile et de même religion orthodoxe, a en outre conclu un pacte d'entente militaire avec son petit frère serbe.

La mise sur pied de cette « Triple Entente » va réveiller la hantise sécuritaire allemande. Le Reich de Guillaume II se considère dès lors menacé d'encerclement à l'est et à l'ouest. Et lorsque la Russie vole au secours de la Serbie et déclare la guerre aux Autrichiens, l'empereur et sa caste militaire voient l'occasion rêvée de briser l'étau. Notons que la Russie tsariste estime que la déclaration de guerre lui permettra d'écraser les germes révolutionnaires qui naissent dans le pays. Le seul résultat de cette double déclaration de guerre est que la machine infernale va s'enclencher, les dominos vont tomber les uns après les autres, la conflagration devient générale.

Si aucun historien ne nie le rôle joué par l'imbrication politique et militaire du système des alliances, il est indéniable que les **causes économiques** de la guerre sont aujourd'hui considérées comme tout aussi importantes, sinon décisives.

Il faut savoir qu'en ce début de 20^{ème} siècle, l'industrie allemande connaît une énorme crise de surproduction et une

dangereuse menace d'inflation (entre 1890 et 1914, la production de charbon est multipliée par 3, les exportations d'acier sont supérieures à celles de la Triple Entente dans son ensemble). Les industriels allemands ont besoin à la fois de sécuriser leur approvisionnement en matières premières et d'assurer de nouveaux débouchés à leurs produits. En outre, la richesse que l'industrie manufacturière allemande dégage laisse sur le marché financier d'immenses capitaux qui ne cherchent qu'à s'investir. Alors, les ambitions commerciales du reich vont s'orienter vers deux horizons nouveaux et prometteurs : l'Afrique et le Moyen Orient. En Afrique, riche de ses minerais et de son caoutchouc, l'Allemagne cherche à agrandir un empire colonial qu'elle estime ne pas correspondre à sa puissance politique et industrielle. Au Moyen-Orient, la découverte des gigantesques champs pétrolifères d'Irak attise la convoitise de tous les états. En 1903, un consortium de banques et d'industries sous la direction de la Deutsche Bank acquiert la concession de la construction de la ligne de chemin de fer Constantinople-Bagdad. Tant en Afrique qu'au Moyen-Orient, on comprend que ces ambitions menacent les intérêts commerciaux des Anglais et des Français et de leurs colonies. La lutte pour la possession des matières premières exacerbe les antagonismes et les paroles de Clémenceau « *le pétrole sera le sang des guerres de demain* » prennent un tour prophétique. Ce sont plus particulièrement les magnats allemands de l'acier (Krupp, Thyssen) qui sont les plus avides d'accroître leur richesse et de conquérir de nouveaux marchés. Si dans un premier temps, ils ont vu dans l'augmentation exponentielle des budgets militaires du reich (notamment pour la marine où, une fois de plus, l'Allemagne entre en opposition directe avec l'Angleterre et sa précieuse navy), une formidable opportunité d'écouler leur production, cette source commence à se tarir et il faut de nouveaux débouchés. Ajoutons qu'ils ne seraient pas mécontents de tailler des croupières à leurs concurrents français de la sidérurgie lorraine et du nord (famille De Wendel).

A la surproduction, il faut ajouter la surpopulation que connaît le pays. En effet, toujours entre 1890 et 1914, dans le reich, la population passe de 49 à 66 millions d'habitants. Le réflexe naturel des dirigeants allemands a toujours été de lorgner vers les vastes étendues de l'est pour fournir de nouvelles terres aux riches propriétaires prussiens (les « junkers ») et des champs à défricher à leurs paysans. Lorsque la Russie lui déclare la guerre, Guillaume II voit là l'occasion rêvée d'enfin contenter sa clientèle noble et terrienne en flattant un pangermanisme agressif pour répondre au panslavisme naissant.

Avec ce dernier élément de montée, un peu partout en Europe, de nationalismes intransigeants (la France n'est pas en reste avec son obsession malade de reconquête de l'Alsace et de la Lorraine perdues par la défaite de 1870), tous les ingrédients, matériels et psychologiques, sont réunis pour allumer la mèche dont je parlais. Et à la fin du conflit, un armistice mal compris où la volonté des vainqueurs consistait avant tout à faire payer les vaincus, aura des conséquences dramatiques qui, trente ans plus tard, vont engendrer un nouveau conflit mondial, abominable par sa volonté d'exterminer des pans entiers de la population mondiale et tout aussi consommateur de chair et de sang humains. Mêmes causes, mêmes conséquences, mêmes effets.

Jean-Paul DONDELINGER.

Anne Morelli : Guerre et propagande

Michel Piron



Pourquoi inviter une militante pacifiste à une commémoration de l'Armistice du 11 novembre 1918 ?

La biographie d'Anne Morelli nous apprend qu'elle est une historienne belge d'origine italienne, spécialisée dans l'histoire des religions et des minorités.

Que docteure en histoire, elle a été directrice du Centre interdisciplinaire d'étude des religions et de la laïcité de l'Université libre de Bruxelles, université où elle a enseigné également la critique historique, les contacts de culture, l'histoire des religions et la didactique de l'histoire.

Qu'elle a été en outre membre du Centre d'histoire et de sociologie des gauches ainsi que du Groupe interdisciplinaire d'études sur les femmes.

Et qu'enfin, se déclarant ouvertement d'extrême gauche et athée, Anne Morelli est aussi bien connue pour ses prises de position concernant la propagande de guerre ainsi que sur les sectes.

Quel rapport entre son pacifisme engagé et cette brillante carrière universitaire, ponctuée de publications dont la valeur est reconnue internationalement ?

La réponse se situe vraisemblablement dans la rencontre entre son histoire personnelle et la nécessaire rigueur intellectuelle que requiert tout travail d'historien digne de ce nom.

En 2001, en tant que spécialiste de la critique historique appliquée aux médias modernes, elle fait ainsi paraître « Principes élémentaires de propagande de guerre, utilisables en cas de guerre froide, chaude ou tiède... », où elle y décrit les mécanismes essentiels de la propagande moderne utilisée aussi bien durant la Première Guerre Mondiale qu'au cours de conflits plus récents (Yougoslavie, Guerre du Golfe, Afghanistan, Irak).

Cette publication quelque peu iconoclaste, s'inspire largement de deux ouvrages antérieurs que son illustre prédécesseur, le professeur Jean Stengers qui l'avait formée, lui conseilla comme livres de chevet et piliers du cours de « Critique historique » que lui confia l'Université libre de Bruxelles.

Le premier était celui d'un certain Jean Norton Cru sur les témoignages, qui remettait en question pas mal d'idées sur la véracité des récits des témoins en temps de guerre.

Le second était le très troublant ouvrage de Sir Arthur Ponsonby (1871-1946), publié à Londres en 1928 et intitulé « Falsehood in Wartime ».

Issu du plus haut lignage britannique et après des études à Oxford et Eton, ce personnage haut en couleurs et complètement à contre-courant de son milieu, qu'était Sir A. Ponsonby, s'était montré résolument hostile à l'entrée en guerre de son pays en 1914, attitude qu'il réitéra d'ailleurs en 1940.

Dans son livre, Anne Morelli, s'attache avant tout à systématiser les mécanismes essentiels de propagande de guerre déjà décrits par A. Ponsonby, mécanismes actifs dans la plupart des grands conflits d'hier et d'aujourd'hui et utilisés tour à tour par toutes les parties en cause.

Dans son compte rendu de l'ouvrage d'Anne Morelli, Serge Halimi, éditorialiste au journal Le Monde et docteur en sciences politiques de l'Université de Berkeley, recense quelques-uns de ces principes ou « commandements » au nombre de dix : « Le camp adverse est seul responsable du conflit », « Nous défendons une cause noble, pas des intérêts égoïstes », « notre adversaire commet des atrocités », « Nous ne sommes responsables que de bavures », « Ceux qui nous critiquent sont des agents de l'ennemi », etc, y voyant (en 2001) une « actualité assez fraîche ».

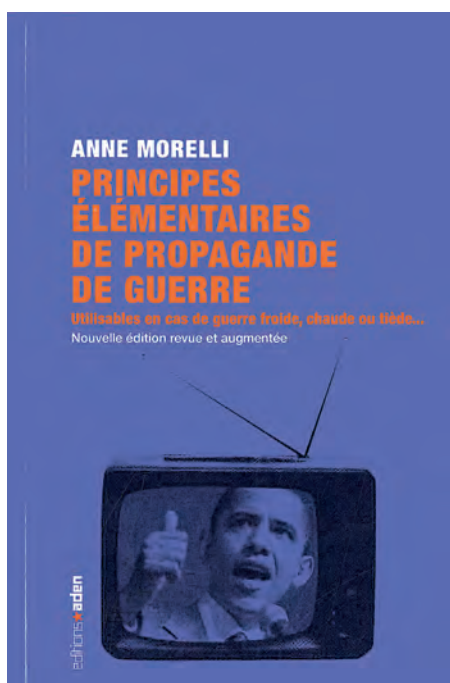
Pour Philippe Schmetz, collaborateur de la Revue Nouvelle et auteur de nombreuses publications dont « Appel pour une école démocratique », ces principes mis en lumière par Anne Morelli constituent une grille d'analyse pédagogique et critique permettant d'observer la présence de tels mécanismes au cœur du champ médiatique et social de notre époque contemporaine. Anne Morelli a dirigé en 1995 la rédaction d'un ouvrage « Les grands mythes de l'histoire de Belgique, de Flandre et de Wallonie », visant à déconstruire les grands mythes nationaux et régionaux, ce qui, à la différence de la plupart de nos voisins européens, n'avait jamais été réalisé dans notre pays.

En filigrane de cet ouvrage, l'auteure s'interroge sur la fonction de ces mythes nationaux (ou régionaux, ou...) et en arrive à la conclusion qu'ils sont principalement destinés à masquer les conflits sociaux dans un espace donné : en d'autres termes, affirme-t-elle, non sans ironie, leur finalité est de susciter une solidarité entre sa personne, aussi bien que la nôtre, et celle d'Albert Frère, ou encore avec André Leysen..., deux véritables parangons du capitalisme pur et dur dans notre pays.

Présidente de l'Association féministe et pacifiste belge « Femmes pour la Paix », Anne Morelli a reçu le titre de « Femme de la Paix » lors d'une cérémonie tenue au Sénat le 11 septembre 2012, en présence de la reine Paola.

Pour conclure, qui d'autre que cette éminente professeure d'histoire qu'est Anne Morelli, titulaire de nombreuses distinctions nationales et internationales, pour alimenter un riche débat sur des événements qui se sont profondément enracinés dans la mémoire des habitants de notre région, de part et d'autre des frontières ?

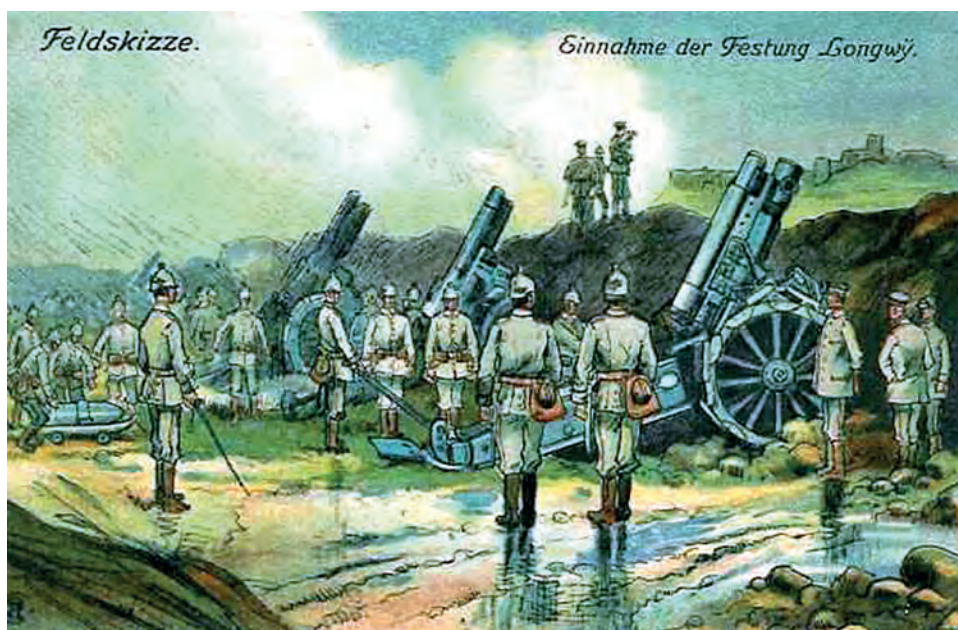
Mais laissons le mot de la fin à cette personnalité hors du commun : « On oublie trop souvent que tout historien est impliqué dans sa recherche. Il s'inscrit dans son époque, avec ses préoccupations, ses sympathies, ses appartenances. Il est au moins citoyen, parfois militant d'une cause ou serviteur d'un prince ou d'un pouvoir ».



Les journées d'août 1914 en Lorraine gaumaise

Halanzuy : mythe ou stratégie militaire

Christian Déom



Introduction

Le 21 août 1914, Halanzuy a été, en pleine nuit, envahi par les troupes allemandes qui s'y sont installées jusqu'à la reddition de la forteresse de Longwy. Le village a été pillé, réquisitionné mais n'a pas été brûlé ; peu de civils ont été tués. Les villages gaumais situés plus à l'ouest ont souffert le martyre, humainement et matériellement.

La mémoire collective de la cité halanzuinoise attribue cette protection à une légende qui a la vie dure. Je montrerai que des raisons de stratégie militaire sont plus crédibles que les anciens mythes.

La relation de ces événements rappellera à ses habitants comment elle a subi et survécu aux tragiques journées du premier mois de la Grande Guerre.

La Belle Époque

Les événements d'août 1914 vont interrompre brutalement la Belle Époque. Ce qualificatif avait été accordé, à postériori, aux trois décennies précédentes, riches au niveau des sciences, de la culture, de l'industrie...

A la veille de 1914, la Belgique est devenue la quatrième puissance économique du globe. La prospérité n'est pas équitablement répartie mais, sous la pression de luttes populaires, un certain progrès social est en marche : construction d'habitations ouvrières, pensions de vieillesse, lois sur les accidents de travail, réglementation du travail des femmes et des adolescents, horaire journalier limité à 9 heures dans les mines...

Halanzuy avait profité pleinement de ces acquisitions. L'arrivée du chemin de fer (1875) déclenche l'industrialisation sidérurgique du village, le premier haut-fourneau est construit en 1882. Une arrivée massive d'ouvriers fuyant la paupérisation

agricole de Gaume ou d'Ardenne fait passer la population de 1017 habitants en 1871 à plus de 2000 en 1914. Le paternalisme patronal s'oppose aux revendications syndicales. En 1894, le premier élu socialiste apparaît à Herbeumont et 4 ans plus tard, le Luxembourg enregistre sa première grève à Musson. Longtemps avant les autres villages, l'électricité produite à l'usine alimente l'éclairage public. Avec la construction de l'hôtel de ville et des écoles (1908), l'égouttage public (1897), l'arrivée du téléphone (1907), des premiers moteurs à essence (1909) et de la première voiture automobile, on le voit, Halanzy jouit de toutes ces découvertes.

Au niveau culturel, religieux et social, Halanzy n'échappe pas à la guerre scolaire, à la montée de l'anticléricalisme et à l'arrivée des congrégations françaises chassées par la loi Combes. Des écoles pour adultes sont ouvertes, la Fraternité est créée en 1876, on écoute des concerts et on danse au Bois Genot, à la frontière. Le service militaire obligatoire va délurer nos jeunes appelés qui ramènent au village le goût des divertissements et des loisirs.

Les prémices de la guerre

En cet été 1914, la marmite infernale bouillonne et frôle l'explosion. De la Russie à la France, de la Grande-Bretagne à l'Italie, en Allemagne et en Autriche-Hongrie, on se prépare à une guerre rapide, avec une victoire certaine.

A Halanzy comme ailleurs, malgré le souffle inquiétant qui vient de Sarajevo, personne ne soupçonne la gravité des tragédies que la Gaume d'abord, puis le reste du pays ensuite, vont endurer. La Belgique, comme en 1870, est neutre et l'affirme nettement. On ne peut pas croire à l'implication du pays dans cette guerre qui ne nous concerne pas.

Les plans von Schlieffen puis von Moltke, ont comme objectifs d'occuper la France avant la mobilisation russe, d'encercler les troupes françaises, d'occuper Paris et d'empêcher les Anglais de débarquer. Seule possibilité : traverser la Belgique neutre. La Belgique mobilise ses troupes essentiellement dans le but de défendre ses frontières. En décrétant la mobilisation générale, la Belgique souligne vouloir demeurer neutre. Le 2 août, le Roi Albert prend en charge le commandement de l'armée. Le 3 août, rejet de l'ultimatum allemand. Le 4 août les Allemands envahissent la Belgique du côté de Liège. Du 4 au 20 août, l'armée belge, avant de se replier vers la forteresse d'Anvers puis sur l'Yser, remplira héroïquement son rôle : retarder l'ennemi et couvrir l'arrivée des renforts britanniques.

Tous les miliciens luxembourgeois sont mobilisés et doivent rejoindre leurs régiments. La plupart sont embrigadés dans le 10^{ème} de ligne, stationné en temps de paix à Arlon mais, parce que trop exposé, il est déplacé le 30 juillet sur la Meuse à Namur. Lorsque les Allemands pénètrent dans le Luxembourg belge, il n'y reste aucun militaire.

Nous sommes à Halanzy en ces premiers jours de guerre où l'on ne voit encore guère d'Allemands. Pourtant, ils ne sont pas loin ; depuis 1870, la Lorraine est allemande et le QG de la 5^{ème} armée, celle du Kronprinz de Bavière, le fils héritier de l'empereur, est situé à Thionville, à quelques dizaines de kilomètres de Halanzy.

De l'invasion au 21 août

Avant le 21 août, aucune armée organisée ne traverse le village de Halanzy. Des cavaliers français et allemands patrouillent cependant dans la région. Comme ailleurs sur la frontière, les Français cherchent le contact mais les Allemands se retirent pour éviter l'affrontement. Les deux armées se toisent et s'inspectent comme le prouvent les rapports à leurs QG respectifs.

Voici deux exemples choisis, le premier parce qu'il situe la photo, le second illustre la mentalité de représailles des Allemands et par le fait que Groeger est enterré au cimetière militaire de Halanzy..

(1) Le 16 août, une patrouille du 2^{ème} uhlans, aux ordres du sous-lieutenant Kurth Pauly (1er escadron) venant de Fingig, arrive à Halanzy. Pauly emprunte le chemin de Halanzy à Piémont. Il doit être 9 heures. La patrouille fait demi-tour quand elle aperçoit des fantassins français dans le bois à l'ouest du village : c'est le poste de la fontaine Ribaud fort d'une dizaine d'hommes. Elle reflue au galop sous la fusillade. Des uhlans tombent à terre, des chevaux s'enfuient dans la direction de Musson. Sur place, un cheval est tué et un autre si gravement atteint qu'il doit être achevé. Le sous-lieutenant rassemblera ses troupes sur la place de Halanzy, ce qui nous vaut peut-être la photo page suivante.



(2) Le 14 août, la patrouille du sous-lieutenant Groeger, formée de 19 uhlans se dirige vers la citadelle de Longwy. Arrivant sur les premières hauteurs, entre Aubange et Mont-Saint-Martin, elle essuie des coups de feu venant de plusieurs directions. Des postes de douaniers français coupent les routes de Mont-Saint-Martin à Aubange et de Longlaville à Rodange. Deux petits postes encadrent Piedmont à l'est et à l'ouest. La forteresse de Longwy est entourée d'une multitude de ces sonnettes d'alarme. Après avoir identifié les Français en retraite, Groeger et la patrouille se sont dirigés vers Longlaville d'où des francs-tireurs, pensent-ils, leur avaient tiré dessus. Les maisons d'où venaient ces coups de feu furent incendiées et la patrouille s'est dirigée de nouveau par Aubange sur Longeau où sera tué Groeger par des soldats français.

Les 21 et 22 août 1914

Il est temps de situer Halanzy sur la frontière franco-belge, dernière cité à l'est de notre Lorraine gaumaise. Halanzy est à un jet de pierre de la forteresse française de Longwy, construite par Vauban et qui compte 3.500 hommes et une puissante artillerie. Mais Halanzy fait surtout partie de ce riche bassin sidérurgique des trois frontières française, belge et luxembourgeoise. En 1914, le bassin coule la moitié de la fonte française. Une dizaine d'usines tournent à feux continus, des hauts fourneaux, des aciéries, des laminoirs, des mines de fer, des voies ferrées, tout le décor de l'industrie lourde est planté autour de ces villes et villages. Et les Allemands auront tant besoin de ces usines pour leur industrie militaire !

Le 20 août peu après minuit, Halanzy est investi par la 52^{ème} brigade de Teischmann formée des 121^{ème} et 122^{ème} RI wurtembergeois. Les habitants endormis sont subitement réveillés au choc des crosses heurtant brutalement les portes. Les Allemands arrêtent des otages. L'abbé Arend et le bourgmestre Lucien Laurent sont détenus dans la maison de Jules Moreau pendant quatre jours. L'ennemi se met directement au travail : il forme une enceinte fortifiée autour du village, creuse de tous côtés des tranchées et des abris, transforment les maisons de la rue de Musson en de véritables blockhaus, de nombreux observatoires y sont aménagés, un ballon captif pour les calculs de l'artillerie survole le moulin, des monceaux d'obus s'entassent le long des routes et des ravins.

Une batterie mixte de pièces de 150 et 210 s'installe devant le bois de la Pralle ; une seconde au pré Mathieu, route de Musson, en face du café Goethals ; une troisième, au bois Bâlon, près de Musson.

Pour enlever la citadelle de Longwy, la 5^{ème} armée allemande a constitué, le 20 août, un groupe d'assaut sous les ordres du général Kaempffer. Pour l'essentiel, il aligne (je les cite uniquement parce que nous allons retrouver les abréviations de ces unités dans le cimetière militaire de Halanzy) les quatre régiments d'infanterie des 23^{ème} et 52^{ème} brigades, le Pi20 et six groupes d'artillerie des Fuss 10, 12 et 13, FAR65 et RFAR11.

Halanzy devient immédiatement le foyer d'importants mouvements de troupes. Aussi un état-major, celui du général Kaempffer,

s'installe-t-il dans les dépendances de l'hôtel Martin-Bauer. C'est là que défilèrent pendant toute la guerre les officiers supérieurs chargés de diriger le secteur. La Kommandantur, elle, siégera à l'hôtel Ambroise-Mallet .

Le 21 août, les premiers obus allemands tombent sur la citadelle de Longwy. Ils sont tirés par le Fuss 12 depuis Halanzy et le Fuss10 depuis Rodange. C'est le signal d'un duel infernal entre l'artillerie française et l'artillerie allemande, duel qui va se prolonger jusqu'au 26 août à 2 heures, date de la chute de Longwy. Halanzy subira ainsi cinq jours et cinq nuits de bombardements. Depuis le matin, les 121^{ème} et 122^{ème} RI s'étaient avancés avec précaution vers le Bois-Haut, vers le bois de Chadelle, vers Piémont ou vers Mont-Saint-Martin pour se rapprocher de la forteresse. Artillerie et infanterie allemandes allaient ainsi obliger la garnison française à rester dans ses abris pendant qu'elles donneraient l'assaut par les brèches ouvertes.

Le 22 août, les deux armées françaises (3^{ème} et 4^{ème}), celles de Ruffey et de Langle, traversent la frontière franco-belge et la Gaume, de Baranzy à Florenville, et s'engagent dans une violente bataille de rencontre où leurs colonnes isolées livrent de durs combats à des colonnes allemandes, mieux liées entre elles et occupant convenablement le terrain ; aussi les combats tournent-ils partout à l'avantage tactique des Allemands. La barbarie allemande se déchaîne sur les militaires français mais aussi sur les civils belges. De nombreux villages environnants sont la proie des incendies et des centaines d'habitants sont odieusement fusillés.

Ce même 22 août, devaient franchir la frontière belge, le 6^{ème} CA et la droite du 5^{ème} CA de l'armée de Ruffey. Ils avaient d'abord comme mission de déboucher en Belgique par le nord de Longwy sur Aubange et Athus mais la présence d'une forte artillerie lourde à Differdange les fait passer à l'ouest de Longwy. À cet endroit, plusieurs vallées encaissées et boisées, d'autres très industrialisées, interdisent le déploiement des troupes. Aucune route ne permet d'entrer en Belgique entre Longwy et Gorcy. On ne trouve guère que quelques chemins forestiers empruntant des côtes abruptes. Ces soldats auraient eu toutes les peines du monde à s'y déplacer, d'autant que le terrain argileux, gorgé d'eau par l'orage de la veille, aurait empêché le mouvement de l'artillerie et des trains.

La bataille de rencontre qui aurait pu se dérouler à Halanzy et peut-être se terminer dans le bain de sang que connurent les autres villages frontaliers a eu lieu dans le village français de Romain, l'une des batailles les moins importantes du 22 août. Cette confrontation a opposé quelques bataillons français et allemands. La possession de Romain ne présentait pas de réel intérêt. En vérité, les deux adversaires se sont mutuellement annulés. Les Allemands ont empêché les Français de franchir les bois vers Halanzy et les Français ont détourné les Allemands de leur attaque vers Longwy. Ce n'était que partie remise pour les Allemands.

Après chaque attaque, les Allemands se retirent sur Halanzy avec leurs morts et leurs blessés. Les soldats français blessés lors de ces journées sont également soignés dans le lazaret allemand, l'ambulance n°10. C'est l'hôtel de ville avec ses salles de classe qui sera choisi comme hôpital de campagne. De la paille sera étendue par terre pour servir de matelas, des dames de Halanzy soigneront et réconforteront les blessés. C'est ainsi que l'on ne s'étonnera pas de cette anecdote trouvée dans La Soupe de Guerre et signée AMICUS :

« Et pendant que les petits garçons se rangeaient dans la cour pour jouer aux soldats, lanciers armés d'une perche à haricots, fantassins couchés dans les tranchées ou hardis artilleurs, les petites filles organisent les ambulances dans le préau de l'école et soignent les blessés pour rire. »

Pourquoi Halanzy a-t-il été épargné ?

1. Stratégie militaire.

Le décor est planté. Les arguments apparaissent clairement. Au risque de se répéter, il est maintenant possible de répondre à la question : pourquoi Halanzy n'a-t-il pas souffert autant que les autres villages gaumais ?

Ne nous leurrons pas, le village est pillé par les hordes teutoniques, l'occupation du village est terrible, *la Kommandantur brimera toutes les consciences, jettera quiconque dans les affres de l'angoisse mortelle ; elle frappera à l'aventure, sans distinction et sans scrupule aux amendes et aux peines ; elle ne reculera devant aucune inquisition ni réquisition ni devant aucun vol à main armée ; et tout cela pour le seul plaisir de terroriser et d'assouvir sa soif de sauvagerie* (Gind). Le monument aux morts édifié devant l'hôtel de ville, avec tous ses martyrs omet de raconter les souffrances des soldats halanzinois sur l'Yser ou dans les camps de prisonniers, tait le nom des 98 déportés dans les camps de Meschede et de Montmédy, voile la peur des otages, oublie beaucoup de souffrances et de privations.

1. Lors des journées tragiques d'août 1914, le village de Halanzy n'est pas armé. Le 2 août déjà, le Collège échevinal de Halanzy prend des mesures d'ordre rappelant notre neutralité : interdiction de manifestations de sympathie ou d'antipathie à l'égard d'un pays étranger. Le 13 août, le bourgmestre Laurent rappelle au bureau communal toutes les armes que possèdent les habitants de la section, « *dans l'intérêt et pour la sécurité des habitants* ». Le drapeau belge a certainement été retiré du clocher de l'église, drapeau qui aurait pu être considéré comme signal de transmission d'informations à l'adversaire. La proximité de la citadelle de Longwy et l'imminence de son attaque ont regroupé tous les soldats français autour de leur forteresse. Depuis une dizaine de jours des cavaliers allemands patrouillent sur tout le territoire frontalier et ont éliminé, du moins le croit-on, le risque de francs-tireurs. Lors de l'arrivée surprise des Allemands dans la nuit du 20 au 21, ceux-ci ne rencontrent aucune résistance.
2. Le bassin minier et sidérurgique des trois frontières belge, française et luxembourgeoise, dont Halanzy fait partie, avec ses hauts fourneaux et sa main-d'œuvre, représente un atout majeur pour l'industrie de guerre allemande. Ce site est d'ailleurs proche voisin de l'Allemagne. Ils ne peuvent se permettre de le détruire ni même de l'endommager.
3. Lorsque les Allemands entrent dans Halanzy le 21, ils savent qu'ils vont y rester jusqu'à la reddition de Longwy. Ils s'installent, se protègent, s'organisent. Les Allemands sont logés chez les habitants, le QG du général Kaempffer, l'administration allemande et les officiers occupent les nombreux hôtels du village. L'ambulance n°10 est installée dans l'hôtel de ville. On ne brûle pas son bivouac !
4. Dans tous les villages gaumais sacrifiés, ce furent des batailles de rencontre ; les adversaires ne connaissaient pas leurs forces, sans grandes liaisons entre elles, avec de fortes inégalités dans les stratégies et l'utilisation de l'infanterie et de l'artillerie. Des troupes fatiguées, dopées par l'alcool, obnubilées par le fantasme du franc-tireur allaient se déchaîner avec une barbarie inhumaine, effroyable. Les rencontres d'armées se sont toutes déroulées dans ces villages martyrs. Il en fut autrement pour Halanzy : le détour que les Français durent accomplir à cause des batteries allemandes de Differdange, le contournement de la forteresse de Longwy, l'inaccessibilité des chemins pour descendre directement sur Halanzy, l'attaque prématurée des Allemands vers ces troupes françaises à Romain, ont déplacé vers ce village le champ de bataille.

2. Légendes

Croyez-vous que les habitants de Halanzy vont croire à ces théories de stratégie militaire ? Bien sûr que non. Si vous questionnez les anciens, et ils l'ont affirmé à leurs descendants, ce qui en fait une certitude « historique », ils vous raconteront que le village fut épargné grâce à l'intervention de « la fille de l'Allemand », Jeanne Bourguignon. Lors de mes nombreux « micro-trottoirs » à Halanzy, les souvenirs tournent toujours autour de notre héroïne, Jeanne Bourguignon, née le 3 août 1891 de Clotilde Bourguignon et d'un père inconnu comme me le dit l'état-civil de Halanzy. Mais pas inconnu pour tout le monde et chaque famille conserve une variante originale.

Notre héroïne serait la fille d'un ingénieur allemand, d'un général allemand, d'un domestique de la ferme Jamin ; l'une ajoute qu'il a travaillé dans les usines de la Chiers avec son papa, l'autre qu'il était ingénieur à l'usine de Halanzy. Tout le monde s'accorde pour décrire son passe-temps du dimanche : il aimait dessiner et peindre les fortifications de Longwy. C'était donc un espion qui envoyait les plans de la citadelle en Allemagne ! Puis la guerre arriva ! Le général allemand avec ses régiments d'infanterie réside avec son état-major dans l'hôtel Martin-Bauer ; le domestique traverse le village à la tête de son escouade de uhlands en saluant les fermiers par leur prénom.

Un jour, Jeanne apprend que les Allemands vont mettre le feu au village. Courageusement, elle se décide à aller voir son père putatif et lui demande d'épargner le village. Jamais elle ne voulut dévoiler le contenu de l'entretien avec son père. Toujours est-il que suite à son intervention, Halanzy ne fut pas incendié !

Bien perspicace celui qui donnera à Halanzy le nom du père de Jeanne Bourguignon, mais cela est une autre histoire !

Le 31 mai 1930, par une délibération du Conseil communal, l'abbé Claude, curé de Halanzy obtient l'autorisation de construire un calvaire au lieu-dit « sur la côte du moulin », sur un terrain appartenant à la commune, section C. n°1375a dans un élan paroissial de remerciement à la Providence qui avait épargné Halanzy.

Et si c'était Lui le protecteur ?

Traces matérielles de ces journées du 22 août à Halanzy

Pendant les journées qui entourent le 22 août, de nombreux soldats allemands et français décèdent dans le lazaret n°10 de Halanzy, d'autres meurent lors de la prise de la citadelle de Longwy ou dans la bataille de Romain.

Les soldats morts dans l'ambulance sont enterrés dans le cimetière civil et les soldats tués sur le champ de bataille sont, dans l'urgence, inhumés là où ils sont tombés, afin d'éviter une épidémie due à la chaleur torride et au nombre impressionnant de soldats morts mêlés aux cadavres de chevaux. Les Français s'étant repliés, les Allemands réquisitionnent la population civile des villages pour creuser des fosses communes sur les champs de bataille. Les tombes pouvaient contenir jusqu'à 40 hommes et étaient disséminées sur les lieux des combats. Les officiers allemands avaient des tombes individuelles ou étaient ensevelis dans les cimetières communaux. Le 25 janvier 1916 (délibération communale), la Zivilverwaltung demande à la commune de Halanzy une concession à perpétuité au cimetière de Halanzy pour 43 sépultures de guerriers. Les Allemands avaient décidé de regrouper les corps des soldats allemands et français dans un même lieu. Ce rassemblement est suscité par la pression de la population allemande qui veut honorer ses morts mais aussi par les fermiers qui désirent récupérer leurs terrains de culture grevés par la présence des tumuli.

Le 23 novembre 1919, l'arbre de la Liberté est planté devant l'hôtel de ville avec un faste qu'Halanzy n'a jamais plus connu. Il est relaté amplement par Eugène Gind.

A côté de cet arbre, quelques années plus tard, les combattants de Halanzy érigent un monument commémoratif pour les soldats et civils belges et alliés de Halanzy, décédés pendant la guerre 14-18.

Conclusion

Lorsque j'ai choisi le titre de mon travail pour confirmer ma formation sur les journées d'août 1914 en Lorraine gaumaise, je ne m'imaginai pas aussi forte la crédulité des foules. Les quatre années de cette interminable Première Guerre mondiale, après un siècle, n'auront laissé à Halanzy qu'une légende, celle de Jeanne Bourguignon, cette fille d'Allemand, qui aurait épargné le village de la barbarie teutonne.

Pourtant chaque famille a eu, qui un père, qui un oncle, qui un mari, qui un fils, blessé, tué ou déporté. Combien de mères, si elles ont échappé aux crimes civils, n'ont-elles pas dû affronter le deuil ?

Les nombreuses privations et brimades sont occultées, oubliées, non transmises.

Le rôle des manifestations du souvenir qui se sont déroulées 2018 dans nos villages du sud-Luxembourg sont, de toute évidence, d'une extrême nécessité. La haine de l'Allemand s'est effilochée avec le temps et la construction de l'Europe.

Si l'on peut comprendre et admettre que Latour, ou Ethe, ou Rossignol ne souhaitaient pas la présence des autorités allemandes lors des commémorations qui ont marqué le centenaire des combats de frontières, c'était un devoir pour des villages comme Halanzy, en invitant des jeunes Allemands, innocents, de construire la Paix et la bonne entente entre les peuples, sans oublier cependant, mais pour comprendre et exorciser la barbarie et l'inhumanité.



Cette photo reprise à la page 231 de *La Bataille des Frontières racontée par les combattants* de Jean-Claude Delhez complète la carte postale de propagande allemande. Cette scène a été probablement photographiée au bois de la Pralle et illustre exactement Halanzy en ce 22 août 1914.

Bibliographie

1. 1914 La cavalerie allemande en Gaume ; Jean-Claude Delhez p. 57
2. Le Luxembourg belge ; Philippe Brau, éditions Alambic
3. L'invasion allemande, septième partie ; Schmitz et Nieuwland
4. Le jour de deuil de l'armée française ; Jean-Claude Delhez
5. La bataille des frontières racontée par les combattants ; J-C Delhez
6. Guerre totale et guerre révolutionnaire, tome 1 ; Henri Bernard, Brepols
7. L.C.M. d'Ars, Web
8. Behême, du schiste aux cieux ; Christian Déom
9. Liber Memorialis de Vlessart ; Christian Déom
10. Formation des guides du terroir de Gaume, 14-18
11. Halanzy, Terre de Héros ; Eugène Gind
12. Histoire(s) d'Halanzy ; Maurice Bon
13. Délibérations communales de Halanzy(1913-1930) ; Christian Déom
14. Notes manuscrites sur Halanzy ; Roland Lejeune
15. Notes sur Halanzy écrites par l'abbé André, curé de Halanzy
16. La Soupe de guerre ; Outer et Thiry
17. Les Larmes gaumettes ; Thiry et Outer

La légende de Jeanne Bourguignon

Maurice Bon

Voici brièvement l'histoire de Klaus BERGEN von KARSENBERG et de sa fille Jeanne Bourguignon.

En 1894, arriva à Halanzy un ingénieur allemand chargé de la construction d'un haut-fourneau à l'usine de Halanzy. Étant donné qu'il devait vivre au village pendant un certain temps, il s'installa comme pensionnaire dans la famille Bourguignon dont la maison était située dans la rue de Rachecourt. Les Bourguignon étaient cultivateurs, cafetiers, boulangers, épiciers et à l'occasion s'improvisaient pension de famille. Famille aisée, seul un des fils, Jean-François, s'était marié afin de conserver le patrimoine familial. Lui et son épouse avaient une seule fille, Marie-Catherine, qui avait à l'époque une vingtaine d'années. L'un de ses frères était boulanger, l'autre aidait à la culture avec deux ouvriers agricoles. L'unique sœur, Anne-Catherine, s'occupait avec la femme de Jean-François de l'épicerie, du café et de la pension de famille.

L'ingénieur allemand s'installa donc chez les Bourguignon, et bientôt, dans le grand secret, des sentiments profonds s'installèrent entre lui et Marie-Catherine. C'était un érudit, il parlait six langues, il connaissait toutes les plantes des prés et des bois et entraînait la jeunesse du village, subjuguée, en ces lieux et donnait leurs noms et éventuellement leurs vertus thérapeutiques. Tout se passait très bien au village, Klaus Bergen von Karsenberg – l'ingénieur allemand – avait été immédiatement adopté par le village. Ce qui surprenait la population... il distribuait son salaire à tous les ouvriers qui travaillaient pour lui. Chaque dimanche, il se rendait à Longwy, dont la ville était encore close par des remparts. Ceux-ci étaient les sujets de ses peintures et dessins qu'il envoyait régulièrement en Allemagne.

Un jour, il reçut un télégramme d'Allemagne qui lui fit grand émoi : « Empereur décédé, prière de rentrer d'urgence (j'ai vu ce télégramme) ». Il se leva immédiatement et partit pour prendre le train, sans se douter que Marie-Catherine était enceinte de ses œuvres.

Après son départ, celle-ci sombra dans une mélancolie totale, elle ne parlait plus, elle se perdait dans la maison et ses proches devaient partir à sa recherche et la ramener par la main. Alarmée, sa famille fit venir un médecin. Celui-ci ne lui donna pas beaucoup d'espoir à ce que la jeune fille se rétablisse. Elle était trop marquée. Mais lorsque celui-ci leur annonça qu'elle était enceinte, ce fut l'effondrement. Son père voulait qu'elle « prenne son baluchon » et qu'elle disparaisse. Sa tante Anne-Catherine se battit presque avec son frère en le menaçant de faire vendre tous les biens et de prendre sa part s'il persévérait dans cette idée. De toute façon, la jeune fille n'était plus capable de vivre seule. Le scandale fut d'importance, surtout à cette époque. Comme dans la corbeille des renseignements on n'avait pas cité le nom du père, et pour ne pas être soupçonnés, les hommes désertèrent le café, suivis par leurs femmes qui boudèrent l'épicerie et la boulangerie. Les deux ouvriers agricoles, à leur grand regret, donnèrent leur démission aux Bourguignon.

Marie-Catherine donna naissance à une petite fille que l'on prénomma Jeanne. Sa mère l'ignora immédiatement. Ses parents voulurent lui mettre le bébé dans ses bras, mais elle resta complètement indifférente. La jeune femme mourut à l'âge de 32 ans.

Quelques années plus tard, Klaus Bergen von Karsenberg débarqua chez les Bourguignon en vue de retrouver celle qu'il aimait et l'épouser. Ce fut une fourche aux pointes acérées qui l'accueillit en lui enjoignant de disparaître. Quelqu'un du village eut la bonté de lui expliquer ce qui s'était passé. Il se dirigea vers le cimetière et après avoir trouvé la tombe, s'effondra en pleurs sur elle en criant : « pardon, pardon... (Il a été vu) ».

Suite à cela, il se réengagea dans l'armée allemande. Il ne se maria jamais. On sut après, qu'il était comte et général dans l'armée allemande et un espion à la solde de l'empereur d'Allemagne. Un peu plus tard, une dame allemande, une marquise, la sœur de Klaus, écrivit aux Bourguignon. Elle souhaitait, contre dédommagement financier, que la petite Jeanne vienne vivre en Allemagne, qu'elle porte le nom et le titre des Bergen von Karlsenberg et plus tard hérite de leur fortune. Le père Bourguignon refusa tout net. La famille aimait la petite Jeanne et ne souhaitait s'en séparer. Quoi que... la marquise ne s'en tint pas là... Jeanne savait lire et écrire et entretenait des relations épistolaires régulières avec cette marquise qu'elle ne connaissait pas, jusqu'à l'âge de 16 ans, et qui signait ses lettres « tante Marguerite ». A cet âge, elle vivait avec ses grands-parents et sa tante Anne-Catherine. Elle voulut connaître le secret de sa naissance et pourquoi, dans le village, on l'appelait la « fille de l'Allemand ».

Après lui avoir expliqué, les Bourguignon notèrent que les lettres de « tante Marguerite » avaient cessé d'arriver (j'ai vu certaines de ces lettres).

La guerre de 1914 arriva, Jeanne vivait avec sa tante Anne-Catherine, ses grands-parents étaient morts. Klaus Bergen von Karsenberg vint voir Anne-Catherine. Il voulait emmener sa fille en Allemagne. A ce moment-là, Jeanne descendait les escaliers qui menaient aux chambres, une manne de linge dans ses bras. Elle toisa l'homme de toute sa hauteur en demandant à sa tante : « Qui est ce Monsieur, tante Anne-Catherine ? » Et elle, de répondre : « Vous me demandez toujours « après » votre père, et bien, le voilà... » L'émotion fut si forte que Jeanne s'évanouit. Lorsqu'elle reprit ses esprits, elle le mit dehors sans ménagement. La jeune fille resta trois jours alitée pour se remettre. Mais le général ne s'en tint pas là, chaque jour, une voiture avec chauffeur s'arrêtait devant le ferme Bourguignon. Sans doute, la jeune fille se départirait-elle de sa fierté ? Mais jamais il n'en fut rien.

Jeanne apprit que les Allemands allaient mettre le feu au village, elle se décida à aller voir son « père »... et lui demander d'épargner le village. Celui-ci était cantonné à l'hôtel Martin – Bauer, rue de la gare, actuellement rue du Chalet. Jamais elle ne voulut rien dévoiler de ce dont elle avait parlé avec son père, même sa fille n'en n'a jamais rien su. Toujours est-il que suite à son intervention, Halanzy « aurait » été épargné de l'incendie. Le village ne lui en sut pas gré et elle resta : la fille de l'Allemand... Le général-comte Klaus Bergen von Karsengen serait mort en Russie. Jeanne, dans sa vieillesse, se demandait si elle n'avait pas été trop dure avec lui...

Maurice BON (1944-2018) IN MEMORIAM

Entre la conception et l'impression de ce livre, nous avons appris avec peine le décès de Maurice BON.

Maurice était un Gaumais ; de Tintigny où il est né à Halanzy où il a vécu, il ne s'est jamais départi des qualités héritées de ses origines.

Sa jovialité, son accueil, son humour, sa gentillesse, son accent, sa délicatesse, sa générosité, son intelligence, son éclectisme, toutes ces qualités humaines dont il avait été comblé, resteront dans le souvenir de ceux qui ont eu l'immense chance de croiser Maurice.

Maurice Bon était un artiste, un touche-à-tout dans le sens positif du mot, il aimait pratiquer les arts, il aimait encore plus les enseigner. Peinture, piano, accordéon, écriture, histoire, théâtre, dans tous ces domaines Maurice s'est donné. Il a partagé ses dons pour permettre à beaucoup de goûter aux plaisirs des multiples disciplines artistiques. Il était leur maître et surtout leur ami.

Maurice a mis par écrit et a ainsi contribué à sauver de l'oubli le patrimoine oral de Halanzy. Il a redonné vie à la poésie et à l'imagination débordante de Jeanne Bourguignon. Il savait écouter les vieux, les sages, les originaux.

Maurice a transformé en vertu cette belle qualité de la lenteur qu'il professait avec douceur autant avec les animaux qu'avec les humains.

Puisse Maurice trouver de l'autre côté du chemin la paix qu'il a tant cherchée et partagée.



Christian Déom

Brèves de Campagne

Michel COLAS

En manière de préambule

Dimanche 15 novembre 1964. Mon Père me montre une petite bouteille portant une étiquette d'écolier, avec ces mots tracés à l'encre bleue, d'une belle écriture « à la ronde » : « A mon copain Auguste, un peu d'eau-de-vie de prune de mon verger. Alfred Dumont ¹ - 11 novembre 1964. »

« C'est de l'Alfred » continue mon père, « un des huit combattants descendus de Piedmont. Depuis quelques années, comme ils ne sont plus en nombre, ils préfèrent « fêter le 11 novembre » avec nous et se joignent à nous, pour le banquet. » (De toute façon, me dis-je, les « musiques » de Halanzy ont toujours enchaîné la Brabançonne et la Marseillaise devant le monument aux morts, ils sont chez eux !)

« L'Alfred bénéficie du « privilège de bouilleur de cru » et chaque année, il nous fait goûter sa propre récolte, à la fin du repas. Et moi, il me réserve une petite flasque ! Elle est fameuse, hein ? » me demande-t-il, en me servant un deuxième petit verre, un « dé à coudre ».

Et, du haut de mes dix-huit ans tout frais, j'opine, en connaisseur : « Ah, ben oui ! ». A cet instant, je pense en moi-même, que, pour les survivants qui l'ont appréciée, une fois de plus, cette « eau-de-vie » a bien mérité son nom.

Quelque vingt ans plus tard, en compulsant de vieux papiers de famille, j'ai retrouvé, par hasard, le manuscrit du discours de 1964 et j'y ai redécouvert des détails du vécu de mon père pendant la Grande Guerre. Enfant, je me faisais tout petit, quand, à l'occasion du Nouvel An, par exemple, les amis et connaissances, venus souhaiter « la bonne année » à leur aîné, le relançaient pour qu'il raconte ses souvenirs de guerre : « Allez, Auguste, raconte ! ».

Ces souvenirs se sont peu à peu imprimés en moi et aujourd'hui, sont toujours vivaces.

Le Comité du Centenaire de 1918 de Halanzy m'a demandé d'en rassembler quelques fragments pour insérer dans cette publication ; les voici donc, ces souvenirs, dans le format condensé imposé par l'exercice, mis en forme pour passer de l'oral à l'écrit, complétés et annotés par consultation des sources disponibles, quand ma mémoire fait défaut.

Bien sûr, il leur manquera la verve de « l'Auguste ! »



Classe du génie 1911, citadelle de Namur,
Auguste est assis au centre, au-dessus du «C» de Classe.

Direction Bois-de-Villers !

Dimanche 23 août 1914 – Redoute du Génie - près du Fort de Malonne - Entre-Sambre-et-Meuse.

Cela fait trois jours et trois nuits que les Allemands écrasent les forts, côté est de Namur, avec des centaines de pièces d'artillerie². Le vacarme est incessant, ponctué, comme aujourd'hui à 13 heures, par la gigantesque explosion d'un fort belge, sa soute à munition éventrée.³ Vers 17 heures 30, on perçoit un bruit d'échappement tout proche : c'est la voiture du lieutenant commandant le peloton, dont les sections ont conduit les travaux de fortifications passagères⁴ de l'intervalle entre ce fort et le fort de St Héribert (Wépion). Sans perdre un instant, l'officier crie : « Retraite ! Direction Bois-de-Villers ! Rendez-vous à Bioul ! »

Et sa Minerva⁵ s'éloigne déjà dans un nuage de poussière et de fumée d'huile.

Une demi-heure plus tard, la section (15 personnes) d'Auguste est rassemblée et ils sont partis ...

Harnachés, équipés de pied en cap, fusil à l'épaule, havresac bourré au dos, gamelle par-dessus et couverture roulée et sanglée, ceinturon bouclé, cartouchière remplie sur le ventre, besace au côté avec le bidon accroché, baïonnette et outil portatif au côté... ils ont fière allure et pèsent 26 kilos de plus !

« Apied, un seul chemin possible, par Bois-de-Villers et Arbre, vingt kilomètres » a annoncé le sergent, un mobilisé de 26 ans, un gars du coin. (« Bof, la distance de Halanzy à Arlon, quatre heures », a calculé Auguste. Il devra vite déchanter ...). Après le coucher du soleil, vers 19 heures, l'obscurité gagne, striée par instants par les éclats des projecteurs des forts. Une nuit noire s'installe. On distingue au loin, au sud-est, un gigantesque incendie. « Bon Dieu, grommelle le sergent, c'est toute une ville en flammes, ce doit être Dinant !⁶ » Plus loin, le petit groupe de « géniaques »⁷, tente de frayer son chemin à travers une invraisemblable cohue de troupes en débandade, sans officiers, tous régiments mêlés à des véhicules divers : quelques automobiles et, tirés par des chevaux, des chariots de transport de vivres et de munitions, des caissons d'artillerie, des ambulances remplies de blessés... Mais, il paraît que les véhicules vont continuer tout droit vers Saint Gérard. Tout cela s'avance avec une incroyable lenteur.

La petite section s'est dispersée, déjà. Auguste, bon sportif, poussé par le désir impérieux de s'échapper de ce piège, presse le pas, se retrouve bientôt seul à l'avant, avec ses copains Cooreman, un « Carolo » et Meunier, un « lîdgeux ». C'est alors qu'ils se heurtent à l'arrière d'une troupe de fantassins, en ordre, qui semblent appartenir à un même régiment, les officiers menant leurs compagnies. Les lignards⁸ s'avancent, l'air exténué. Ils marchent en traînant les pieds, pendant deux minutes... puis tamponnent soudain ceux de l'avant, qui se sont arrêtés brusquement. La pause forcée dure longtemps... cinq, dix minutes. Certains finissent par dormir debout, comme des chevaux. D'autres s'affalent pour ne plus se relever et s'endorment à l'endroit atteint. « Les braves gars... », murmure Auguste. Il a reconnu des troupes du 10^{ème} de ligne, le régiment d'Arlon, ceux du IV^e secteur⁹, ceux qui ont subi tout le choc aujourd'hui.

Rendez-vous à Bioul

Ensuite, c'est assez confus dans la mémoire d'Auguste. A Bois-de-Villers, il sait qu'il perd un temps fou car les fantassins doivent laisser passer une longue cohorte de transport, qui, semble-t-il, a tourné bride et revient de l'ouest. « C'est bouché, par là-bas, vers Saint Gérard », crient-ils ! Et voilà les voitures qui leur coupent la route, obligées de bifurquer, comme eux, vers Arbre et Bioul.

La route descend le long d'une vallée encaissée, bordée de feuillages touffus et la progression hésitante reprend.

Auguste se souvient être passé près d'Arbre un peu avant minuit. Le 10^e est en train d'y bivouaquer, enfin, de s'éparpiller, dans les prairies, le long de la route. Ils y rejoignent ... d'autres troupes endormies, des centaines d'ombres qu'on distingue, dans l'obscurité. Nos « géniaques » tournent et prennent le chemin vers Bioul. Ils veulent atteindre le village aujourd'hui, coûte que coûte.

Ils prennent pourtant le temps, un peu plus loin, d'aller remplir leur gourde, en quémandant de l'eau à un habitant, qui, muet, hébété, regardait passer les troupes en retraite du seuil de sa maison.

Ils repartent avec d'autres infatigables. Une progression prudente, mais l'allure est convenable dans ces derniers kilomètres : un chemin étroit, qui serpente entre le rocher, à droite et un ruisseau à gauche, en contrebas d'un talus pentu. En route, Auguste se rappelle que les trois géniaques distancent un petit groupe. Ils se faufilent sur 500 mètres, le long d'une colonne de transport, à l'arrêt près d'une ferme. Il y a eu un accident : des débris de chariots et de caissons d'artillerie et deux chevaux qu'on a dû abattre, obstruent la route. Ensuite, on avance mieux.

Un peu avant deux heures du matin, ils s'arrêtent à un carrefour près d'une autre grande ferme. Un bataillon français

y bivouaque en bon ordre sous la garde de sentinelles. Il fait froid et humide. Qu'importe ! Tout compte fait, les Français feront bonne garde... on s'arrête non loin de là !

Les trois géniaux rescapés, se déharnachent, mettent leurs trois Mauser¹⁰ en faisceau, boivent une gorgée de leur gourde, déjà à moitié vide, croquent un « biscuit de soldat » de leurs vivres de réserve, et s'endorment, au bord de la route, en capote, enveloppés dans la couverture, la tête sur leur sac, les yeux dans les étoiles.

Warnant

Lundi 24 août 1914. Le lendemain, au lever du soleil, un peu avant cinq heures, ils furent réveillés en sursaut par le bruit de troupes en marche sur la route qui bifurquaient vers Warnant, disait le panneau. Deux compagnies du 13^{ème} de ligne s'avançaient d'un bon pas, menées par leurs officiers. Miracle ! Vite, vite, nos géniaux s'étaient débarrassés de leurs couvertures, boueuses et déjà détrempees, s'étaient harnachés et avaient suivi à 500 mètres l'arrière-garde de la troupe : ces gars avaient l'air de savoir où ils allaient !

On approchait de la Meuse : des bancs de brouillard flottaient devant eux. Soudain, les lignards qui avaient atteint Warnant, disparurent dans la brume et furent comme happés dans un combat frénétique. Les Allemands avaient passé la Meuse ! Une violente attaque, appuyée par de l'artillerie et des mitrailleuses en nombre, les obligea à refluer, à se poster vaille que vaille en tirailleurs et à faire le coup de feu à l'entrée du village. Quelques mitrailleuses belges se mirent de la partie. Au bout d'une demi-heure, nos géniaux, impuissants, quittèrent leur planque et rebroussèrent chemin, mais cette fois directement vers Bioul, suivis par des isolés qui venaient seulement d'arriver sur les lieux.

En arrivant dans les faubourgs de Bioul, ils se heurtèrent à un spectacle insolite : un escadron hétéroclite d'environ quatre-vingts cavaliers bien étranges.

Il y avait là quelques lanciers égarés, en bonnets de police¹¹, au milieu de cavaliers de fortune : des artilleurs, des « tringlots » (gens du charroi), des lignards, quelques géniaux du 4^{ème} bataillon et des chasseurs qui avaient cessé d'être « à pied », montant, pour la plupart, des chevaux d'artillerie¹². (Autrefois, cavaliers dans une autre vie, ils avaient l'air bien en selle - certains montaient même à cru).

Un Major d'artillerie, majestueux dans son uniforme, coiffé de son « talpack »¹³ et monté sur un très beau cheval à la robe foncée, s'était, semble-t-il, échiné à les rassembler.

A son commandement, ils foncèrent à bride abattue vers Warnant, en écartant les fugitifs ; ils allaient repousser les Allemands avancés au sortir du village et qui allaient déferler sur Bioul.¹⁴ Auguste ne revit jamais ce Major, mais cet épisode l'avait marqué. Il le rapporta souvent à ses camarades.

La trouée de Bioul

Auguste s'ébroua. En arrivant ici, tout près de Bioul, nos trois géniaux s'étaient affalés après avoir mis sac à terre. Meunier était en train d'étirer sa grande carcasse. « Il est près de dix heures du matin, grogna Cooreman, il faut s'grouiller ! »

Quelqu'un (civil ? militaire ? Auguste ne s'en souvenait plus) leur conseilla de continuer tout droit pendant cinq minutes et au premier embranchement, de prendre la rue à gauche, qui les emmènerait plein sud vers le Bois de Ronquières, ils y trouveraient les traces du passage des troupes. Le Bois de Ronquières ! Un spectacle d'apocalypse : toute la nuit, Bioul avait connu des combats, à l'est, d'où ils arrivaient, mais aussi à l'ouest (Denée) et ici, mon Dieu ! L'odeur était pestilentielle, de larges flaques de sang stagnaient et, traînés dans les fossés, s'étaient des cadavres de chevaux entourés d'une nuée de mouches. Il y avait des voitures de ravitaillement, couchées, éventrées et vidées de leur contenu, des caissons d'artillerie, encore pleins de munitions, renversés de part et d'autre. Un peu partout étaient semés des effets : vestes d'uniformes, shakos, sacs, besaces, baïonnettes... Enfin, ils sortirent du bois. Le chemin débouchait dans une vallée¹⁵. Ils prirent, vers l'ouest, une route large et empierrée, qui longeait la rivière. Bientôt, ils gagnèrent sur des éclopés de l'arrière-garde, des gars du 13^{ème} de ligne, des gens de la région. L'un deux leur souffla « Continuez tout droit ! A Sosoye, vous n'aurez qu'à suivre les autres, vers Flavion. »

A onze heures trente, ils quittaient Sosoye, après avoir rempli leur gourde à la fontaine. En l'absence de tout gradé, ils s'étaient débarrassés de leur shako et avaient allégé leur sac. Ils jetèrent au fossé les souliers de repos, les quatre paquets de cartouches de réserve, la veste d'uniforme, le pantalon de rechange, puis, la gamelle, l'outil portatif et son étui. Ils avaient conservé leur arme, la baïonnette, leur cartouchière et ses 60 cartouches, mais gagné six kilos et demi ! Et ils partirent, d'un meilleur pas, avec, sur leur tête, le bonnet de police à « floche » noire du génie.

« Tu retourneras en poussière »

« Quel soleil, bon Dieu ! et pas d'arbre ! Quelle chaleur ! Quel contraste avec ce matin ! »

Sous le soleil cuisant, Auguste avait préféré glisser son bonnet de police dans son ceinturon et, comme au travail dans les champs, il avait noué aux quatre coins un grand mouchoir à carreaux et l'avait enfilé sur son épaisse chevelure. A présent, le foulard improvisé était tout poudré. Un même poussier habillait maintenant, sans distinction, tout ce troupeau de fantômes, autrefois si fiers de parader, régiment par régiment, coiffés de leurs shakos aux plumets divers, sanglés dans leurs tenues d'apparat, bleues, noires, vertes aux boutons de cuivre rutilants, avec leurs fourragères multicolores. Auguste sentait la transpiration lui couler sur le front, au ras du foulard. Il devait maintenant ressembler à ses compagnons d'infortune : des rigoles de sueur rayaient leur face de craie. Aveuglé, il passait souvent le revers de sa main sur ses paupières, d'un geste rageur.

Soudain : un éclair !

Non, il ne rêvait pas, il venait d'apercevoir comme un éclair doré à hauteur du gars devant lui, qui, à quelques mètres, gravissait une petite côte. Il avait l'air d'être à bout : plus de shako, de sac, ni d'équipement et il venait de jeter son fusil. « Il est bizarre, ce gars-là ! ».

C'est à ce moment qu'Auguste vit un nouvel éclair fauve, aussitôt éteint dans la poussière du chemin.

« Bon Dieu, mais je n'ai pourtant pas la berlue ! » Il avait beau écarquiller les yeux, il ne comprenait pas d'où pouvait avoir surgi ce trait de lumière, comme un rayon de soleil d'or, qui accrochait son regard et était aussitôt avalé par la grisaille. Et soudain, quelques pas plus loin, Auguste comprit tout à coup : une pièce étincelante sembla jaillir de la capote et disparut à ses pieds, dans la poussière.

C'était une pièce de cinq francs-or¹⁶, peut-être la troisième, que le gars était en train de perdre.

« Eh vieux ! Tu perds tes sous ! » dit Auguste, pendant que ses potes le dépassaient, distraitement.

L'homme, comme halluciné, tourna vers lui le regard de ses yeux rougis, puis il s'arrêta, écarta le pan de sa capote, fouilla dans sa poche d'où tomba une autre pièce, qui s'aplatit, brillante, le long de son brodequin. Il eut un geste évasif de la main, puis reprit, incontinent, sa marche hésitante. Auguste, qui savait pourtant le prix des choses, enjamba l'ornière où trônait la pièce, puis se retourna : personne, absolument personne ne se baissait pour ramasser le pactole ! Quelqu'un l'avait-il vu, seulement ? « Eh bien, nous voilà beaux » se dit Auguste.

Nouvelle frontière

25 août 1914 – Il était huit heures et demie, environ, quand ils approchèrent de Cul-des-Sarts. Un peu avant quatre heures du matin, ils avaient quitté en hâte la banlieue de Couvin, pour rejoindre, au lever du soleil, la route vers Chimay, où marchait déjà une longue colonne de militaires mêlés aux civils paniqués qui fuyaient leur foyer.¹⁷ Après un moment, des gendarmes à cheval qui fendaient la cohue, les dévièrent plein sud, vers Pesche¹⁸ et la frontière, une route en forêt.

« Cul-des-Sarts ! Quel nom ! » susurra Cooreman. Ils remplirent leur gourde au village et choisirent de s'écarter pour éviter la foule au poste frontière. Un habitant leur indiqua le chemin vers une route forestière. « Elle longe l'Eau Noire, qui fait la frontière ». Après une heure et demie de marche, dans le silence de la forêt, ils étaient fatigués et posèrent leur sac, puis s'allongèrent dans le fossé, leur fusil chargé à portée de main.

Soudain, ils furent réveillés par le bruit, encore lointain, d'une cavalcade. « Heureusement, le son portait loin », disait Auguste. Fébriles, tous les trois agrippèrent leur fusil, arrachèrent le protège-canon¹⁹, et d'un geste souvent répété, basculèrent le verrou de sûreté et armèrent. A genoux, appuyés sur le bord du fossé, ils mirent en joue dans la direction du bruit.

Juste à temps ! Trois cavaliers vert-de-gris surgirent au trot, à trois cents mètres, la lance fichée dans son repose-lance et tenue à la main droite : ils ne se méfiaient pas, sur cette route déserte.

« Feu ! » cria Auguste, le meilleur tireur du groupe. Une salve de trois coups partit aussitôt. Le premier cheval se cabra, en hennissant terriblement, son cavalier tomba en arrière, inerte. Le deuxième Uhlan semblait touché, lui aussi... Il lâcha sa lance et cramponné à l'encolure, éperonna sa monture et disparut avec son acolyte, indemne. Les géniaques continuèrent à tirer, en désordre, vidant leur arme. Puis ils insérèrent une nouvelle lame-chargeur de cinq cartouches. Après quelques longues minutes d'attente, ils respirèrent.

Ils osèrent alors s'approcher du Uhlan couché, qui, touché au thorax, ne respirait plus. A leur approche, le cheval qui reniflait le corps de son maître, hennit à nouveau, puis rua frénétiquement et s'enfuit dans la direction prise par les deux autres. Ils n'osèrent pas toucher au cadavre, s'équipèrent en un clin d'œil et sans un mot, se mirent à courir comme des dératés, fusil tenu devant eux à deux mains.

Ils atteignirent l'Eau Noire et franchirent un gué caillouteux. Ils continuèrent à marcher plein sud sans se retourner. Ils étaient en France ! Une heure plus tard, un cavalier français leur indiqua le chemin de Signy-le-Petit où ils rejoignirent le gros des troupes de Namur.

« Le coup passa si près, que le chapeau tomba »

Victor Hugo

Quand ils quittèrent Rouen, tout requinqués par l'accueil des Rouennais (*voir le texte du discours*), ils reprirent le train pour Le Havre. A chaque arrêt dans une gare, des dizaines de civils français les acclamaient : « Vive la Belgique ! Bravo les Belges ! »²⁰. Quand les rescapés de Namur montèrent sur le bateau, ils étaient encore quelques centaines à les ovationner depuis les quais.

Le 5 septembre, ils descendaient à Ostende où ils furent casernés, rééquipés, inspectés et harangués avant de repartir, en train jusqu'à Gand, puis à pied jusqu'à Anvers.

Dès le 15 septembre, ils avaient travaillé sans relâche aux fortifications de campagne : creusement de tranchées, de trous de loup, pose d'abattis, mines et fougasses.²¹

Le 8 octobre 1914, la section d'Auguste, en retraite, progressait vers l'ouest, le long de la frontière hollandaise. Ils marchaient derrière leur Sergent-Chef Verhulst, une « gamelle », déjà rencontrée pendant leur service militaire en 1911, à Namur. Hautain, vétilleux, mal embouché... « une crampe », disait Auguste. Le « chef » avait reçu, le matin même, un avis de l'Etat-Major mettant les gradés en garde contre des désertions qui auraient eu lieu la veille à travers la frontière de Zélande. Soudain, quelqu'un cria à l'arrière de la colonne : « Planquez-vous, il y a des Boches ! »

Le sergent, tout rouge, sortit son pistolet et éructa « Taisez-vous ! Tous en rang ! Garde à vous ! »

Puis : « Sac à terre ! Inspection ! » Auguste, en colère, avait immédiatement empoigné son sac par les bretelles, s'était penché vers l'avant pour le jeter à terre, emportant son shako. Grâce à Dieu !

Au même moment, pendant que les autres s'affairaient encore, une rafale de mitrailleuse allemande passa en oblique juste au-dessus de sa tête. Une balle coucha son voisin, mort sur le coup. Meunier en prit une au niveau de la mâchoire. Le reste de la rafale partit dans les airs. Tout le monde était à terre. Auguste, fou de rage, avait sorti sa baïonnette du fourreau et rampait vers Verhulst. Ce dernier avait lâché son arme, et recroquevillé, hoquetait. Auguste, les dents serrées, marmonnait : « Je vais te crever ! » A ce moment, Meunier lui lança : « Auguste, à l'aide, j'ai mal ! ». Les Allemands ayant décroché, tous se relevaient. Auguste, s'étant calmé, alla aider son copain²². Après avoir pris la plaque du mort, ils repartirent, sans un regard pour le sergent, qui suivait. Par la suite, il fut muté. On ne le revit plus de toute la guerre.

Dixmude

Le 18 octobre 1914, à la suite de la suppression des bataillons de « Génie de Forteresse », la Compagnie d'Auguste fut rattachée à la 5^{ème} Division. Leur brigade devait tenir le front le long de l'Yser, partant de Dixmude vers le confluent de l'Yser et de l'Yperlée.

Dixmude ! Auguste se souvenait de la construction d'une passerelle sur l'Yser, permettant aux fusiliers marins français de l'Amiral Ronarc'h, de traverser le fleuve, vers la ville :

« Ils étaient là, avec leurs bonnets à pompon rouge. Ils avaient mis leur longue baïonnette au canon. Beaucoup de jeunets ! Quand, mon travail terminé, j'ai émergé de dessous la passerelle, je me suis tapé dans l'un d'entre eux, qui avait l'air d'avoir mon âge. Le gars buvait du rhum, dans son quart. Il m'a dit alors avec un accent « bien français » :

« Bon Dieu, faut pas qu'y passent ! A la fourchette, on les aura ! »

A la fin du siège, Auguste fut embrigadé comme « volontaire », avec Cooreman et Meunier. Sous les ordres d'un lieutenant, ils avaient reçu comme mission de franchir l'Yser et d'aller récupérer, une mitrailleuse Hotchkiss²³, ensevelie sous les décombres d'une maison, à l'angle d'une rue de la ville dévastée.

Tout cela, sous le feu des Boches qui pénétraient dans Dixmude de tous côtés. La mitrailleuse une fois dégagée, ils s'aperçurent qu'elle était hors d'usage. Comme preuve, ils ramenèrent le percuteur cassé. Ils furent cités à l'ordre de l'armée et reçurent la croix de guerre avec palmes en 1915. Mais leur satisfaction première était, évidemment, d'être sains et saufs.



La relève de la garde, Beverloo, 22 mars 1912. Auguste est à gauche.

Dans le gaz

En 1917, Auguste tomba de vélo dans un trou d'obus chargé de gaz alors qu'il rentrait au cantonnement avec des provisions, sur la route de Nieupoort.

» Heureusement, petit, ce gaz, bien que plus lourd que l'air, tu vois, il était un peu dissipé, l'obus avait dû tomber dix minutes auparavant et c'était du gaz phosgène, pas de l'ypérite, du gaz moutarde ²⁴ ! Il paraît que c'est des Français qui m'en ont sorti, ils arrivaient de première ligne, non loin de là et avaient conservé leurs masques à gaz, puisqu'ils circulaient déjà au moment de la canonnade. » Auguste se réveilla le lendemain matin à l'hôpital de campagne. On l'avait déshabillé, son drap était couvert de vomissures. Un Médecin-Major fit irruption dans sa chambre : « Alors soldat, ça va mieux on dirait ! Ah, vous avez encore vomi, c'est très bien ! » Retroussant le drap, il l'ausculta au stéthoscope. « Impressionnant ! Vous vous en tirez bien, ça ne siffle presque plus. Vous pourrez sortir d'ici deux jours. On va faire votre toilette et changer vos draps. Essayez de vous restaurer convenablement et buvez beaucoup d'eau ! »

Deux jours plus tard Auguste était habillé, prêt à partir. Le Major lui dit que ses poumons étaient intacts à 90% mais quand il voulut lui donner une feuille d'invalidité « qui lui vaudrait sans doute une médaille et peut-être une pension après la guerre », Auguste, après deux flexions de jambe, repoussant d'un geste pension et décoration, se hâta vers l'air libre...²⁵

Sur les quais

Le 28 septembre 1918, l'armée belge, 170 000 hommes, appuyée par des troupes anglaises et françaises, partit à la reconquête du pays, d'abord via les monts de Flandre, puis par une attaque frontale à la hauteur de Thorout. Le 11 novembre au matin, l'armée belge était aux portes de Gand...et avait perdu 30 000 hommes.

Le terrain était gorgé d'eau, les canons patinaient et s'enfonçaient dans une boue épaisse... Tous les bataillons du génie se mirent au travail, construisant de nouvelles chaussées, avec des madriers et des moellons, sous le feu de l'ennemi et... la drache nationale.

Le 16 octobre, le front ennemi se disloquait. Les Allemands fuirent en abandonnant leur artillerie et leur matériel. Et la poursuite s'engagea.

Le 26 octobre, Auguste fut terrassé par une fièvre de cheval et un mal étrange : « A chaque inspiration, il avait l'impression d'avoir de la paille de fer dans les poumons ». ²⁶ On l'évacua vers l'hôpital militaire et pendant une semaine, il fut entre la vie et la mort. Plus tard, il préférait oublier tout cela et n'en parlait guère, sauf pour évoquer une terrible rechute : le 11 novembre dans la soirée, un train l'amena sur les quais de la gare de Gand. Les services ambulanciers étaient débordés

et on le laissa là, pendant des heures, sous une mince couverture. « Sur ces quais, dans le vent glacé, qui les prenait en enfilade, je me suis mis à trembler. La fièvre recommençait, terrible ! J'ai bien cru mourir...je délirais. Un moment donné, j'ai senti que la civière bougeait. J'ai perdu conscience. Et, miracle, quand je me suis réveillé, le 12, vers midi... la fièvre était complètement tombée et j'ai demandé à manger !²⁷ »

La faucheuse t'a frôlé...

Dès le 13 au soir, on ramena Auguste dans sa compagnie du génie de la 5^{ème} division, casernée en plein Gand. Le Médecin-Major l'avait ausculté, puis, dans un sourire, avait déclaré « bon pour le service, sacré Auguste ! ». Il avait retrouvé ses potes et en premier lieu, Cooreman, son alter ego. Ils étaient inséparables et se ressemblaient au moins en un point : il ne fallait pas leur « échauffer la bile » trop longtemps, tous deux avaient « la tête près du bonnet ».

A part cela...Charles Cooreman se disait athée, et il ajoutait : « Dieu merci ! », alors qu'Auguste était croyant, sans aucun commentaire ; Cooreman, on l'appelait par son nom, Auguste, tout naturellement, par son prénom. Cooreman était toujours critique, sarcastique et un rien pessimiste, alors qu'Auguste, était, au premier abord, ouvert, presque candide et manifestait un optimisme à tout crin.

Cooreman l'avait mis en garde : « La faucheuse t'a frôlé, une fois de plus... La grippe espagnole, mon vieux, bien peu en ont réchappé ! Plus personne n'y croyait à ton retour, tu sais ? Alors, maintenant, il faut qu'on tienne jusqu'à ce qu'on soit démobilisés²⁸ ! Pour commencer, on va suivre les troupes allemandes qui se retirent vers Anvers, soi-disant en bon ordre, sans grabuge, avec un délai de 48 heures. Mais nos grands officiers se méfient, on craint des mines. Alors ils n'ont pas trouvé mieux que de faire marcher le bataillon du génie en tête de la Division, une Compagnie après l'autre, pour repérer le chemin.

Mais attention, hein Auguste, pas de zèle ! Si tu vois un monticule, même une taupinière, tu n'y touches pas... tu recules pas à pas de 20 mètres et tu te mets à crier. Les démineurs sont là pour cela ! »

En manière de postface

Le 3 décembre 1918, le territoire était partout libéré. On rassembla la 5^{ème} division à Bruxelles, une première fournée de soldats reçut la permission tant attendue. (Mais ils devaient être de retour à la caserne le 10, avant minuit). Le 4 décembre en fin d'après-midi, Auguste arrivait à Arlon par le train. (Comme il me l'avait expliqué un jour, les soldats de 1^{ème} classe voyageaient sur les bancs de la...3^{ème} classe, bien sûr). Comme la ligne n'était pas rétablie vers Halanzy, il lui faudrait marcher, une fois de plus.

Alors, ce jeudi 5 décembre 1918 au matin²⁹, il marqua une pause après ses quatre heures de marche depuis la caserne d'Arlon, où il avait passé la nuit. Et, ensuite, quand il cassa la glace du ruisseau du « Fond De Wisba » pour se débarbouiller, tenter de se raser en grimaçant et peigner sa tignasse, il sentit qu'il l'avait toujours su, qu'il vivrait ce moment ... Qu'un matin, il s'apprêterait à prendre la rue de la Barrière, pour rentrer à Halanzy, sain et sauf, bon pied, bon œil, après toute cette fichue guerre !

Pourquoi ? Parce qu'il croyait en sa chance, parce qu'il forçait la chance !

Quel était donc le secret de cet optimisme incroyable, qu'il conserva sa vie durant ?

Son secret, il ne l'a jamais formulé...je l'ai deviné.

Tous les jours à midi, après le repas, il mangeait une orange, lui, qui, enfant, en recevait une seule, une fois l'an, le jour de la Saint-Nicolas. Puis, il repoussait son assiette et il faisait « ah ! »...

Et dans ce « ah ! », il y avait toute sa simple sagesse, qui disait : « Chaque minute, chaque seconde est un cadeau du ciel au survivant, c'est du "rabe" ! Chaque instant, la joie la plus simple est sans prix ! »

C'était ça, son secret : « Carpe Diem », tout simplement...

Chaque jour, se retrouver vivant, redécouvrir le monde, regarder autour de soi avec un œil neuf et un optimisme renouvelé : être un perpétuel survivant !

- ¹ Nom modifié, pour la circonstance
- ² 100 obusiers de siège, de gros calibres (e.a. 420 mm, 305 mm,) et 300 canons de campagne de 77 et 105 mm
- ³ Fort de Marchovelette, non loin de Marche-les-Dames
- ⁴ Dégagement d'espaces de tir, construction de redoutes, tranchées, réseaux d'obstacles, fil de fer et barbelés...
- ⁵ Voiture belge, rapide, sans soupape. Des auto-mitrailleuses Minerva interviendront à Anvers et ...en Russie.
- ⁶ 23 août 1914 – voir <http://www.dinant.be/patrimoine/histoire-dinantaise/sac-du-23-aout-1914> – Massacre, de Dinant, sur ordre, par les troupes du XIIe Corps Saxon_ « 674 civils, hommes, femmes et sept enfants de moins de 2 ans sont tués, dont un bébé de trois semaines_ 1000 maisons incendiées ».
- ⁷ « Géniaques » surnom des troupes du génie
- ⁸ « Lignards » surnom des fantassins d'un régiment de ligne- « jeunes » troupes, de 20 à 26 ans
- ⁹ 10^{ème} de ligne - I^{er} Secteur – forts de Marchovelette et Cognelée- à l'est, rive gauche de la Meuse : Bonninne, Wartet, Marche-les-Dames (limite : ligne Namur - Daussoulx) – Point principal de l'attaque allemande
- ¹⁰ Mauser - modèle FN 1889 - fusil d'origine allemande, à lame-chargeur de 5 cartouches de 7,65 mm.
- ¹¹ Auguste note qu'ils s'étaient débarrassés de leur « chapska », qui ressemblaient trop aux coiffes des uhlands
- ¹² Dans l'Artillerie de Campagne, on utilise, en 1914, des « chevaux à deux fins », c'est-à-dire aptes à servir en cheval de selle, aussi bien qu'à trotter en attelage
- ¹³ Bonnet d'astrakan, en forme de tronc de cône, porté par l'artillerie montée belge
- ¹⁴ Pendant des années, je ne trouvai aucune trace du Major, jusqu'à la découverte de « *L'invasion allemande* »
- ¹⁵ Vallée de la Moline
- ¹⁶ Soit la paye journalière d'un ouvrier qualifié. Grâce à l'Union Latine, cette pièce en or, préfiguration de l'euro, était valable également en France, Suisse, Italie Grèce...
- ¹⁷ Résumé, d'après « Rien à signaler » Ed. La Dryade- PJ Peeters, d'Arlon : « Il y avait là des gens de toutes conditions, de tous âges [hommes et femmes] traînant des enfants braillant de terreur. Ils avaient entassé leurs biens les plus précieux dans des chariots, des carrioles, des brouettes, même des landaus »
- ¹⁸ Mon Père citait toujours leur passage près de Bruly-de-Pesche, lieu du bunker d'Hitler, en 1940.
- ¹⁹ Bouchon fixé sur le bout du canon en prolongeant la bague. Protège et évite le bouchage et l'explosion.
- ²⁰ Souvenir précis d'Auguste, corroboré par les témoignages de nombreux rescapés sur le net.
- ²¹ « Trou de loup » - dans lequel est fiché un pieu acéré— « fougasse » mine projetant de grosses pierres.
- ²² La balle était ressortie sans trop de dégât. Il fut soigné et n'en garda qu'une cicatrice dont il était fier.
- ²³ 48 Hotchkiss au début de la guerre et 108 Maxim. Soit, 156 mitrailleuses en tout...une misère !
- ²⁴ Gaz chloré, léthal, s'attaque aux yeux, à la peau, aux poumons, utilisé pour la première fois à Ypres en 1915
- ²⁵ Invalide, jamais ! Il se souvenait des vieux invalides de 1870 vendant des billets de loterie à Longwy.
- ²⁶ C'était le virus H1N1, la « grippe espagnole » qui a tué au moins autant que la guerre sur le théâtre européen (21 millions de victimes) et plus du triple, si l'on compte les morts d'Asie et d'Afrique, en dehors du conflit.
- ²⁷ Comme lui expliqua longtemps après, un médecin de Halanzy, qui ne croyait guère aux miracles : « Auguste, tu as dû faire 41° ou plus ; la fièvre te tue ou elle élimine le virus, l'organisme se défend comme ça »
- ²⁸ Ils ont été tous deux en service d'occupation en Allemagne et ont reçu leur bon de « congé illimité » le 23 septembre 1919.
- ²⁹ Ce même jour, le Roi Albert et la Reine Elizabeth furent accueillis en héros par les Parisiens, lors d'une visite officielle.

Henri Stoffel

Aix-sur-Cloie, le 10/07/1893 + Oud-Stuivekenskerke, le 26/10/1917

Marc Mathieu

A la mobilisation d'août 1914, douze hommes du village d'Aix-sur-Cloie sont mobilisés dans divers corps d'armée. Des noms bien connus de chez nous dont François BALTES, Camille BASSIEU, Jean et Théodore BECHET, Jean BREYER, Auguste MULLER, Alexandre WATRIN, Nicolas STOFFEL, André et Nicolas HULTIER, Pierre KRAUS, Joseph GUELFF vont remplir les rangs des quelques 200 000 soldats que constituent l'armée belge. De ces années terribles, un seul enfant du village ne répondra pas à l'appel le jour de l'Armistice... Henri STOFFEL. Décédé sur le front de l'Yser en 1917 après trois ans et trois mois de guerre, Henri semble comme oublié des siens. Il ne figure sur aucun monument de sa commune, aucun hommage rendu, hormis une petite plaque dans le fond de l'église d'Aix. Je souhaite modestement le rappeler à notre bon souvenir à l'occasion de ces commémorations du centenaire.

Enfance à Aix



Petit village du pays d'Arlon, attaché à la commune d'Halanzy lors du dernier remembrement de 1839, Aix sur Cloie est principalement tourné vers la paysannerie. Ce petit monde rural de 550 habitants en 1900 vit au rythme des saisons, des récoltes du méteil (mélange de froment et de seigle). L'habitat mono ou pluri-cellulaire indique que chacun est éleveur de volaille, de cochons, propriétaire de quelques vaches et plus rarement de chevaux. Les familles (très) nombreuses sont majoritaires, l'éducation assurée en allemand dans une classe surpeuplée. Jean EPPE, instituteur d'Henri, se voit confier régulièrement la charge de cinquante à soixante élèves dans l'unique classe de son école et les congés scolaires sont adaptés au calendrier des travaux des champs. L'essor industriel des villages voisins va progressivement modifier la situation économique et ouvrir d'autres perspectives aux Aichois.

Henri naît en 1893 dans les décors peints des premières cartes postales. Ici la Grand' rue en 1910, terrain de jeux d'Henri, qui habite juste après la porte de grange du petit bâtiment de droite. « Preiter » ou « an stoffels » désigne la maison familiale aujourd'hui située au 14 rue Claie. On imagine ces rues se transformer en borbier à chaque pluie! Le village profite de

l'électricité fournie par les usines d'Halanzy, l'eau potable y sera bien plus tardive. Troisième d'une famille de huit enfants, le papa d'Henri est garde-champêtre, menuisier à ses heures, il entretient aussi la ferme. Sa maman est couturière. Le travail ne manque donc pas à la maison et les enfants sont souvent sollicités très jeunes aux divers travaux de la ferme. C'est au contact quotidien des chevaux qu'Henri va grandir...



La famille Stoffel, un dimanche ou un jour de fête, de gauche à droite: Michel (1902), Mélanie (1901), Nicolas STOFFEL (1857), Christophe (1896), Elisabeth ENSCH (1863), Justine (1897) et Joseph (1906). Notez l'aspect symétrique de la photographie qui inspire une certaine rigueur, les filles habillées à l'identique posent leurs mains sur les épaules de leurs parents comme en signe de soutien, de filiation. Il manque les trois aînés: Louise, Maria et Henri. Cette photographie date probablement de 1913, année du grand départ d'Henri...



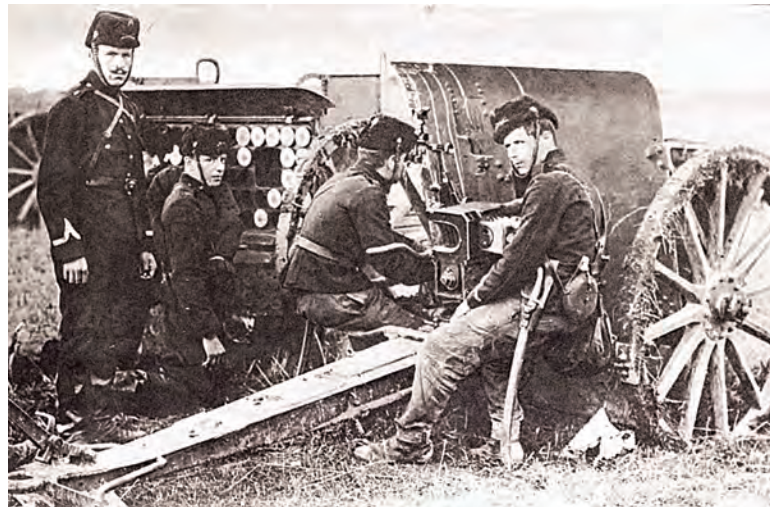
Départ pour l'Armée

C'est dans un contexte de grande réorganisation de l'armée et dans un climat de course aux armements entre les différentes grandes nations européennes qu'Henri s'engage à vingt ans dans nos forces armées. Le service militaire devient obligatoire en 1913 et Henri intègre dès septembre la première Division de Cavalerie casernée au Quartier Panquin à Tervuren. Au terme de son instruction, Henri est promu au grade de maréchal des logis (équivalent de sergent dans l'infanterie) dans la deuxième batterie d'artillerie à cheval et est désigné chef de pièce. Il marche en tête de son équipage et dirige les manoeuvres de son canon de 75.

Personnage au visage doux, cheveux blonds ou châtain très clair, yeux clairs, de taille moyenne (1m68), Henri se présente dans ce médaillon mortuaire en uniforme d'apparat modèle 1911. Son français est marqué d'un bon accent germanique, ce qu'il lui vaudra certainement quelques bonnes blagues de ses camarades.

Le canon de 75 TR

Le canon de 75 TR (tir rapide) modèle français de 1904 est d'un point de vue tactique, l'arme parfaite pour accompagner l'infanterie. Très mobile, il tire des obus de 7 kilos jusqu'à 6500 m à la cadence de tir maximale de 28 coups/minute avec une autonomie en caisson de 96 obus réglables et de deux types. Le premier de type explosif (ou brisant), explose au contact, agissant par le souffle pour la destruction de bâtiments et de positions. Le second, de type schrapnel, contenant quelque trois cents billes de plomb est équipé d'une tête réglable (sorte de minuterie), explose à quelques mètres au-dessus du sol et arrose littéralement un large secteur, ravageur de vies. La particularité de ce type de canon, équipé d'un frein hydraulique, est qu'au moment du tir, le tube recule d'un mètre vingt sur une glissière et revient exactement dans sa position initiale, ce qui facilite grandement le réglage de chaque tir. Henri, le chef de pièce, commande le tir et dirige une équipe de six servants, un pointeur (assis à gauche du tube), qui vise grâce au collimateur, et un tireur (assis à droite) qui actionne la culasse et déclenche le tir.



Un équipage en marche. La pièce et son caisson, attelage de six chevaux.

31 juillet 1914.

Ordre de mobilisation générale. La tension est à son comble et l'inquiétude est grande. Décision est prise d'un repli général derrière la Meuse, laissant sans défense la Lorraine et l'Ardenne. Les 200.000 hommes dont dispose l'Armée belge rejoignent leur position de défense, dans les garnisons des forts (Namur-Liège-Anvers) ainsi que sur la Gette. Le groupe d'artillerie à cheval de la première Division de Cavalerie, celle d'Henri, commandé par le lieutenant-général de Witte, quitte son casernement en direction de Waremmé. L'attaque des forts de Liège du 05 et 06 août est d'une rare violence, des obus de calibre de 420 mm pulvérisent les fortifications de 1890. L'ordre de repli sur Hannut est donné à la 1^{er} DC et le 07 août, mouvement vers

Saint-Trond. Le même jour, les Prussiens sont à Tongres. A la hâte, des travaux de fortification consolident la défense de la rive gauche le long de la Gette entre Diest et Tirlemont, à mi-chemin entre Liège et Anvers. Tous les ponts de la Gette sont détruits, à l'exception de ceux de Halen et de Zerk, dont la destruction est préparée.

Le 09 août, les batteries d'artillerie dont Henri fait partie prennent position sur les hauteurs du terrain au Nord de Loxbergen (Rynrodeberg). Dès le matin du 12 août, 4000 cavaliers, 2000 fantassins et 18 canons allemands se présentent face à Halen. Le choc d'une attaque est imminent. A huit reprises, les Allemands tentent un passage en force et sont repoussés, sous le feu incessant de l'artillerie de campagne belge, des carabiniers, des cyclistes et des cavaliers qui offrent une résistance acharnée. Le soir de la bataille, les Belges restent maîtres du terrain où gisent des centaines de cadavres parmi lesquels de nombreux dragons prussiens dont les casques nickelés jonchent le sol. La bataille des casques d'argent sera un succès temporaire pour l'armée belge. Henri vient de vivre son premier combat. Le 13 août, les Allemands marchent vers le nord, et débordent les défenses belges, ce qui oblige la 1er DC d'Henri à un nouveau repli vers Diest et le 15 août sur Aarschot. Aucun des renforts promis par les alliés n'est signalé, l'armée belge reste toujours complètement isolée face une armée allemande parfois vingt fois supérieure en nombre. Le Gouvernement belge décide de se retirer dans le camp retranché d'Anvers le 18 au soir. Le 20, les Allemands entrent à Bruxelles sans combat. Le même jour, Henri est à Sint-Katelijne-Waver, dans la première ligne de défense des forts d'Anvers. Le 21, le gros des armées allemandes disparaît du front belge et fonce vers la France. L'armée belge se retrouve en face de forces sensiblement identiques permettant de se mesurer à elles.

Première sortie d'Anvers du 24 au 26 août: La Division de Cavalerie d'Henri a pris position entre Putte et Beersel en avant de la gauche de l'armée, pour éviter que celle-ci soit attaquée de flanc lors de la sortie prévue, elle gagne du terrain jusque Werchter mais doit vite battre en retraite sur Haacht, la pression allemande est énorme et le pilonnage des positions belges systématique. Cette sortie pousse les Allemands à se renforcer devant Anvers et rappelle d'urgence 100.000 hommes déjà en marche vers la France. Jusqu'au 8 septembre, l'armée va se tenir sur la défensive dans les secteurs 3 et 4 derrière la Nèthe (sud d'Anvers). En France, les Allemands progressent et sont à 45 km de Paris.

Deuxième sortie d'Anvers du 9 au 13 septembre: Le front allemand s'étend sur +- 100 kms devant Anvers. Il comporte des points faibles. L'armée belge effectue une sortie pour obliger les Allemands à maintenir en Belgique un maximum de forces et soulager tant que possible les alliés en France. L'effectif belge au début de l'attaque s'est réduit à 80.000 hommes. Henri va regagner Aarschot avec sa division où il se tenait trois semaines plus tôt, chasse les Allemands jusque Louvain. L'objectif est clairement de contrôler les voies de communication qui alimentent le front sud (bataille de la Marne du 06 au 13 septembre). Henri est en position sur les hauteurs de Galgenberg (4 km de la lisière sud de Louvain) le 10 septembre et bombarde à 13h40 les colonnes allemandes qui affluent par la route Tirlemont-Louvain. De nombreux convois de chemin de fer sont également détruits. L'artillerie à cheval ne parvient toutefois pas à détruire le pont de la voie ferrée de Boutersem. Les Belges consolident les positions de défense sur les terrains reconquis. Dès le 16 arrive une artillerie nombreuse et puissante venue d'Allemagne et du siège de Maubeuge. Les obusiers de 420 sont mis en batterie à Meise et Beigem. Repli urgent belge sur la première ligne de la forteresse d'Anvers. Le 19 septembre, tout est mis en oeuvre pour une vaste opération de sabotage des ponts, tunnels et aiguillages pour éviter à tout prix le passage de l'armée allemande sur l'Escaut et préserver une voie de retraite vers l'ouest.

Le siège d'Anvers commence le 20 septembre. L'artillerie lourde allemande lance les premiers obus sur la première ligne de l'enceinte, les grondements vont grossissants. Nos forts construits pour pouvoir résister à des canons de 210 mm au plus, sont bombardés avec des pièces de 380 et 420. L'ennemi, abondamment pourvu de munitions, les dépense sans compter. En une semaine, la première ligne de défense est réduite au silence. Le 28 septembre, les forts de la deuxième ligne sont à leur tour violemment bombardés par les massifs canons Krupp et Skoda, jour et nuit. On dénombre des dizaines de milliers d'obus tombés sur Anvers, de 420, 305 et de 210, une véritable pluie dévastatrice. Une atmosphère funèbre règne dans la ville. Le 05 octobre, la situation tourne à la débâcle pour les Belges, le moral des soldats est au plus bas, l'ordre de se replier sur la rive gauche de l'Escaut est enfin donné. L'écrivain Stijn Streuvels écrit dans son journal de guerre: « Le 10 octobre, la forteresse d'Anvers tombe. Le ravage est énorme. Toute la zone autour des forts est rasée, les réservoirs de pétrole d'Hoboken flambent. Des maisons brûlent partout dans la ville. La chute du réduit national, réputé imprenable, sonne le glas de l'optimisme en Belgique. (...) Amère aussi, la retraite de l'armée de campagne hors d'Anvers. Fatigués et sales, gênés par leurs vêtements détrempés et leur attirail, les hommes se traînent, en même temps que des dizaines de milliers de réfugiés, par les drèves flamandes qui longent la frontière hollandaise. Les marches sont froides et interminables, les soldats ressemblent davantage à des mendiants et à des vagabonds qu'à une armée. La confusion a atteint son comble. (...) Si l'armée belge a en gros échappé à la captivité, elle se trouve à son arrivée dans le Westhoek dans un état déplorable et est totalement incapable de participer à

l'attaque réclamée par l'état-major français. (...) Loin d'être le fruit d'une véritable stratégie, la défense du « petit lambeau de patrie » derrière l'Yser a tout du bricolage. A cet égard, et en privé, le « Roi-soldat » reste pessimiste. Dans son journal, la reine Elisabeth note ce même 15 octobre: « Situation très mauvaise, Albert voit tout en noir. Sommes prêt à partir même la nuit ». (...) L'armée reçoit l'assistance d'excellentes unités françaises et britanniques dont le calme ironique et l'organisation impeccable est particulièrement apprécié par les officiers belges plutôt habitués dans leur propre rang à la négligence des hautes autorités militaires ».

L'Yser

Le 13 octobre Henri est dans les premiers arrivants derrière l'Yser, mais dans quel état d'esprit est-il, dix semaines après sa mobilisation? Les hommes ont besoin d'une période de repos mais les Allemands se montrent toujours très menaçants. Dès le 15 octobre, la DC opère avec la cavalerie française vers la forêt de Houthulst et Roulers, en position avancée à l'est de Ypres. En face, l'armée allemande est prête à marcher sur les ports de Dunkerke et du Pas-de-Calais. L'attaque est déclenchée le 18 octobre et s'avère d'emblée terrifiante. Très vite les Belges abandonnent leurs avant-postes et têtes de pont. Nieuport est totalement détruit par les obus. Les soldats belges tombent de toutes parts. Le 20, les Allemands sont en bordure de l'Yser. Le 22, une contre-offensive belge et française sur un terrain ouvert et difficile provoque des milliers de morts, dans la courbe de l'Yser à Tervate, nouveau secteur de défense d'Henri. La ligne de l'Yser tient bon de justesse, grâce aux tirs longue distance des navires de guerre britanniques. Dixmude est en ruine. Les Belges acculés battent en retraite derrière le chemin de fer Nieuport-Dixmude. Le 26 est choisi pour inonder la plaine de combat, profitant de la marée favorable, les écluses de Nieuport sont grandes ouvertes. Le 1^{er} novembre, les Allemands reculent enfin, face aux effets dévastateurs de l'inondation. Les pertes belges sont évaluées à 16 000 hommes. Nos soldats sont épuisés.

L'inondation de la plaine de l'Yser marque le début de la guerre des tranchées. Toutes les unités de cavalerie sont utilisées dans l'infanterie. Les canons camouflés dans des abris. Si la guerre sur l'Yser est une guerre de position, les soldats, eux, sont souvent en mouvement. La présence sur les différentes lignes de front est organisée selon une certaine rotation, dans le but de soulager les hommes. Les séjours aux tranchées sont interrompus par des périodes de congé ou de « repos ». Repos très relatif cependant, car les tâches y sont nombreuses et les travaux pénibles, de natures très diverses. C'est néanmoins durant ces périodes de cantonnement que les soldats peuvent se distraire et... se laver. Ainsi Henri assiste à des représentations théâtrales, des concerts (quand ce ne sont pas les soldats eux-mêmes qui les organisent), des séances de cinéma organisées pour les troupes, et en profite pour prendre de nombreux bains de mer! À partir de 1915, les soldats belges ont la possibilité de partir en permission dans un des pays alliés étrangers, en particulier en France et en Grande-Bretagne. A raison de 10 à 15 jours tous les quatre mois. Mais en ce qui concerne sa famille, demeurant sur le territoire belge envahi par l'ennemi, tous les moyens de communication sont coupés. Henri fait la rencontre d'une demoiselle rousse avec laquelle il trouvera réconfort et affection. On ignore aujourd'hui son identité, et la nature de leur relation.

Au printemps 1917, la belle demoiselle tombe enceinte...



Signature du titulaire :

Stoffel



De gauche à droite :

- Henri, portraits face-profil, matricule 758 et sa signature. Cachet illisible. Tiré de son dossier militaire.
- Portrait souvenir en nouvelle tenue. A partir de 1915, les unités adoptent l'uniforme kaki très inspiré du modèle anglais et le casque «Adrian» plutôt français. Peu probable que cette photographie ait été réalisée à Bruxelles, Henri n'y est pas passé depuis la mobilisation. C'est certainement l'oeuvre d'un photographe itinérant qui offrait ses services aux soldats en «congé». C'est seulement fin 1915 que le service photographique de l'Armée Belge est créé.

De nombreux témoignages de combattants de la Première Guerre nous sont parvenus à travers des « Carnets ». Dans le cas d'Henri, aucune correspondance connue n'est arrivée jusqu'à nous.

Le front de l'Yser reste moins sanglant que les autres fronts, mais les conditions de vie y sont extrêmement pénibles. Rats, moustiques, poux et autres vermines, le froid, la pluie, la boue, les eaux stagnantes, polluées par les cadavres, les excréments, la nourriture périmée... Ces conditions extrêmes sont le quotidien des hommes. La santé des soldats est également lourdement altérée par l'insalubrité des conditions de vie. Angines, bronchites, typhus (pour lequel on dénombre 3000 cas entre 1914 et 1915) et les cas de dysenterie recensés de plus en plus nombreux, suite au manque d'hygiène et à l'ingestion d'eau souillée. L'interdiction d'ôter leurs chaussures, fait macérer les pieds des soldats dans l'eau et l'humidité, provoquant des plaies infectées, voire la gangrène. Les soldats connaissent la faim et la soif. Lors des attaques au gaz, les aliments chauds ne parviennent plus aux tranchées et les combattants doivent se contenter de vivres avariés par les substances toxiques. De nombreux témoignages racontent l'omniprésence des combats aériens, des tirs d'obus et des bombardements auxquels les soldats sont soumis, vivant en permanence dans un bruit étourdissant, avec un sentiment de peur quasi permanent. Les attaques aux gaz sèment la terreur et provoquent de terribles souffrances.

Les positions de l'artillerie sont généralement en retrait des premières lignes de défense. Ainsi Henri n'est pas directement exposé aux attaques ennemies. La portée de son canon le protège en quelque sorte. Les trois batteries de la première division de cavalerie comptent une centaine d'hommes, seize d'entre-eux périront pendant le conflit. Dès le début 1917, Henri défend le secteur de Oud-Stuyvekenskerke, à 4 km au nord de Dixmude. Les attaques allemandes y sont nombreuses, tout le secteur est dévasté.



Une grosse attaque sur la « Minoterie » de Dixmude est prévue pour fin octobre. La Minoterie (moulin industriel) située en bordure de l'Yser abrite des mitrailleuses allemandes qui dominent légèrement les positions belges. Elles causent d'importants ravages dans nos tranchées. Le but de l'attaque est de s'emparer quelques instants de la Minoterie pour la faire sauter. Durant la journée du jeudi 25 octobre 1917, l'artillerie d'Henri tire avec rage, préparant l'attaque du soir.

Les Allemands ripostent directement avec violence. Vers la soirée un certain calme se rétablit. A 11h00, toute l'artillerie du secteur entre en action, jusqu'à 2h00 du matin, dans un vacarme assourdissant, des milliers d'obus tombent chez l'ennemi, le ciel n'est qu'une flamme. Il fait froid et très humide. Henri, pour laisser reposer une partie de ses servants de batterie prend le relais au chargement du tube, fait une fausse manoeuvre, glisse et se retrouve dans le champ de recul du canon au moment du tir. Le tube lui enfonce la cage thoracique sous le mamelon du poumon droit et lui disloque le coude... Henri décède de ses blessures à 3h00 du matin le vendredi 26 octobre 1917 dans les ruines de Oud-Stuyvekenskerke à 24 ans, après 39 mois de présence au front.



Henri est mis en terre le 29 octobre à 11h00 à la parcelle 2139 du cimetière d'Adinkerke (La Panne). L'ensemble du monument funéraire présente fort bien et pose la question du financement d'un tel projet. Une collecte réalisée auprès de ses camarades de la 1er DC ? Des amis du village ou ses parents d'Aix-sur-Cloie ? La famille de la demoiselle rousse ? Toujours est-il que le corps d'Henri sera réclamé par sa famille et rapatrié le 17 février 1921 à Aix dans un cercueil de zinc soudé et inhumé une seconde fois en fanfare par le curé Bosseler. C'est Maria, la grande soeur d'Henri, infirmière, qui s'est rendue sur place (de nuit?) pour identifier le corps de son frère. Elle le découvre en tenue de sortie.

Les pierres tombales des soldats rapatriés seront concassées en 1925 pour réaliser l'empierrement des chemins du nouveau cimetière. Le type unique de pierres tombales militaires belges est introduit avec les alignements parfaits qu'on connaît aujourd'hui.

C'est en 1921 que le gouvernement belge clôture les dossiers et règle le reste de la solde des combattants disparus pendant la grande guerre. Les familles en sont principalement les bénéficiaires. Le papa d'Henri reçoit le 03 mars 1921 une dotation de 2925 francs du fond des combattants. La même année, une dame accompagnée de son enfant d'environ trois ans se présente au domicile des parents d'Henri. Cette visite imprévue tourne mal. Les parents ne souhaitent pas rencontrer leur petit enfant et repoussent la maman...



de reprendre la route, dans une détresse absolue, la maman prend soin de déposer sur la tombe d'Henri une plaque souvenir « A mon fiancé » ou quelque chose de la sorte. Ce souvenir sera enlevé dès le lendemain et rangé dans le grenier familial. A-t-elle fait ce long voyage pour demander une partie de la solde d'Henri, pour l'aider dans l'éducation de son fils dans ces moments difficiles, ou pour rencontrer la famille d'Henri? Les deux probablement. Personne à ce jour n'a pu me renseigner un nom ou un lieu de naissance permettant d'identifier la maman ou le petit garçon qui aurait 100 ans aujourd'hui...

En 1929, un incendie provoqué par la cigarette d'un jeune homme étourdi à l'entrée de la grange de la ferme familiale détruit presque entièrement la maison natale d'Henri. L'incendie emporte avec lui les derniers souvenirs de famille et la possibilité de rencontrer un jour sa descendance.

Quelle expérience de vie, quelle folie furieuse, quel gâchis.

Henri a dû parfois se sentir bien seul, dans cet immense théâtre de guerre.

Remerciements:

- Madame Louise Stoffel et son frère Jean Marie Stoffel pour leurs témoignages
- Monsieur Alain Spoiden, colonel de l'Artillerie belge pour ses conseils techniques
- Mon parrain Michel Colas, passionné d'Histoire
- Monsieur Carl Vandepitte, lieutenant-colonel de la Fraternelle de l'Artillerie à cheval

Sources:

- Les communes luxembourgeoises Vol1, Emile Tandel
- Jour de deuil de l'armée française, Vol1, partie technique, Jean Claude Delhez,
- Fonds d'archives de l'Armée belge à Bruxelles
- Chroniques du cercle d'histoire de Messancy
- Histoire de l'école d'Aix sur Cloie, René Perbal
- La vie quotidienne sur le front belge, Ginette Letawe
- La Belgique et la première guerre mondiale, Sophie de Schaepdrijver
- Les opérations autour d'Anvers, ed.Opdebeek, Anvers 1919
- Revue de cavalerie 1921, la bataille de Haelen
- Journal de campagne durant la guerre 1914-1918, Jean de Rickel
- www.sambre-marne-yser.be
- www.ars-moriendi.be lieutenant général De Witte

Battincourt

(extraits du livre de Gui Stoffel, « Battincourt, histoire et anecdotes »)

Durant la première guerre mondiale, le village de Battincourt n'a pas trop souffert dans ses murs mais a pleuré quatre de ses jeunes hommes morts pour la patrie. Six soldats de Battincourt ont été fait prisonniers :

Julien Antzorn à Munster, Félix Flammang à Gösloh bei Uchte, Nicolas Frantz à Göttingen, Emile Mathieu à Bohmte-Onasbrück, Joseph Wéber et Paulin Félix à Soltau.

Ferdinand Coos, prisonnier politique, a été emprisonné au Schloss Hassenberg.

L'abbé Paul Ley, curé de Battincourt, fut arrêté pour faits de résistance et opposition à l'envahisseur allemand.

Durant la bataille de Longwy, la grange de la maison Eppe, actuellement 27, rue de l'Etang, a servi d'hôpital.

Le dernier combattant de la Grande Guerre, soldat au 8^{ème} Régiment de Ligne, Paulin Félix, né le 23 décembre 1893 à Battincourt, est décédé le 22 juillet 1980 à la clinique de Messancy. Il est enterré au cimetière de Battincourt. Le cortège funèbre fut salué, du bord de la route menant à l'église, à proximité du Monument aux Morts, par des soldats en manœuvre ce jour-là. Il avait 86 ans.

Dès la fin de la guerre, l'abbé Paul Ley fit installer quatre vitraux dans le chœur de l'église avec, à chaque fois, le portrait des quatre soldats morts pour la patrie.

Henri Wiseler



Ce vitrail est dédié à Henri Wiseler, né à Battincourt le 28 juin 1891, soldat au 10^{ème} Régiment de Ligne. Il tombe à l'Yser le 22 octobre 1914, selon les renseignements marqués sur le Monument aux Morts de Battincourt. . .

le 24 octobre, selon les indications du musée « Flanders Fields » et de l'inscription placée sur sa tombe. . . le 26 octobre, d'après la liste d'André De Clerq. Dans un premier temps, il a été inhumé près de la ferme Van de Woude à Oud Stuivekenskerke (Dixmude) ; il repose désormais au cimetière de Battincourt. Il a le statut de « Mort pour la Patrie ». Il avait 23 ans.

Jean-Baptiste Jeanjean

Ce vitrail est dédié à Jean-Baptiste Jeanjean, milicien classe 1911 au 10^{ème} Régiment de Ligne, né à Battincourt en décembre 1891, tué le 22 août 1914 au fort de Cognelée. Il a le statut de : « Tombé au Champ d'honneur ». Il avait 22 ans.





Ernest Fichant

Ce vitrail est dédié à Ernest Fichant, né à Battincourt le 28 août 1893, milicien, cavalier du 1^{er} Régiment des Guides, 4^e escadron. Il est tombé à Budingen le 18 août 1914. Il avait été inhumé au cimetière de Budingen.

Après la guerre, son corps a été ramené à Battincourt où il repose dans la sépulture familiale. Il a le statut de « Mort pour la Patrie ». Il avait 20 ans.



Paul Tonnelier

Ce vitrail est dédié à Paul Tonnelier, citoyen français, né le 23 janvier 1891 à Battincourt, soldat au 71^{ème} Régiment d'Infanterie (France). Il est tué à Craonne le 16 ou le 17 juillet 1917, selon les sources. Il est inhumé dans la nécropole nationale Beaufort à Pontavert (Aisne). Il a le statut de « Mort pour la France ». Il avait 26 ans.

Chanoine Paul Ley

Ce vitrail, offert par les paroissiens de Battincourt, est dédié au chanoine Paul Ley, né le 31 décembre 1865 à Boevange-sur-Attert (Grand Duché de Luxembourg) ; il devient curé de Battincourt en 1895 et le restera jusqu'en 1947.

Dès 1914, il s'oppose aux allemands. Il est condamné le 15 mars 1915 à trois ans de prison pour avoir mal traduit, en allemand, le mandement épiscopal de Mgr Heylen, évêque de Namur. Celui-ci intervient en sa faveur et réussit à le faire libérer le 24 juin 1915.

En 1916, il est à nouveau arrêté sous l'accusation d'être le chef d'une filière d'évasion de prisonniers français. Il est alors condamné à quinze ans de forteresse en Allemagne.

Il sera libéré à la fin de la guerre, le 11 novembre 1918.

Dès le début de la deuxième guerre mondiale, en 1940, l'abbé Ley s'occupe de la résistance, il cache des réfractaires. Le 25 mars 1944, il est arrêté par les allemands suite à une dénonciation d'un faux déserteur à qui il avait donné refuge, il est condamné à quinze ans de prison. Libéré début 1945, puis hospitalisé pendant des semaines à Bruxelles, il rentre à Battincourt le 30 mai par le chemin de la Grotte Notre Dame de Lourdes, réplique de la Grotte de Lourdes, qu'il avait fait construire en 1913.

Il est nommé chanoine honoraire de la cathédrale Saint-Aubin de Namur par Mgr André-Marie Charrue. Il décède à Luxembourg le 7 septembre 1948, il repose au cimetière de Colmar-Berg à côté de ses parents. Il avait 83 ans.



Halanzky et les déportations de 1914-18

Christian Déom

Les déportations peuvent être classifiées en quatre groupes :

1. *Celles des premiers jours de guerre sous la dénomination :*

- **otages** : Les localités les plus rapprochées de l'endroit où une ligne télégraphique ou de chemin de fer aura été détruite, seront punies sans miséricorde. A cette fin, des otages ont été emmenés des localités voisines des voies ferrées menacées par de pareilles attaques, et à la première tentative de détruire des voies de chemin de fer, des lignes du télégraphe ou du téléphone, ils seront immédiatement responsables.
- **francs-tireurs** (comme les 223 déportés de la commune de Musson),
- **enlèvements collectifs en représailles** (Rossignol ou Musson),
- **saboteur** : Jean-Baptiste RITS de Halanzky, capturé en otage le 20 août 1914. Sous peine de mort, les Allemands le contraignent à leur servir d'éclaireur dans les crassiers de Musson. Pour avoir déjoué l'ennemi, il est immédiatement dirigé sur le camp d'Ordruff ; sa libération sera postérieure à l'armistice.

2. *Les déportations politiques : mesures de police politique ou préventive*

- Camille Joset
- Abbé Paul Ley de Battincourt

3. *Les déportations économiques de 1916*

Dès le déclenchement des hostilités, chaque pays croit en une victoire et une guerre très courte. L'Allemagne, afin d'affaiblir pour la période d'après-guerre la puissance concurrentielle des pays rivaux, détruit l'outil industriel des pays qu'elle occupe. Les hauts-fourneaux de Musson, Halanzky et Athus s'éteignent.

Le blocus anglais empêche le ravitaillement en matières premières des pays occupés par l'Allemagne.

En Belgique, pays neutre, les obligations militaires sont peu étendues, le service militaire obligatoire ne datant que de 1913. Si bien qu'en août 1914, un grand nombre d'hommes, en âge de porter les armes selon les Allemands, sont restés dans le pays. On craint d'ailleurs que les Allemands les incorporent dans l'armée.

C'est dans l'industrie qu'elle va les déporter : En 1916, la durée de la guerre oblige les Allemands à envoyer au front sa réserve d'ouvriers et d'intensifier au maximum sa production d'armement. Il faut donc trouver quelque part les bras qui manquent : « chaque ouvrier belge libérera un ouvrier allemand qui fera un soldat de plus pour l'armée allemande ». Dans l'esprit des Allemands, l'augmentation du nombre de chômeurs suite à l'arrêt de l'activité économique peut susciter un large engagement de volontaires pour travailler à l'intérêt militaire allemand. Ils peuvent vaincre ainsi la résistance passive de la classe ouvrière condamnée à la misère. La propagande allemande vante le bonheur des ouvriers belges en Allemagne ; on rassure qu'ils ne seront pas enrôlés dans l'armée et, leur dit-on, le patriotisme des ouvriers est un scrupule dépassé, le souci actuel majeur est de se nourrir et de nourrir sa famille !

Seulement 30.000 hommes répondront à cette offre d'engagement. Les règlements de la Convention de La Haye interdisent formellement la déportation massive de civils. Les Allemands vont contourner cette interdiction par un vernis humanitaire et sécuritaire : donner du travail et ainsi nourrir tous ces chômeurs et éviter les désordres publics potentiels générés par le chômage. Les premiers visés dans ces déportations sont les chômeurs mais aussi et surtout les ouvriers qualifiés dont l'industrie allemande a tant besoin. Pour protéger leurs chômeurs, les communes, soutenues par le Comité National de Secours et d'Alimentation feront leur possible, notamment dans la province de Luxembourg pour mettre au travail les ouvriers ayant perdu leur emploi : construction et amélioration de chemins agricoles et forestiers, construction d'aqueducs et filets d'eau, de fosses à fumier et de citernes à purin, distribution d'eau, assainissement de terrains marécageux, boisement de terrains communaux incultes.

Les Allemands ne sont pas dupes de ces offres de travail par les municipalités et en mai 1916, les Allemands interdisent ces « travaux de temps de crise ».

Pourtant, le 30 novembre 1916, à Musson, le lendemain de l'annonce de la réquisition de Virton (4 décembre), les chômeurs de Musson sont invités à se rendre à Halanzy pour vite se faire embaucher sur le crassier avant leur présentation à Virton. De « Les larmes gaumettes », p. 163, je retranscris :

« Le Secours-Travail embauche des ouvriers sans travail pour creuser des fossés, arracher des pierres à la carrière, tracer une nouvelle route, améliorer un chemin forestier. Cet ouvrier gagne ainsi ses quatre francs par jour ; c'est à grand-peine qu'il subvient aux besoins des siens.

On l'a vu par ailleurs, les communes ont fait tout leur possible pour procurer du travail à ses chômeurs.

Certain jour, une auto toute grise débarque Herr Zivilkommissar Bülhler, d'Arlon, personnage vaniteux et hautain :

--- Que font ces ouvriers ?

--- Ils sont occupés au Secours-Travail, ils rechargent les routes, ils tracent de nouveaux chemins, ils recherchent des sources d'eau potable.

--- Cela n'est pas travailler, c'est dépenser de l'argent. Ces ouvriers doivent s'occuper pour nous, dans nos usines, dans nos ateliers, sur nos voies de chemins de fer ! Je ne veux pas voir de flâneurs.

Les entreprises de secours sont arrêtées brusquement et les hommes se trouvent sur le pavé. Des listes sont dressées, et tous ceux qui ne mettent pas leurs bras au service de l'occupant, sont des chômeurs : rentiers, employés du ravitaillement, ouvriers d'usine, tous vont être exilés à nouveau.

Le 1^{er} décembre 1916, tous les hommes de 18 à 55 ans du canton de Messancy doivent se présenter devant les autorités allemandes. Après un rapide examen pour éliminer les plus chétifs et quelques cas sociaux, les hommes réquisitionnés (chômeurs mais aussi cultivateurs et ouvriers qualifiés) se voient présenter un contrat de travail, engagement prétendument volontaire et bien payé (8 Marks/jour). Lors de ces rafles collectives de 1916, l'émotion est intense : femmes, mères et enfants s'accrochent, implorent et sanglotent. La population a été marquée par la brutalité des déportations. La propagande allemande s'en servira pour activer sa propagande en faveur de l'embauchage volontaire.

Peu de Belges déportés signeront un contrat de travail avec l'Allemand mais tous devront travailler sous le poids des contraintes morales et physiques. Le voyage vers l'Allemagne est pénible : ils sont entassés le même jour que leur réquisition, avec un maigre bagage, les dernières économies familiales, dans des wagons à bestiaux ou à voyageurs sans sanitaires ; abattus par l'angoisse de séparation, le froid, la soif, la faim, la fatigue, l'immobilité et le manque d'air.

En Allemagne, ils sont regroupés dans des camps de répartition : Soltau, Meschede (pour ceux de Halanzy), Guben, Munster (pour ceux de Musson), Cassel, Ordruuff ... L'hiver 1916-17 est particulièrement rigoureux (- 20°). Ils dorment tout habillés avec les habits souillés, trempés, rassemblés sans égard de l'âge, des conditions sociales, morales, d'éducation.

La plupart s'affermissent dans leur résolution patriotique et refusent toute signature. S'en suit un régime de contrainte morale (privation de correspondance, injures, menaces) et matérielle (diminution de la ration alimentaire, longs rassemblements dans le froid et la neige, camp disciplinaire).

Ceux, qui finalement acceptent, sont dirigés vers les usines pour un salaire modique sur lequel l'autorité militaire prélève les frais de nourriture, d'habillement, de charges sociales ; une fraction du faible restant est remise au travailleur, l'autre partie envoyée à sa famille en Belgique.

Les récalcitrants, les ouvriers non qualifiés, les débiles et les gens de profession non-manuelle, inemployables dans les usines, sont réunis en « commandos de travail ». Ils sont envoyés parfois à plusieurs lieues du camp pour effectuer des travaux de défrichage de forêts, d'assainissement de marais, de halage ...

La mortalité et la morbidité sont fort élevées parmi les déportés. Les malades qui ne sont plus utiles à l'économie de guerre de

l'Allemagne et qui leur restent à charge sont renvoyés au pays dans un état lamentable.

Cette vision des malades rapatriés va scandaliser le monde. Même en Allemagne, une partie de la population exprime sa réprobation. Des protestations vont s'élever des pays alliés, du Vatican, appel des ouvriers belges aux ouvriers de tous les pays du monde civilisé par l'intermédiaire des syndicats (arrestation de l'abbé Cardijn, figure emblématique des syndicats chrétiens, quelques jours après l'appel pour incitation des ouvriers à la résistance). En mars 1917, la diplomatie obtient le **Rescrit impérial**. Au nom de l'humanisme plutôt que du droit, l'empereur arrête les déportations d'ouvriers non chômeurs vers l'Allemagne. Une majorité de déportés rentrent au pays.

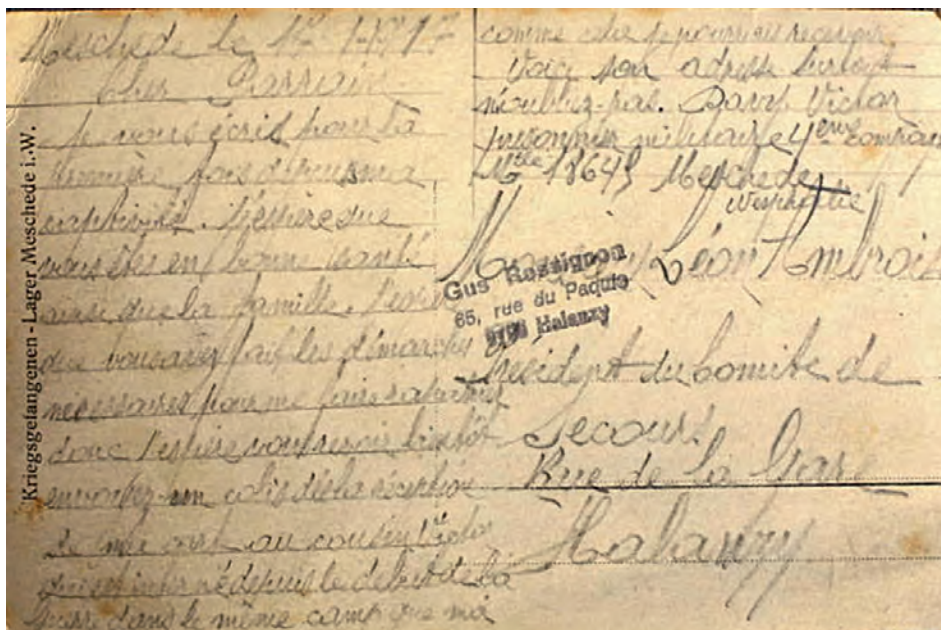
Cette déportation de fin 1916 ne fut pas d'un grand résultat pour les Allemands. 100.000 déportés belges alors que les Allemands en escomptaient 400.000. Trop de déportés refusant les contrats ne faisaient pas un travail qualifié et il fallait cependant les nourrir.

Gus Rossignon m'a prêté cette photo de déportés en Allemagne :

Cette carte est adressée à Monsieur Léon Ambroise, président du Comité de Secours, rue de la gare, Halanzy



Déportés économiques à Meschede en 1916-17



Voici le texte pour une lecture plus facile :

« Meschede, le 17 juin 1917

Cher Parrain,

Je vous écris pour la première fois depuis ma captivité. J'espère que vous êtes en bonne santé ainsi que la famille. J'espère que vous avez fait les démarches nécessaires pour me faire rapatrier donc j'espère vous revoir bientôt.

Envoyez un colis dès réception de ma carte au cousin Victor de ma part qui est interné depuis le début de la guerre dans le même camp que moi comme cela je pourrai recevoir. Voici son adresse surtout n'oubliez pas.

David Victor prisonnier militaire 4^{ème} compagnie Matricule 18649 Meschede Westphalie »

Auguste Rossignon ne peut donner un nom au déporté qui envoie cette carte. Pourtant Gus était aussi un filleul de Léon Ambroise.

Cette carte nous apprend deux choses :

- le grand état de dénuement, de sentiment d'abandon, d'attente désespérée d'un colis.
- les conditions différentes de détention entre déportés économiques et prisonniers de guerre. Le colis arrivera plus certainement s'il est envoyé au soldat prisonnier.

4. Déportations de 1917 en zone d'Etape.

Le Rescrit impérial ne s'appliquant pas aux chômeurs et aux habitants des Etapes, les déportations collectives continuent. La zone Etape, Etapengebied, s'étend jusqu'à une cinquantaine de kilomètres du front et est soumise à la seule autorité militaire, martiale et draconienne. Le sud de la province de Luxembourg est situé dans la zone d'étape (Etapengebied). Trois districts : Virton, Marbehan et Arlon. Certains déportés sont à peine rentrés d'Allemagne en 1917 qu'ils sont rapidement repris et envoyés sur le front français.

Dès le 12 mai 1917, la population mâle de 17 à 55 ans (14 ½ ans parfois, le règlement parlant d'âge de travail) est réquisitionnée pour travailler en France, au Grand-duché de Luxembourg, en Allemagne, aux environs des frontières.

Les femmes bien portantes assumeront les travaux agricoles en remplacement des hommes absents ; les mères d'enfants en bas-âge restent chez elles ; les autres restent à la disposition des autorités allemandes (réquisitions pour récolte de bourgeons ou d'orties).

Les habitants de ces zones reçoivent des « cartes de travail » différentes suivant la nature de leurs occupations professionnelles. On assiste à des réquisitions individuelles ou collectives par appel à la Kommandantur locale : appels souvent brusques, inopinés, de nuit, provoquant une anxiété permanente.

Les hommes réquisitionnés sont envoyés dans des « Bataillons de Travailleurs civils » (Z.A.B). Nos compatriotes seront surtout envoyés vers Montmédy, vers le front de Verdun. Arrivés à destination, il n'y a pas de logements prévus ; ils dormiront dans des usines ou écoles. Ils sont directement astreints au travail. Ceux qui refusent sont soumis à contrainte, brimades, coups, camp disciplinaire de Sedan. Peu ont persisté dans leur refus.

Les déportés sont utilisés dans les carrières, dans les gares à décharger les trains de munitions, de gravier ou de ciment pour le front. Comme ils sont souvent près de la ligne de front, ils risquent d'être blessés par un obus allié.

Les déportés vers Montmédy doivent travailler de jour ; le soir, ils sont enfermés dans des enceintes de fil de fer barbelé, tel un bétail et gardés par des sentinelles, fusil chargé. Plusieurs succombent à la suite de privations et de mauvais traitements. Les obsèques de certains sont de véritables manifestations nationales.

Du livre de René Bastin (épuisé) :

« Le front de Verdun avait besoin d'être alimenté en permanence, et le chemin de fer était un bon moyen de transport. Dès 1917, les Allemands construisirent les chemins de fer stratégiques dans la vallée de l'Othain, au départ de Montmédy, de Lisse à Romagne et de Juvigny à Brandeville ou reliant le réseau existant vers Verdun. Nos déportés vont donc se retrouver sur ces chantiers. »

Liste des déportés de Halanzy

Camp de Meschede (Allemagne)

(38 déportés)

Jean CLESSE,
décédé des suites des mauvais traitements
que ses geôliers lui infligèrent, après
l'avoir repris dans son évasion.

Camille FICHANT 520 jours

Lucien BOURGAUX 322

Camille DENEFF 322

Joseph FERY 322

Joseph COLLIN 314

Joseph DIDIER 314

Georges NOEL 285

Marcel AMBROISE 279

Jean KINSY 279

Léon MARGOT 279

Jules LAMBERT 265

René DARCHÉ 245

Edmond HISETTE 240

Léon AMBROISE 231

Camille MIRGUET 231

Firmin GRIMONSTER 222

Théodore WERSAND père 214

Albert AMBROISE 208

Auguste MATHIEU 208

Jules FORGET père 180

Eugène PEIGNOIS évadé

Optat LIEGEOIS, se serait évadé et serait
mort au combat (sic Lejeune)

Alcide RIZETTE 147

Honoré WANLIN 147

Sylvain DAUPHIN 126

Arsène PISSEL 124

Gustave NICOLAS 107

Joseph ROSMAN 95

Georges JAMIN 86

Jules LEBLANC 86

Léon MANGIN 86

Léonard MATHIEU 86

Emile SCHWEICHER 86

Théodore WERSAND fils 86

Alexandre ADELS 67

Valentin MAGIN 67

Achille LAGELIN 60

Camp de Montmédy

(France)

(60 déportés)

Paul MAJIN 563 jours

Julien MAJIN 488

Marcel SERVAIS, 466 jours de déportation
à Montmédy, meurt en 1924 des suites
de sa déportation (plaque funéraire dans
chapelle cimetièrre de Halanzy)

Louis TRUFLEY 422

Germain MARTIN 418

Camille COLAS 385

Albert GABRIEL 365

Léon LAMBERT 326

Léon GUELFF 285

Célestin GRAAS 281

Emile MICHEL 277

Emile MANDY 252

Marcel CAREME 229

Jules ADAM 216

Paul BOUVIER 190

Germain BOURGAUX 181

Victor SERVAIS 169

Eugène MARCHAL 156

Frédéric MICHEL 150

Joseph-Paul DIDIER 141

Bernard ALTMANN 128

Pierre SOQUAY 108

Fernand RENAUD 103

Jean MOREAU 100

Firmin JAMIN 99

Alexandre JACQUES 93

Auguste MATHIEU 89

Numa AMBROISE 86

Paul FRANCOIS 86

Camille HERMAN 86

Auguste JAMIN 86

Constant JAMIN 86

Georges JAMIN 86

Jean-Baptiste MATHIEU 86

Jules NEUVILLE 86

Emile NICOLAS 86

Oscar SERVAIS 85

François HELLOY 68

Emmanuel LECOQ 54

Gustave ROGER 52

Camille GOULLER 46

Auguste DAUPHIN 39

Albert ADAM 38

Alphonse JENTGES 32

Joseph MICHEL 32

Alexandre ALTMAN 30

Jean FRANCOIS 24

Auguste GAVROY 23

Auguste MATHIEU 22

Emile JACQUES 21

Jules LEBLANC 21

Jules MARCHAL 21

Eugène ROSMAN 21

Jules CONRARDY 15

Joseph SCHILTZ 15

Denis-Joseph JONETTE 10

Bernard DAUPHIN
subit les horreurs du camp de discipline
autrement dit « le baigne » du 14 mars
1917 au 29 avril 1918

Félix DAUPHIN,
même sort

Joseph DAUPHIN,
même sort jusqu'au 4 avril 1918

Léon MIGNOLET,
même sort jusqu'au 12 novembre 1918

Conséquences économiques

Cette délibération du Conseil communal de Halanzy du 7 juin 1917 résume la situation économique du village à cette date. C'est un cri de détresse que le Conseil communal envoie à l'occupant. En gros, on peut dire qu'il ne reste presque plus d'hommes au village.

« La déportation de nombreux hommes perturbe les activités économique et administrative du village.

Il cite la liste des hommes absents :

1. 87 hommes sont partis pour la guerre
2. 25 hommes déportés lors du contrôle de Messancy le 1^{er} décembre 1916 ne sont pas encore rentrés
3. 30 hommes sont déportés à Montmédy
4. 237 hommes sont déportés vers le Grand-Duché de Luxembourg
5. 79 hommes travaillent aux usines du Grand-Duché
6. 19 hommes sont employés au Comité de ravitaillement
7. 31 hommes sont occupés par l'administration civile.

Total : 512 hommes

Conséquences sociologiques

Les conséquences sociologiques de cette déportation dans l'immédiat après-guerre sont intéressantes.

Alors que les soldats tués à l'ennemi ont un statut de héros, les civils fusillés lors des journées du 22 août ont un statut de martyrs. L'image du déporté est plus ambiguë. Plus complexe et parfois peu enviable car ce dernier a souvent fait l'objet d'un rejet.

Une fois revenus, certains d'entre eux ont subi la suspicion d'avoir travaillé pour l'ennemi et d'avoir été rétribués.

Dès les rassemblements dans les chefs-lieux de cantons fin novembre 1916, les injonctions des familles, les promesses des déportés : « Ne signez pas ! Nous ne signerons pas ! Nous n'avons pas signé ! » seront mises à fortes épreuves. Pour forcer le déporté à signer un contrat de travail, les conditions de détention seront très sévères et beaucoup plus strictes que celles des prisonniers de guerre. Cette distinction de traitement suscitera une grande solidarité humaine et patriotique entre soldats prisonniers et civils déportés dans les camps où ils voisinent.

Cette belle solidarité cessera dès le retour au pays. Même sur les monuments aux morts, il sera difficile de faire graver le nom des victimes des déportations économiques à côté des noms des héros et des martyrs.

Après leur retour au pays, certains déportés seront suspectés de connivence ou de travail avec l'ennemi. Dans la province de Luxembourg, plusieurs circulaires invitent les bourgmestres à distinguer les déportés qui ont accepté de travailler librement en Allemagne et les réfractaires au travail qui n'ont pas cédé à la pression pour les faire travailler.

La soupe de guerre

Christian Déom



Elle sera créée en décembre 1914 à l'initiative de Monsieur Léon Thiry, directeur des usines de Halanzy. Elle n'est pas créée *ex nihilo* : avant-guerre à Saint-Mard, on l'appelle *la soupe scolaire* et à Arlon, *l'œuvre de la soupe*. En décembre 1915, elle sera complétée par *la soupe aux pauvres écoliers*.

La soupe scolaire avait été établie depuis la fin du 19^{ème} siècle dans les grandes agglomérations. Les hygiénistes avaient reconnu que les épidémies qui décimaient les enfants des quartiers pauvres des villes étaient surtout dues à une alimentation insuffisante ou carencée. Les affections gastro-intestinales enlevaient plus du tiers des nourrissons. Pour lutter contre ces maladies infantiles, de nombreuses sociétés se formèrent : les consultations pour nourrissons (futur ONE), *l'œuvre du bon lait*, et les pouvoirs publics établirent des crèches et créèrent *l'œuvre de la soupe scolaire pour indigents*.

Alors que *la soupe de guerre* est organisée en 1914 pour les enfants indigents des villages sinistrés du Sud Luxembourg, se crée en 1915, sous le patronage de Mme la comtesse de Briey, épouse du Gouverneur du Luxembourg, *la soupe aux pauvres écoliers* pour les enfants pauvres des villages non sinistrés.

La soupe de guerre a donc été initialisée à Halanzy par son directeur des Usines sidérurgiques. Monsieur Thiry l'a créée dans son industrielle localité puis, ému du sort qui était celui des malheureuses populations voisines, il a, de proche en proche, organisé l'œuvre dans toute la région sud-luxembourgeoise éprouvée par le fléau. Monsieur Thiry a gagné à sa cause des encouragements des deux côtés de la frontière belgo-luxembourgeoise et l'aide internationale. Politiques, diplomates, clergé, industriels, associations philanthropiques, culturelles et sportives, la bourgeoisie bruxelloise qu'il côtoie, toute la population, individuellement ou par village, lui ont apporté leur patronage et leur contribution. Grâce, certes, aux origines grand-ducales de Léon Thiry, à l'encouragement du Professeur Godefroid Kurth, dans cette adversité et cette misère, jamais les sentiments de fraternité entre les deux Luxembourg n'ont été aussi intenses. Déjà au lendemain de la terrible journée du 22 août, un habitant de Ethe, après la pénible corvée d'enterrer hommes et chevaux, se réjouit de voir s'avancer des automobiles grand-ducales chargées de ravitaillement et d'objets de première nécessité. Il ajoute que l'engagement de nos *cousins* luxembourgeois ne faiblira pas et c'est par wagons entiers qu'ils enverront, malgré la mauvaise volonté des Allemands, des meubles de toutes sortes qui remplacèrent ceux qui avaient brûlés.

«La soupe de guerre» sera organisée dans pratiquement tous les villages de Gaume. Dans chaque village de la région se constituera un comité de gestion de la soupe. Jusqu'au 1^{er} octobre 1915, la Soupe de guerre a fait une distribution de six cent mille assiettes d'une alimentation de toute première valeur nutritive qui ont protégé notre jeunesse des maladies occasionnées par la dénutrition. A côté de cette institution, le docteur Launois de Halanzy, chargé du contrôle de qualité des aliments et qui a prêté sa voiture, la seule du village, pour le transport des aliments, insiste sur une autre œuvre humanitaire qui naît à cette

époque : le Secours-lait. Il procure aux mères indigentes et à leur bébé le lait et les farines nécessaires à leur alimentation rationnelle.

Halanzky va montrer un dynamisme particulier pour cette action à cause de la présence de l'humaniste directeur Thiry et par le fait que Halanzky avait été quelque peu épargné des atrocités ennemies. La lecture de la liste des bienfaiteurs dévoile une participation massive et active des habitants de Halanzky. A la générosité de certains commerçants s'ajoute le courage d'une foule de particuliers autour de figures marquantes telles : Mlle Léonie Ambroise, Henriette Perbal, Marie Clesse, Constance Nicolas, institutrice gardienne. Il m'est obligé à ce moment de rappeler le rôle de résistance et de patriotisme porté entre 14 et 18 par les institutrices.

Quelques articles du règlement de *la soupe de guerre*, laïque et pluraliste témoignent d'une générosité et d'une compassion qui illustrent bien l'enthousiasme de son fondateur : Art.1^{er} Tous les enfants indigents de 2 à 14 ans sont admis à la soupe peu importe la nationalité, l'opinion et le parti des parents. Art. 2. Les enfants peuvent manger à leur faim autant d'assiettes de soupe qu'ils en désirent, sans gaspillage toutefois. Art. 5. Les enfants vont à la soupe uniquement pour manger et pour bien manger ; toute autre question est écartée ; il est cependant désirable que cette distribution de soupe en commun soit, pour les enfants, une leçon de maintien et d'éducation physique. Art.6. Les dames et demoiselles dévouées qui s'occuperont de la préparation et de la distribution des repas seront assez aimables pour bien vouloir surveiller les enfants afin que le bon ordre ne soit pas troublé ; que les enfants parlent cependant, car c'est de leur âge et la gaîté ne fera qu'exciter l'appétit.

A Halanzky, 138 enfants ont pu bénéficier de cette distribution de soupe. Elle était offerte dans la salle de M. Bastien-Depiesse, magasin de meubles et menuiserie. En plus de la soupe, chaque enfant recevait une tranche de pain et, une fois par semaine, de la viande et du bouillon. Les mets les plus variés et les plus fortifiants sont servis aux enfants. Ainsi apparaissent à l'étonnement des enfants et surtout des cuisinières des aliments nouveaux : haricots américains, riz, semoule, pâtes italiennes ou lard américain fournis par l'aide internationale. Tous les jardins du village sont devenus d'immenses potagers pour la soupe de guerre. On cultive choux, carottes, céleris... Des bénévoles plantaient des légumes au «pré-de-la-soupe» comme on a appelé longtemps et même maintenant encore l'endroit où se trouve l'actuel terrain de football de la rue de la Motte.

La soupe de guerre, non seulement assurera l'appui alimentaire de toute la jeunesse des villages du Sud-Luxembourg sinistrés lors de la guerre des frontières du mois d'août 1914 mais va créer et dynamiser tout un élan de générosité associative dans la région. Chaque village, pendant une trêve de quatre ans, oubliera ses querelles de parti ou de clocher. Un nouvel art de vivre ensemble et au service des autres est amorcé.

Je ne résiste pas à la tentation de transcrire cette prose de Nestor Outer, rédigée le 15 août 1915 :

«Une rue de village démoli par les obus et les balles, le clocher vide est muet, les ruines des maisons semblent pleurer. Un gosse passe, tout mal fichu, culotte déchirée, paletot trop grand ; une petite marmite pend à ses doigts gercés. Il rencontre un autre enfant :

--- *Où ce què v'allei ?*

--- *A la soupe.*

--- *Què soupe ?*

--- *A la soupe qu'on baïe tous les djous aux orphelins què zou père est à la guiere.*

--- *Emm'père est soldat aussi, la bäch, ben long et jé midje des crombires sans grache.*

--- *I gn'y è m'don, tchû vous, des bons mossieus comme Mossieu Thiry d'Halazy ? C'est l'bon Dieu don canton !!! pou les pauv' et les afants qu'ant fie !*

--- *Dj'a fie aussi, mi, mà tchû nos, i gn'y è pont d'houme ainlà, v'ez ben d'la tchance !*

--- *Ben, n'ez z'a aveu mi, i gn'a è ben pou deu da ma part, soul'ma, vè midjre da la même assiette qué mi, on n'vé ratatte mie.*

--- *On n'mè foutrait m' à l'huche ?*

--- *On n'peut mau, tous les afans qu'avant fie sant frères et soeurs devant la soupe de guêere don bon Dieu !*

Il ne suffit pas seulement de manger. Face à la pauvreté, aux réquisitions allemandes et aux pénuries de toutes sortes, Monsieur Thiry crée aussi à Halanzy un Comité de Cordonnerie auquel le Conseil communal décide d'octroyer à l'unanimité un subside de 200 francs pour son intervention dans le payement de réparations et de distributions de chaussures neuves aux personnes indigentes de la localité.

Léon Thiry recueille des dons de ses amis et compatriotes luxembourgeois, du Gouvernement luxembourgeois, de la société l' « Arbed » et des usines de Musson et de Halanzy. Il fut heureux de distribuer, dès décembre 1914, une soupe quotidienne à près de 1.500 enfants.



Petites histoires

Maurice Bon

Durant la guerre de 14-18, les Longoviciens mourant de faim, mangeaient des rats pour se nourrir. A Mont-Saint-Martin, ceux qui possédaient un jardin en dehors de la ville, montaient la garde pendant la nuit afin que l'on ne vienne pas voler les légumes. Par contre, à Halanzy, les habitants ne manquaient de rien, ils élevaient des vaches, des cochons, des volailles, des chèvres, des moutons et avaient un potager. Les Français des environs qui connaissaient des Halanzinois, venaient régulièrement se ravitailler chez eux.

Le seau de miel

Joseph Véber prenait un soin extrême de ses ruches. Les abeilles, indifférentes à la guerre, continuèrent à essaimer comme par le passé et Joseph récolta cette année-là un plein seau de miel qu'il plaça dans la maison. Pendant la nuit, Robert, l'un des fils de la maison, pris d'un besoin urgent se leva et aperçut le seau, il pensa que ça ne pouvait qu'à... Il se soulagea donc. Le lendemain matin, réveil en fanfare, Joseph Véber, dans une colère noire, demanda qui était l'auteur de « ça ». Après que Robert se fut dénoncé, les autres enfants déclarèrent que pour rien au monde ils ne mangeraient de ce miel. « La belle affaire, dit Clotilde, la femme de Joseph, je vais nettoyer le dessus et j'en connais qui en seront ravis. Qui ça, demanda Joseph ? Mais voyons, Joseph, les Allemands ». De fait, lorsqu'ils rendirent le seau, ils déclarèrent n'avoir jamais rien mangé d'aussi succulent.

Le Bourgmestre Laurent

Le Bourgmestre de l'époque, Laurent (Lucien... ? du même prénom que son fils) ne craignait nullement les Allemands, il les insultait. Un jour ceux-ci vinrent l'arrêter en le menaçant de leurs baïonnettes. Il entrouvrit sa chemise et les défia : Allez, tuez-moi, bande de sales Chleuhs. Le même jour, ils arrêtaient le curé d'Halanzy, l'abbé Arend. Les deux hommes furent ligotés à un mât sur la place du village à la vue de la population, indignée.

Le soldat allemand et la petite Hélène

Une chambre avait été réquisitionnée chez Véber pour loger un soldat allemand. La petite Hélène, âgée de 4 ans s'était prise d'amitié pour cet homme qui le lui rendait bien. Il lui chantait des comptines en allemand. Comme il était objecteur de conscience, il refusait de tuer. Chaque matin, il partait avec son fusil non chargé. Ce qui devait arriver, arriva, un jour il ne rentra pas.

Les mâchurés de Longwy

Les Français avaient enrôlé des noirs dans leurs rangs. Les Allemands en avaient une peur bleue, ils n'en n'avaient jamais vu. Ils se demandaient pourquoi ils se « mâchuraient » le visage avec du cirage noir.

Le réveil matin.

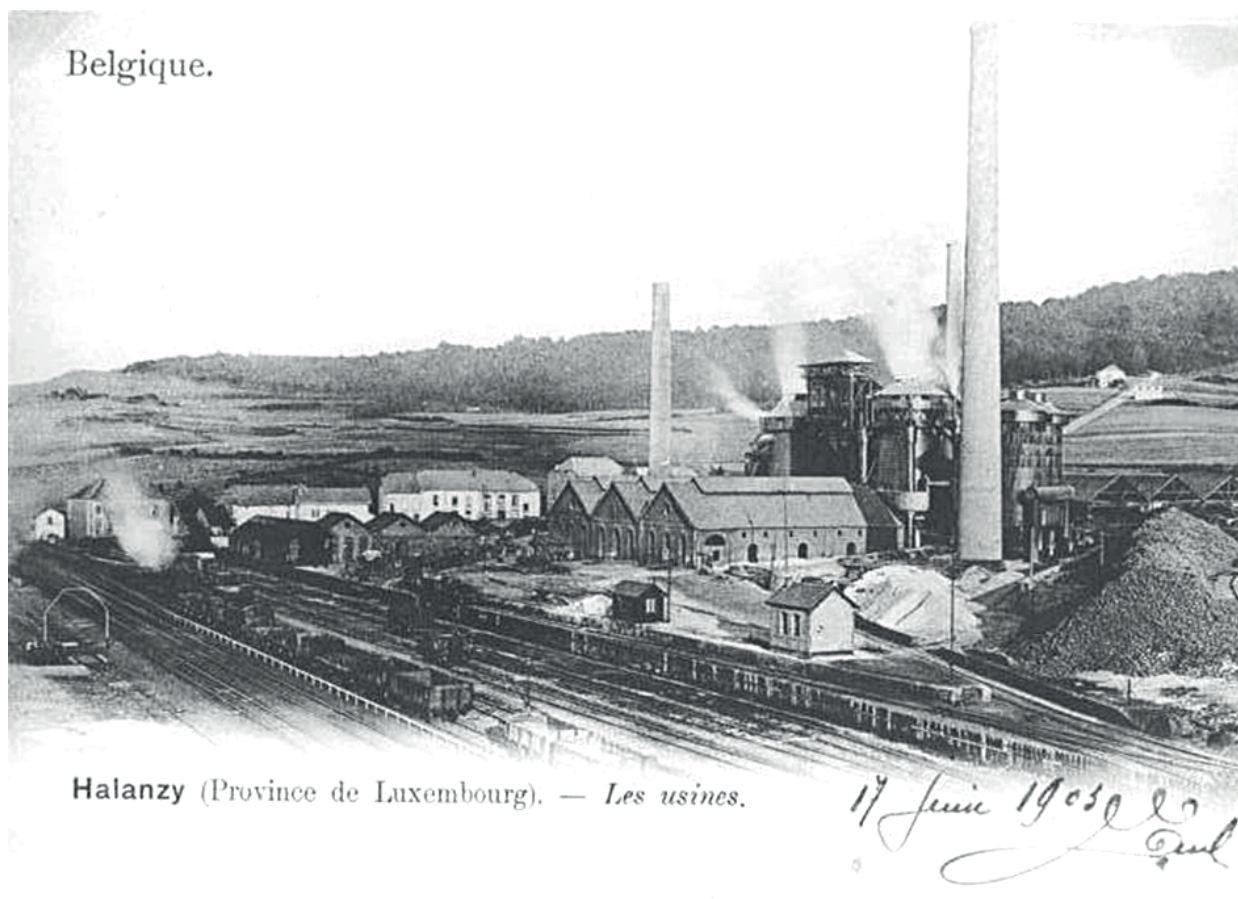
En 1914, les Allemands n'avaient jamais vu de réveil, ils ne connaissaient que les horloges monumentales situées dans beaucoup de maisons.

L'usine de Halanzy pendant la guerre

Christian Déom

La mine de Halanzy ouvre en 1881. La même année, l'usine de Halanzy est fondée par J. Descamps et L. Delattre.

De 1894 à 1910, Guillaume Pugh (1848-1910) est administrateur-directeur-gérant de la Société Anonyme des Hauts Fourneaux & Mines de Halanzy dépendant de la Société Métallurgique de l'Est, dont le siège est à Gouraincourt.



Jusqu'en 1928, son successeur Léon Thiry (* 1880 à Esch/Alzette) se montrera particulièrement entreprenant.

Dès 1912, il fait construire une centrale électrique pour alimenter l'usine en éclairage et en force motrice. Le village de Halanzy sera un des premiers villages à bénéficier de l'énergie électrique. En 1913, il érige des installations supplémentaires. L'usine produit alors 50000 tonnes par an qu'elle livre en Belgique, en France et en Suisse. Pour remercier son directeur, l'entreprise décide de lui faire construire une belle villa, dite « Le Château » (aujourd'hui école) au centre de Halanzy.

En 1914 :

dans Les larmes gaumettes : p. 18 le 7 août 1914

« Aux forges de Musson et de Halanzy, de lourds panaches très blancs, flottaient encore au-dessus des hauts-fourneaux ; mais à gauche, l'horizon n'était plus chargé de fumées d'usine. Les cités métallurgiques françaises et grand-ducales n'étaient plus marquées dans leur ciel par les fumées blanches des fourneaux ou les panaches roussâtres des aciéries.

Mais cette fumée blanche des gueulards de Musson et de Halanzy indique que les fourneaux sont mis en allure chaude pour les boucher à leur tour. Depuis quelques jours déjà, les arrivages de coke font défaut. »

Cette nuit du 7 août sera la dernière coulée de métal à Halanzy.

Toujours dans Les Larmes gaumettes, à la page 204, Léon Thiry raconte son contact avec l'occupant allemand :

- « *Pourquoi chôme votre usine* » ?, questionne Herr Geheimer Komersienrat von Borsig, du Gouvernement Général.
- « *Parce que vous occupez le pays ! Parce que vos tarifs de transport sont onéreux et le quintuple de ceux de l'État Belge* ».
- « *Consentez à fournir de la fonte à l'Allemagne, nous vous ferons des tarifs spéciaux !* »
- « *Cela, jamais !* »
- « *Les apparences peuvent être sauvées ; fournissez à un intermédiaire hollandais* ».

Sur ma réponse négative et ma violente protestation, j'appris que l'autorité militaire exploiterait elle-même l'usine.

Léon Thiry ajoute ce rapport de 1916-17 :

« En pays gaumet, le canon de Verdun tonne plus furieusement, mes oreilles s'y sont habituées. Ce matin, un autre bruit domine la voix des grosses pièces d'artillerie ; plus près, là-haut, à l'usine, on frappe à coups redoublés. Le bruit de lourds marteaux sur des pièces de fer, le fracas de tôles tombant de très haut, le choc de pesantes masses métalliques, tout cela résonne en un tapage assourdissant.

Les Allemands « exploitent » l'usine ! Elle était morte depuis bientôt trois ans ; les herbes y poussaient et semblaient l'aimer ainsi. Un billet affreusement laconique m'avait appris depuis quelques jours que l'établissement serait entièrement détruit, ainsi que celui de Musson. »

La « Rohma », (diminutif de la Rohstoff u. Maschinenverteilungsstelle des Kriegsamtes), devenue plus tard le « B.d.K.M.4 » (Beauftragter des Kriegsministeriums 4), offre aux diverses associations industrielles allemandes le matériel des usines des pays occupés. Ces associations s'empressent de faire connaître ces offres aux industriels allemands. Ceux-ci, suivant leurs besoins, passent commandes de tel engin, de telle matière première. La Rohma fait enlever l'engin. Dans d'autres cas, des installations, même toutes récentes, sont détruites par la Rohma pour fournir aux usines allemandes des tôles de fer et d'acier, des matériaux réfractaires, de la fonte.

La Rohma a un appétit féroce ; elle engloutit tout, depuis les métaux rares : cuivre, zinc, platine, aluminium, jusqu'au fer, acier, produits laminés ; elle met le grappin sur les moteurs électriques, les engins d'atelier et d'usine. C'est la mainmise sur la propriété privée, la destruction brutale et sauvage de toutes les installations industrielles du pays occupé.

Conformément à l'arrêté du 13 décembre 1916 du Gouverneur général, ordre est donné à la population de « livrer les cuivres de ménage ». L'arrêté du 31 juillet 1917 ordonne, quant à lui, la livraison des cuivre, laiton et bronze. Ces métaux sont destinés à l'industrie de guerre allemande. Il est prévu de les enlever par contrainte, de punir les contrevenants et de procéder à des visites domiciliaires. La population obtiendra de mauvaise grâce ; un jeu (dangereux !) de cache-cache s'organisera spontanément. On dissimulera les objets métalliques, et certains iront jusqu'à démonter les décorations métalliques de leur mobilier pour les mettre à l'abri !

Les kommandantur locales sont chargées de violer les habitations privées : elles font main basse sur tous les objets en cuivre, bronze, zinc, étain, aluminium ; les matelas sont dépouillés de leur laine, les toitures sont privées de leurs chéneaux.

Il me revient cette anecdote que m'a racontée Pierre Mirguet :

Sa maman possédait un piano avec deux beaux chandeliers (bougeoirs) en laiton.

Lors d'une réquisition de cuivre vers la fin de la guerre, deux Allemands se présentent et proposent à la maman de Pierre et Jean un marché : « Jouez-nous un morceau de piano et nous vous laissons les chandeliers ».

Celle-ci, avec honneur et patriotisme, a refusé de jouer pour les Allemands et les deux bougeoirs ont été confisqués !

La propagande allemande ne dit pas la même chose : Un grand quotidien allemand s'étonne que l'on s'émeuve devant l'attitude du Gouvernement allemand : « Certaines usines, situées en pays occupé, sont momentanément arrêtées par suite du manque de bras et de matières premières : notre gouvernement a pris l'initiative d'exploiter ces usines afin que les installations soient maintenues en bon état de marche. D'autres usines sont à portée des canons ennemis et nous démontons les engins, afin de les mettre en sûreté pour les rendre aux propriétaires après les hostilités ».

L'événement illustré n°188 p. 260 relate le démontage de l'usine de Halanzy

Deux machines soufflantes Cokerill, deux machines électriques, toutes les pompes, cinq chaudières, toutes les conduites de gaz, de vent chaud, de vent froid et d'eau, tout a été réduit en mitraille et expédié en Allemagne. Neuf appareils Cowpers de 25 mètres de hauteur et 6m. 700 de diamètre n'existent plus ! Une toute nouvelle machine soufflante (Couillet 1914) a été entamée au début de novembre 1918 : les pièces de distribution et les plaques des cylindres furent brisées à coup de masses. L'armistice sauva la machine elle-même. Le haut-fourneau n°1 dresse lamentablement sa cuve décapitée, son creuset béant, ses grosses colonnes en fonte que l'on dynamitait encore le 8 novembre 1918. L'ensemble de l'usine offre un tableau navrant : le parc à fonte est encombré de tôles déchiquetées, de tronçons de conduite écrasés, de pièces de fer tordues, de rails pliés, de briques cassées. Les caveaux sont remplis de déchets de toute sorte, les silos à coke et à minerai regorgent de débris de pierres, de briques, de poussières. Les taques de pavement en fonte sont enlevées, les murs troués ou renversés, les toitures enfoncées, les hangars démolis, les bureaux dévastés.

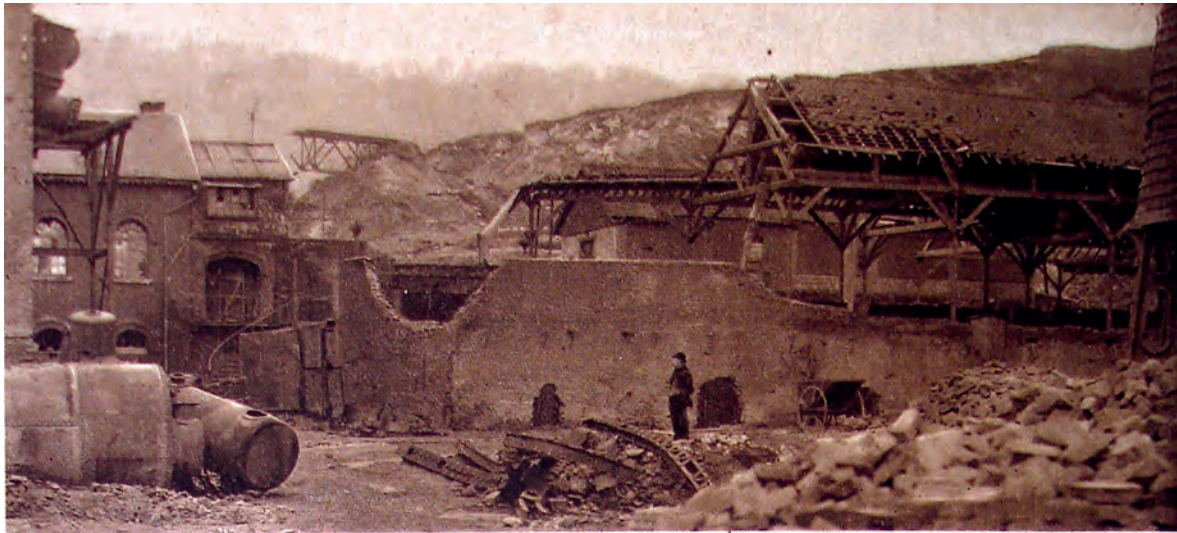
Le parc des bureaux est encore encombré de baraques de bois où les cent malheureux prisonniers italiens, requis par la « Rohma », pour démolir l'usine, ont vécu de longs mois d'atroces souffrances physiques et morales, vivant dans une enceinte de fils barbelés, mangeant de la soupe infecte, couchés sur un plancher au milieu d'une saleté repoussante.



LA DESTRUCTION DES USINES BELGES PAR LES ALLEMANDS

(Suite. — Voir les numéros 184 et 185.)

Le parc à fonte encombré de débris de machines, transformées en mitraille, prête à être envoyée en Allemagne.



Un coin de l'usine montrant les dégâts.



La destruction des hauts-fourneaux d'Halanz :
Un bâtiment de machines soufflantes entièrement vidé de son outillage.

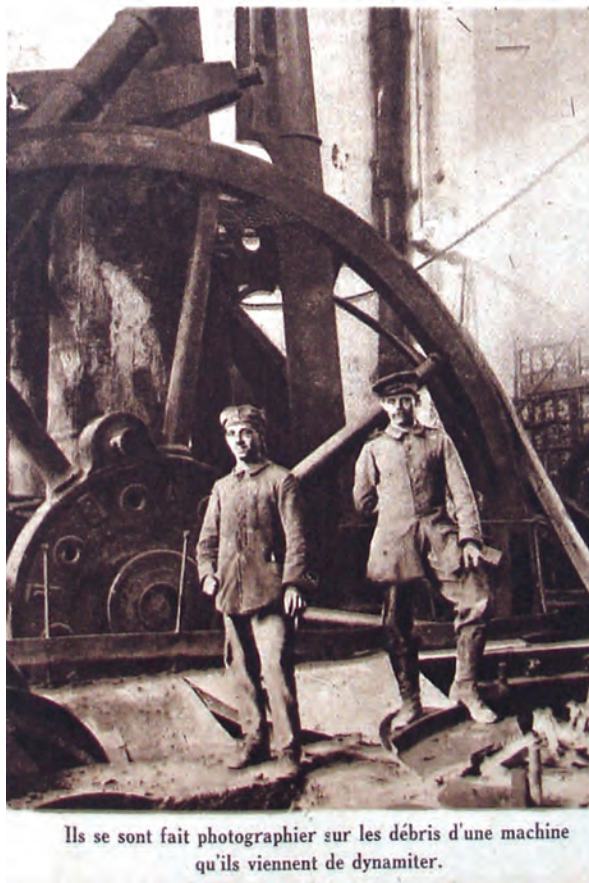


A l'avant-plan le haut-fourneau n° 1 dynamité

Après la guerre, en 1919, l'entreprise reprend grâce à de nombreuses innovations dont un usage plus spécifique de l'électricité, une mécanisation du transport des matériaux à l'intérieur de l'usine, de nouveaux bureaux, des réfectoires, des salles de douches, un arboretum (lieu de délassement pour les ouvriers), etc. Des hauts fourneaux plus modernes arrivent en octobre 1920 et septembre 1921. On peut considérer cette période comme l'âge d'or de l'entreprise. Bien équipée, elle vend de l'électricité à d'autres usines et à la province. Avec des pylônes en béton, les hauts fourneaux de Halanzy ont en effet été à l'origine de l'électrification des villages du Luxembourg belge. Ils raccorderont très vite toute la moitié sud de la Province (entre 1921 et 1930).

Malheureusement, Léon Thiry ne verra pas la fin de son projet grandiose car il meurt jeune en 1928.

En 1939, Musson rachète et ferme l'usine de Halanzy, endettée à cause de sa reconstruction après la guerre. Mais la mine de Halanzy ne fermera qu'en 1978.



Le cimetière militaire de Halanzy

Le cimetière franco-allemand - Kriegsgräberstätte de Halanzy

Christian Déom

Dans le fond EST du cimetière civil de Halanzy, protégés par quelques arbres, flottent trois drapeaux : belge, français et allemand, autour d'un monument massif qui honore la présence de soldats tués pendant la première guerre mondiale.

La plaque qui y est apposée nous apprend que 22 soldats français et 26 soldats allemands sont rassemblés dans ces deux ossuaires. La plupart de ces soldats sont morts dans les combats pour la prise ou la défense de la forteresse de Longwy entre le 20 et le 26 août 1914. Certains soldats ont été soignés dans l'ambulance de campagne n°10 ou lazarett de Halanzy. Il était situé dans les écoles communales (actuellement l'hôtel de ville). Dans les jours qui ont suivi ces combats, les victimes ont été inhumées là où elles étaient tombées, avant d'être rassemblées dans des cimetières militaires.

Le 25 janvier 1916, à la demande de la Zivilverwaltung, l'administration communale de Halanzy accorde une concession à perpétuité pour des sépultures de guerriers. Concession gratuite en 1916 pour 43 victimes. 48 soldats sont cependant inscrits sur le monument.

Les officiers allemands avaient des tombes individuelles ou étaient ensevelis dans les cimetières civils, c'est pourquoi, les corps des 6 officiers allemands dont le nom est gravé sur la troisième pierre ont pu être exhumés et transportés plus tard vers le cimetière militaire de Bellevue à Virton.

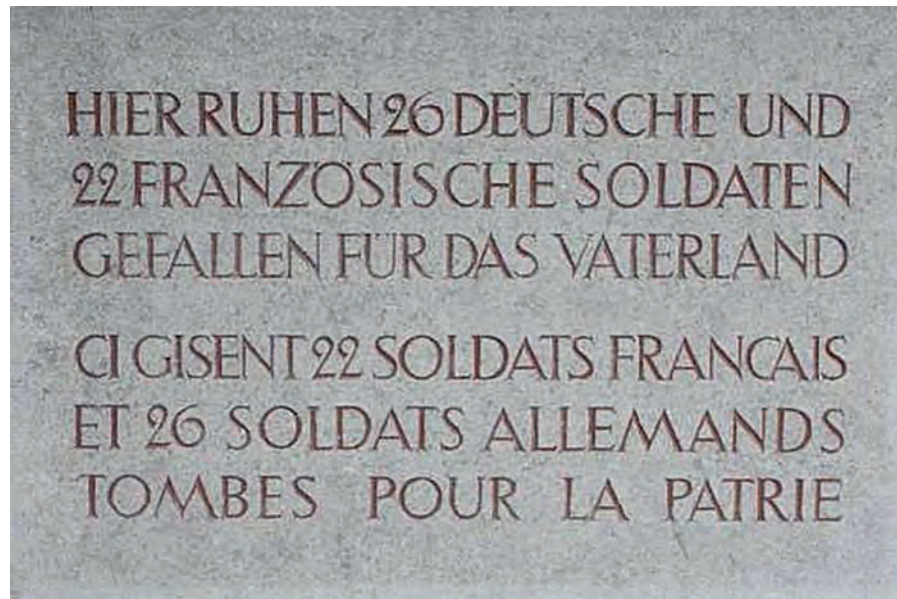
L'architecte de cette petite nécropole est rhénan : Ludwig Paffendorf. Il a dirigé l'érection de maints monuments militaires en Luxembourg dont celui d'Anloy.

Jusqu'en 1940, sur la plaque centrale du monument ces quelques vers de l'abbé Etienne, originaire de Halanzy et professeur au petit séminaire de Bastogne, tenaient lieu d'épithaphe :

**«A ceux qui se sont levés dans leur jeunesse
Ou à leur ferme maturité
Lorsque le tocsin sonnait la détresse
Et que frémissait la cité
Et qui, dans nos plaines et nos forts
Affrontant l'offensive
Pour que le droit triomphe et que le pays vive
Ont fait leur offrande et sont morts.»**

Pendant l'occupation nazie, le texte ayant été jugé trop patriotique, les Allemands ont retourné la plaque pour y graver l'inscription qu'on peut lire aujourd'hui. Voilà ce qu'on m'a dit. Plus de témoin pour confirmer. Bien audacieux celui qui descellerait le monument pour lire l'inscription.

Les cimetières militaires belges de soldats français et allemands se sont vidés progressivement au fur et à mesure que les familles rapatriaient leurs défunts. Celui de Halanzy, fosse commune plutôt que tombes individuelles ne s'est jamais modifié. Monsieur Jean-François MOUCHET de Tintigny, spécialiste des cimetières militaires nous donne l'explication : « Ces soldats sont décédés dans l'ambulance de Halanzy et y avaient été identifiés. Les Allemands, obnubilés par la peur des épidémies, dès la mort du soldat, le déshabillaient, brûlaient ses effets et l'enterraient tel quel dans la fosse commune. Il était alors impossible de l'identifier à nouveau et les familles ne pouvaient donc pas le récupérer ».



Liste des 26 soldats allemands (22 noms et 4 soldats inconnus)



GROEGER Alfred, lieutenant (leutnant), 2^{ème} Régiment de Uhlans (UL.R.2) mort le 15.08.1914

LATSCH Hermann, sous-officier confirmé (VZF = Vizefeldwebel), 119^{ème} Régiment de Grenadiers (GREN.R.119) mort le 30.08.1914

MAISCH Gottlieb, soldat, 119^{ème} Régiment de Grenadiers (GREN.R.119) mort le 28.08.1914

FRANCK Walter, lieutenant, né le 18.11.1894, 122^{ème} Régiment de Fusiliers (FUS.R.122) mort à Romain (France) le 22.08.1914

STRECKER Leonhard, réserviste, 122^{ème} Régiment de Fusiliers (FUS.R.122) mort le 23.08.1914

BAACH Hermann, 122^{ème} Régiment de Fusiliers (FUS.R.122) mort le 29.08.1914

BLATTNER Friedrich, fusilier (füsilier), 122^{ème} Régiment de Fusiliers, mort le 22.08.1914

BRAUN Karl, Tambour, 122^{ème} Régiment de Fusiliers (FUS.R.122), mort le 22.08.1914

KRACH Edmund, soldat, 122^{ème} Régiment de Fusiliers (FUS.R.122), mort le 26.08.1914

HENNE Christian, réserviste, 122^{ème} Régiment de Fusiliers (FUS.R.122) mort le 22.08.1914

HAYES Karl, réserviste, 122^{ème} Régiment de Fusiliers (FUS.R.122) mort le 31.08.1914

MELBER Georg, gefreiter (soldat de 1^{ère} classe, caporal), 122^{ème} Régiment de Fusiliers (FUS.R.122), mort le 22.08.1914

ADE Christian, fusilier (fantassin), 122^{ème} Régiment de Fusiliers (FUS.R.122), mort le 22.08.1914

STAF Andreas, réserviste, 121^{ème} Régiment d'Infanterie (I.R.121) mort le 27.08.1914

PETERHANS Karl, réserviste, 121^{ème} Régiment d'Infanterie (I.R.121) mort le 29.08.1914

SPATH Andreas, réserviste, 121^{ème} Régiment d'Infanterie (I.R.121) mort le 27.08.1914

SCHAAL Karl, réserviste, 121^{ème} Régiment d'Infanterie (I.R.121) mort le 26.08.1914

ESSLINGER H. ___ FUS. R. 127 ___ non retrouvé dans Volksbund

RAISER ___ FUS.R.127 ___ non retrouvé dans Volksbund

LOMMEL P. ___ FUS.R.127 ___ non retrouvé dans Volksbund

ZIEGLER Andreas, wehrmann, 20^{ème} Bataillon du régiment de Pioniers (PION.BTL.20), mort le 05.09.1914

LOREK Hugo, kanonier, du 41^{ème} Régiment d'Artillerie (Feld-Artillerie) (F.A.R.41) mort le 02.09.1914

Ainsi que 4 soldats allemands inconnus (SOWIE VIER UNBEKANNTE DEUTSCHE SOLDATEN)

REMARQUE : STAF, PETERHANS, SPATH et SCHAAL tous du I.R.121 meurent entre le 26 et le 29 août 1914 lors des combats de Longwy où leur Régiment est engagé avec le I.R.122.

Puis cette seconde pierre. En questionnant «Volksbund Gruber Suche», on me les renseigne gisant au cimetière militaire de Bellevue - Virton. Ce qui est exact car j'y ai trouvé leur tombe. Ces officiers ont donc été exhumés et rassemblés à Bellevue.



BEUTELSBACHER Eduard, oberleutnant (sous-lieutenant), 122^{ème} Régiment de Fusiliers (FÜS.R.122) mort le 22.08.1914 , inhumé à Bellevue : Block 1 Grab 1149

HÄMMERLE Robert, leutnant, 122^{ème} Régiment de Fusiliers (FÜS.R.122) mort le 22.08.1914, inhumé à Bellevue-Virton, Block 1 Grab 1150

KAMM Robert, leutnant (indiqué hauptmann, capitaine), 122^{ème} Régiment de Fusiliers (FÜS.R.122) mort le 22.08.1914, inhumé à Bellevue : Block 1 Grab 1165

HÖRIG Ernst, hauptmann (capitaine), 121^{ème} Régiment de Fusiliers (FÜS.R.121) mort le 22.08.1914, inhumé à Bellevue : Block 1 Grab 1166

LANZ Otto, leutnant, 121^{ème} Régiment de Fusiliers (FÜS.R.121) mort le 22.08.1914, inhumé à Bellevue : Block 1 Grab 1167

SCHMIDT Friedrich, Offizierstellvertreter (officier aspirant), 121^{ème} Régiment de Fusiliers (FÜS.R.121) mort le 22.08.1914, inhumé à Bellevue : Block 1 Grab 1148

Dans « 1914 La cavalerie allemande en Gaume », Jean-Claude Delhez, nous raconte la mort du lieutenant Groeger Alfred.



C'est le 10 août que le 2^{ème} uhlands entre au Grand-Duché.

Des détachements de Uhlans sillonnent les alentours mais la présence de la citadelle sur la frontière les oblige à garder une certaine distance de sécurité. Ce qui maintient un certain nombre de villages voisins hors de leur zone de contrôle, et cela bien que l'infanterie française se tienne loin en arrière de Longwy.

Le 11, les cavaliers du sous-lieutenant von Ramin s'aventurent jusqu'en territoire belge sans rencontrer l'ennemi. Von Ramin est relevé le 12 par Groeger. Le sous-lieutenant Groeger, du 3^{ème} escadron, doit patrouiller dans la même région. Son itinéraire est tracé comme suit : Clémency, Longeau, Aubange, Messancy, Musson, Longlaville, Aubange, Longeau et retour. Il emmène avec lui le maréchal-des-logis Zlotos, le brigadier Petrauschke et 17 uhlans. Le 13 au matin, la patrouille traverse Aubange où elle trouve un cuirassier français grièvement blessé soigné dans une Croix-Rouge. Une patrouille de dragons est aperçue en chemin. Rien d'autre à signaler. C'est à Musson que les Allemands dorment une nuit de plus en territoire belge. Le 14 août, la patrouille Groeger se dirige vers la citadelle de Longwy. Arrivant sur les premières hauteurs, entre Aubange et Mont-Saint-Martin, elle reçoit des coups de feu venant de plusieurs directions. Des postes de douaniers français coupent les routes de Mont-Saint-Martin à Aubange et de Longlaville à Rodange. Deux petits postes encadrent Piedmont à l'est et à l'ouest. La forteresse de Longwy est entourée d'une multitude de ces sonnettes d'alarme.

Le sergent Zlotos raconte : «Le sous-lieutenant Groeger a laissé sa patrouille combattre à pied et s'est avancé par bonds en direction de Longwy. Après avoir identifié les Français en retraite, Groeger et la patrouille se sont dirigés vers Longlaville d'où des francs-tireurs leur avaient tiré dessus pendant tout le combat à pied. Les maisons d'où venaient ces coups de feu furent incendiées et la patrouille s'est dirigée de nouveau par Aubange sur Longeau. La patrouille marqua une pause dans une ferme isolée à l'entrée sud de Longeau. Le village fut mis à contribution pour fournir, dans la demi-heure, du fourrage pour les chevaux et de la nourriture pour les hommes. Le brigadier Petrauschke reçut l'ordre de desseller les chevaux pour une demi-heure et de les nourrir. Pendant ce temps, le sous-lieutenant Groeger parcourait le village en ma compagnie. À deux cents mètres d'où se tenait la patrouille, nous sommes arrivés dans un estaminet, avons commandé un verre de bière, quand la serveuse nous a crié : «Die Franzosen sind da !» Le sous-lieutenant Groeger bondit par la fenêtre dans le jardin, et moi aussi pour rejoindre notre patrouille. Le jardin donnait sur des haies vives avec des clôtures de barbelés. Les Français encerclaient tout le village, au nombre de trois compagnies selon moi. Une centaine d'hommes se tenaient dans la rue parallèle au jardin, à 50 mètres de nous, et nous tiraient dessus. Au moment où nous atteignons la première haie, le sous-lieutenant Groeger m'a dit : «Zlotos, ich bin verwundet». Cette blessure semblait légère, car dans le danger, il a continué à courir. Cependant, au bout de quelques mètres, il est tombé mort. (Comme je l'ai appris quelques jours plus tard, Groeger a été atteint de sept balles). J'ai sauté une haie mais je suis resté accroché par un éperon dans les barbelés, pendu ma tête en bas. J'ai pu assez vite me libérer en ôtant mon pied de la botte. Puis j'ai rampé une vingtaine de mètres pour me cacher dans une haie.»

Les coups de feu se sont arrêtés, les Français emportaient le corps du sous-lieutenant. Ils se sont mis à la recherche du sous-officier trahi par sa botte restée accrochée aux barbelés. Ils ont passé les haies à la baïonnette, l'ont approché à plusieurs

reprises, mais ne l'ont jamais découvert. Après le départ des Français, Zlotos part alors à pied, à travers champs, le pistolet au poing, vers Clémency. De là il a pu rejoindre son régiment.

Dans la rencontre, deux chevaux allemands ont été tués et trois autres capturés, tandis qu'un soldat français, grièvement blessé d'une balle au ventre, mourait dans la nuit dans l'hôpital de Messancy, le fantassin Bourdeau. Les uhlans avaient été surpris par une demi section de la 14e compagnie du 164^{ème} RI.

Le sous-lieutenant Alfred GROEGER est la première victime du 2^{ème} uhlans, régiment où sa perte fut ressentie douloureusement, l'officier étant apprécié de ses hommes et promis à une carrière fructueuse. Il était né le 5 juillet 1890 à Nagradowice, en Posnanie (actuellement Pologne). Les Français l'ont enterré au cimetière de Messancy, avec les honneurs militaires. Son corps sera ramené à Halanzy lors des rassemblements de 1917.

Liste des soldats français (au nombre de 22)

Lors des journées de commémoration de l'Armistice en 2018, des contacts avaient été noués avec des descendants de certains soldats français inhumés à Halanzy. Les familles GAUDIN et GUILLON étaient présentes. Un texte plus personnalisé avait été composé par Franck Schneider et Sandra Pecheur et lu au cimetière. Ce sont ceux-ci que nous reproduisons ici.



BOURDOT Georges

Nom : BOURDOT Prénoms : Georges

Soldat - 164^{ème} R.I. - 164^{ème} Régiment d'Infanterie [Infanterie]

Complément : 4^{ème} Bataillon

Matricule, recrutement : 2537 - Versailles

Date de naissance : 05/08/1892

Département ou pays : 95 - Val-d'Oise

Commune de naissance : Deuil-la-Barre

Genre de mort : Mort en captivité

Date du décès : 14/08/1914

Commune du décès : Messancy

Lieu, complément : Ambulance allemande

Autres informations : Le 4^{ème} bataillon du 164^{ème} R.I. est détaché à la défense de la Place de Longwy - Suites de ses blessures de guerre - Décès fixé par jugement déclaratif du Tribunal de Pontoise le 19/01/1920 - Fils de Georges François et de BRAUDEY Claudine - Corps transféré dans l'ossuaire du cimetière après 2004 - Demeurait au 65 rue de Mora à Enghien, son frère Édouard est également mort au cours de la Grande Guerre. Il est blessé lors de l'altercation avec le lieutenant Groeger.

CAILLON Léo Émile

Nom : CAILLON Prénoms : Léo Emile
Grade, unité : Soldat - 131^{ème} R.I. - 131^{ème} Régiment d'Infanterie [Infanterie]
Matricule, recrutement : 192 - Poitiers
Date de naissance : 31/08/1893
Département ou pays : 79 - Deux-Sèvres
Commune de naissance : Fressines
Genre de mort : Mort en captivité
Date du décès : 01/09/1914
Commune du décès : Halanzy, Province De Luxembourg
Lieu, complément : Ambulance allemande
Fils de Alfred et de DURIVault Zélie.

COULET Eugène Paul Louis Claude

Nom : COULET Prénoms : Eugène Paul Louis Claude
Grade, unité : 131^{ème} R.I. - 131^{ème} Régiment d'Infanterie [Infanterie]
Matricule, recrutement : 108 - Seine 6^{ème} bureau
Date de naissance : 07/09/1891
Département ou pays : 75 - Paris
Commune de naissance : Paris 07
Genre de mort : Mort en captivité
Date du décès : 03/09/1914
Commune du décès : Halanzy, Province De Luxembourg
Lieu, complément : Ambulance allemande

DAVID Georges Michel

Nom : DAVID Prénoms : Georges Michel
Grade, unité : Soldat - 46e R.I. - 46e Régiment d'Infanterie [Infanterie]
Date de naissance : 29/09/1889
Département ou pays : 77 - Seine-et-Marne
Commune de naissance : Thoury-Férottes
Date du décès : 03/09/1914
Commune du décès : Halanzy, province de Luxembourg
Commune inhumation : Halanzy, province de Luxembourg

FROMNOT Clovis Ambroise

Nom : FROMNOT Prénoms : Clovis Ambroise
Grade, unité : Soldat - 4^{ème} R.I. - 4^{ème} Régiment d'Infanterie [Infanterie]
Matricule, recrutement : 1874 - Auxerre
Date de naissance : 26/05/1889
Département ou pays : 89 - Yonne
Commune de naissance : Ligny-le-Châtel
Genre de mort : Mort des suites de blessures

Date du décès : 28/08/1914
Commune du décès : Halanzy (Belgique, Province de Luxembourg)
Lieu, complément : Ambulance allemande 10
Commune inhumation : Halanzy, province de Luxembourg
Lieu inhumation : Ossuaire franco-allemand

GAUDIN Maurice Henri

Nom : GAUDIN Prénoms : Maurice Henri
Grade, unité : Soldat - 131^{ème} R.I. - 131^{ème} Régiment d'Infanterie [Infanterie]
Matricule, recrutement : 946 - Poitiers
Date de naissance : 08/11/1893
Département ou pays : 86 - Vienne
Commune de naissance : Coulombiers
Genre de mort : Mort en captivité
Date du décès : 03/09/1914
Département ou pays : 9131 - Belgique
Commune du décès : Halanzy (Belgique Province de Luxembourg)
Commune inhumation : Halanzy, province de Luxembourg
Lieu inhumation : Ossuaire franco-allemand

Maurice Henri GAUDIN est né le 8 novembre 1893 à Coulombiers, dans la Vienne, en France.

En 1913, Maurice Henri s'engage dans le 131^{ème} R.I. à Poitiers.

Le 5 août 1914, le 131^{ème} sous le commandement du colonel Fourest, quitte Orléans et débarque le 6 à Lérrouville. Le 131^{ème} est composé de nombreux Orléanais, Tourangeaux, Parisiens, Poitevins...

Le régiment s'engage le 22 août dans la lutte pour Longuyon.

Il attaque avec un élan magnifique mais l'ennemi est solidement retranché sur les hauteurs au nord de la voie ferrée Baranzy-Signeulx.

Et pour l'en déloger, on pousse toute la journée de continuel assauts, le commandant BRIERE, grièvement blessé, regroupe son unité sous le feu et continue la lutte.

Au cours de l'action, le lieutenant GIRAUD, porte-drapeau ainsi que plusieurs sapeurs qui composent la garde, sont tués.

Le soldat SIMEON et le caporal GAILLARDIN s'emparent du drapeau et le relèvent fièrement sous les balles. A midi, sous une chaleur étouffante, le combat bat son plein.

L'ennemi, précédé d'un feu d'artillerie très violent, avance sur Cussigny, de nombreux groupes progressent sur la voie ferrée vers Signeulx.

Quelques hommes, chargés de protéger la retraite, résistent jusqu'à l'épuisement complet des munitions.

Le caporal BRIOT, blessé déjà deux fois, fait mettre la baïonnette au canon, une balle le couche aussitôt.

Plusieurs hommes sont faits prisonniers dont Maurice Henri GAUDIN.

Ce premier choc a été particulièrement dur et si l'ennemi a réussi à progresser grâce à son importante supériorité numérique, les rudes assauts du 131^{ème} R.I. qui ont fait d'énormes ravages dans ses rangs, lui font payer si cher son entrée sur le sol français que désormais sa marche va devenir très lente.

Le 1^{er} de classe Maurice Henri GAUDIN est décédé de maladie en captivité le 3 septembre 1914 à Halanzy. Probablement suite à une gangrène sur sa blessure.

GEORGES D

Nom : GEORGES Prénoms : D

Grade, unité : 46^{ème} R.I. - 46^{ème} Régiment d'Infanterie [Infanterie]

Commune inhumation : Halanzy, province de Luxembourg

Lieu inhumation : Ossuaire franco-allemand

GRIVELLET Gaston

Nom : GRIVELLET Prénoms : Gaston

Grade, unité : Soldat - 4^{ème} R.I. - 4^{ème} Régiment d'Infanterie [Infanterie]

Matricule, recrutement : 1122 - Cosne

Date de naissance : 20/08/1888

Département ou pays : 50 - Manche

Commune de naissance : Paris 19

Genre de mort : Mort en captivité

Date du décès : 31/08/1914

Département ou pays : 9131 - Belgique

Commune du décès : Halanzy

Lieu, complément : Ambulance allemande 10

Fils de Marie Honorine GRIVELLET.

GUETAT Désiré Georges

Nom : GUETAT Prénoms : Désiré Georges

Grade, unité : Soldat - 113^{ème} R.I. - 113^{ème} Régiment d'Infanterie [Infanterie]

Complément : Matricule, recrutement : 711 - Le Blanc

Date de naissance : 15/03/1893

Département ou pays : 37 - Indre-et-Loire

Commune de naissance : Loches

Genre de mort : Mort en captivité

Date du décès : 29/08/1914

Département ou pays : 9131 - Belgique

Commune du décès : Halanzy (Belgique, Province de Luxembourg)

Lieu inhumation : Ossuaire franco-allemand

GUILLON André Hippolyte

Nom : GUILLON Prénoms : André Hippolyte

Grade, unité : Soldat - 89^{ème} R.I. - 89^{ème} Régiment d'Infanterie [Infanterie]

Matricule, recrutement : 365 - Sens

Date de naissance : 09/11/1889

Département ou pays : 89 - Yonne

Commune de naissance : Compigny

Genre de mort : Tué à l'ennemi

Date du décès : 22/08/1914

Département ou pays : 54 - Meurthe-et-Moselle

Commune du décès : Longuyon

Lieu, complément : Cosnes

Date de transcription : 24/02/1916

Département ou pays : 89 - Yonne

Commune inhumation : Halanzy, province de Luxembourg

Autres informations : Canton de Sergines

André Hippolyte GUILLON est né le 9 novembre 1889 à Compigny dans l'Yonne en Bourgogne.

André Hippolyte débute son service militaire le 1^{er} octobre 1910 et le termine le 25 septembre 1912.

Il passe dans la réserve de l'armée active le 1^{er} octobre 1912 et est affecté au régiment d'infanterie de Sens.

Le 27 mars 1913, André Hippolyte se marie à Compigny avec Louise Augustine Guillon.

Il est rappelé sous les drapeaux le 3 août 1914 dans le 89^{ème} R.I..

Le 6 août 1914, il quitte Sens pour Saint Mibiel. De là, André Hippolyte part avec son régiment pour Apremont.

Ensuite, le 8^{ème} se rend à Loupmont le 8 août 1914.

Le 10 août, les soldats français quittent Loupmont pour le cantonnement de Mouilly puis de Moranville.

Le 18 août, le régiment se porte à Billy, Mangienne et aux hauts-fourneaux.

Les 19 et 20 août, le régiment stationne dans ses cantonnements. Les hommes sont employés à des travaux de campagne sur la ligne des avants postes.

Ils reçoivent l'ordre de se mettre en disposition de combat et d'engager les hostilités avec l'ennemi.

Le régiment rentre à 20 heures au cantonnement de Cosnes mais les fusillades continuent, probablement dû à des méprises.

Le samedi 22 août 1914, le rassemblement a lieu à 4h45. L'état-major donne l'ordre d'attaquer par Romain, l'objectif est Musson.

André Hippolyte GUILLON est blessé à Cosnes et est emmené à Halanzy où il trouve la mort le 22 août.

LEBERT Edmond

Nom : LEBERT Prénoms : Edmond

Grade, unité : Caporal - 82^{ème} R.I. - 82^{ème} Régiment d'Infanterie [Infanterie]

Matricule, recrutement : 236 - Montargis

Date de naissance : 14/05/1890

Département ou pays : 45 - Loiret

Commune de naissance : Montargis

Genre de mort : Mort en captivité

Date du décès : 24/08/1914

Département ou pays : 9131 - Belgique

Commune du décès : Halanzy (Belgique, Province de Luxembourg)

Lieu, complément : Ambulance allemande 10

Commune inhumation : Halanzy, province de Luxembourg

Lieu inhumation : Ossuaire franco-allemand

Le caporal Edmond LEBERT a fait ses classes en 1910 au 82^{ème} R.I.

Le 1er août 1914, les armées allemandes ont déjà violé nos frontières lorsque, vers 16 heures, l'ordre de mobilisation générale est publié dans toute la France.

Dès ce moment, tous les hommes valides consultant le fascicule épinglé dans leur livret militaire, se mettent en mesure de remplir leur devoir envers la patrie.

Quittant leurs occupations journalières, guidés par le sentiment de l'honneur et du devoir, réservistes et territoriaux se séparent de tout ce qui leur est cher, pour rejoindre, au moment voulu, le dépôt de leur régiment.

Dans les premiers jours d'août, le 82^{ème} R.I. complète ainsi ses effectifs et, après de nombreuses opérations de mobilisation, quitte ses deux garnisons, Montargis et Troyes, par voie ferrée.

Ce départ a lieu au milieu d'un enthousiasme indescriptible, dans les acclamations de la foule. Les transports de concentration s'effectuent avec calme, ordre et une précision admirables et, les 5 et 6 août le régiment débarque à Lérrouville, sur les bords de la Meuse.

Le 82^{ème} R.I. dont fait partie le caporal Edmond LEBERT, alors âgé de 24 ans, va être chargé de l'offensive contre les armées allemandes en marche sur la Belgique.

Le caporal LEBERT est fait prisonnier entre le 22 et le 23 août.

Grièvement blessé, il décède le 24 août dans l'ambulance allemande n°10 à Halanzy.

LEBRUN Raoul Albert

Nom : LEBRUN Prénoms : Raoul Albert

Grade, unité : Soldat - 4^{ème} R.I. - 4^{ème} Régiment d'Infanterie [Infanterie] Complément :

Matricule, recrutement : 620 - Cosnes

Date de naissance : 14/09/1889

Département ou pays : 18 - Cher

Commune de naissance : Argent-sur-Sauldre

Genre de mort : Mort en captivité

Date du décès : 24/08/1914

Commune du décès : Halanzy (Belgique, Province de Luxembourg)

Lieu, complément : Ambulance allemande 10

Commune inhumation : Halanzy, province de Luxembourg

LECA Pierre

Nom : LECA Prénoms : Pierre

Grade, unité : Sergent - 103^{ème} R.I. - 103^{ème} Régiment d'Infanterie [Infanterie]

Matricule, recrutement : 507 - Seine 2e Bureau

Date de naissance : 20/11/1894

Département ou pays : 201 - Corse-du-Sud (2A)

Commune de naissance : Vico (Hameau d'Appricciani)

Genre de mort : Mort en captivité

Date du décès : 22/08/1914

Département ou pays : 9131 - Belgique

Commune du décès : Messancy

Lieu, complément : Ambulance allemande

Commune inhumation : Halanzy, province de Luxembourg

Lieu inhumation : Ossuaire franco-allemand

LHUISSIER Émile Jean

Nom : LHUISSIER Prénoms : Émile Jean

Grade, unité : Soldat - 89^{ème} R.I. - 89^{ème} Régiment d'Infanterie [Infanterie]

Matricule, recrutement : 4400 - Seine 4^{ème} Bureau

Date de naissance : 20/06/1893

Département ou pays : 94 - Val-de-Marne

Commune de naissance : Nogent-sur-Marne

Genre de mort : Mort en captivité

Date du décès : 28/06/1914

Département ou pays : 9131 - Belgique

Commune du décès : Halanzy

Lieu, complément : Ambulance allemande 10

Commune inhumation : Halanzy, province de Luxembourg

MAGOT Lucien André Louis

Nom : MAGOT Prénoms : Lucien André Louis
Grade, unité : Sergent - 131^{ème} R.I. - 131^{ème} Régiment d'Infanterie [Infanterie]
Matricule, recrutement : 2396 - Versailles
Date de naissance : 14/02/1892
Département ou pays : 36 - Indre
Commune de naissance : Lignac
Genre de mort : Mort en captivité
Date du décès : 01/09/1914
Département ou pays : 9131 - Belgique
Commune du décès : Halanzy
Lieu, complément : Ambulance allemande 10
Commune inhumation : Halanzy, Province De Luxembourg
cercueil et croix sur la tombe (notes Jésuites)

MÉTHIVIER Henri Maurice

Nom : MÉTHIVIER Prénoms : Henri Maurice
Grade, unité : Soldat - 131^{ème} R.I. - 131^{ème} Régiment d'Infanterie [Infanterie]
Matricule, recrutement : 252 - Orléans
Date de naissance : 23/02/1889
Département ou pays : 45 - Loiret
Commune de naissance : Tigy
Genre de mort : Mort en captivité
Date du décès : 01/09/1914
Département ou pays : 9131 - Belgique
Commune du décès : Halanzy
Lieu, complément : Ambulance allemande
Commune inhumation : Halanzy, province de Luxembourg
Autres informations : Fils de Philippe Auguste et de LEFEU Julie

MOUTY René Francis Jean

Nom : MOUTY Prénoms : René Francis Jean
Grade, unité : Soldat - 131^{ème} R.I. - 131^{ème} Régiment d'Infanterie [Infanterie]
Matricule, recrutement : 365 - Seine 3^{ème} Bureau
Date de naissance : 20/09/1893
Département ou pays : 87 - Haute-Vienne
Commune de naissance : Limoges
Genre de mort : Mort en captivité
Date du décès : 05/09/1914
Département ou pays : 9131 - Belgique
Commune du décès : Halanzy (Belgique, Province de Luxembourg)
Lieu, complément : Ambulance allemande
Commune inhumation : Halanzy, Province De Luxembourg
17, rue Vieille du Temple --Paris (Jésuites)

MOYER Anselme

Nom : MOYER Prénoms : Anselme
Grade, unité : Soldat - 113^{ème} R.I. - 113^{ème} Régiment d'Infanterie [Infanterie]
Matricule, recrutement : 998 - Tours
Date de naissance : 23/12/1893
Département ou pays : 37 - Indre-et-Loire
Commune de naissance : Tours
Genre de mort : Mort en captivité
Date du décès : 31/08/1914
Département ou pays : 9131 - Belgique
Commune du décès : Halanzy (Belgique, Province de Luxembourg)
Lieu, complément : Ambulance allemande
Commune inhumation : Halanzy, province de Luxembourg

ODIN Paul Louis

Nom : ODIN Prénoms : Paul Louis
Grade, unité : Soldat - 46^{ème} R.I. - 46^{ème} Régiment d'Infanterie [Infanterie]
Complément : 9^{ème}Cie
Matricule, recrutement : 562 - Sens
Date de naissance : 20/01/1894
Département ou pays : 89 - Yonne
Commune de naissance : Bellechaume
Genre de mort : Mort en captivité
Date du décès : 31/08/1914
Département ou pays : 9131 - Belgique
Commune du décès : Halanzy (Belgique, Province de Luxembourg)
Lieu, complément : Ambulance allemande
Commune inhumation : Halanzy, province de Luxembourg

PAYRAULT Louis Eugène

Nom : PAYRAULT Prénoms : Louis Eugène
Grade, unité : Soldat - 4^{ème} R.I. - 4^{ème} Régiment d'Infanterie [Infanterie]
Matricule, recrutement : 633 - Seine 1er Bureau
Date de naissance : 14/08/1891
Département ou pays : 75 - Paris
Commune de naissance : Paris 03
Genre de mort : Mort en captivité
Date du décès : 02/09/1914
Département ou pays : 9131 - Belgique
Commune du décès : Halanzy (Belgique, Province de Luxembourg)
Lieu, complément : Ambulance allemande
Commune inhumation : Halanzy, Province De Luxembourg
62, rue du Marais Paris (Jésuites)

ROBERT Charles Henri

Nom : ROBERT Prénoms : Charles Henri
Grade, unité : Soldat - 131^{ème} R.I. - 131^{ème} Régiment d'Infanterie [Infanterie]
Matricule, recrutement : 2043 - Reims
Date de naissance : 25/01/1891
Département ou pays : 51 - Marne
Commune de naissance : Cormontreuil
Genre de mort : Mort en captivité
Date du décès : 29/08/1914
Département ou pays : 9131 - Belgique
Commune du décès : Halanzy
Lieu, complément : Ambulance allemande 10
Commune inhumation : Halanzy, Province De Luxembourg
Fils de Célestin et de FRANSQUIN Jeanne Marie Aristide.

SEMENCE Alfred Louis

Nom : SEMENCE Prénoms : Alfred Louis
Grade, unité : Soldat - 4^{ème} R.I. - 4^{ème} Régiment d'Infanterie [Infanterie]
Matricule, recrutement : 1488 - Montargis
Date de naissance : 18/12/1893
Département ou pays : 45 - Loiret
Commune de naissance : Ouzouer-sur-Trézée
Genre de mort : Mort en captivité
Date du décès : 04/09/1914
Département ou pays : 9131 - Belgique
Commune du décès : Halanzy
Lieu, complément : Ambulance allemande
Commune inhumation : Halanzy, province de Luxembourg

Alfred Louis SEMENCE est né le 18 décembre 1893 à Ouzouer sur Trézée dans le Loiret, en France.

Il fait son service militaire en 1913 au 4^{ème} R.I. à Auxerre.

Le 5 août 1914, le 2^{ème} classe SEMENCE, plein d'enthousiasme, quitte Auxerre avec son régiment.

Le 6 août, le régiment débarque à Sampigny et gagne Woinville, où les soldats reçoivent l'ordre de s'installer défensivement face à Metz.

Puis le 21 août, après avoir parcouru 40 kilomètres sous une chaleur accablante, le régiment gagne la frontière belge.

Le 22 août, Alfred Louis prend part au combat Signeux-Gorcy.

Le 4^{ème} R.I. a pour objectif Mussy-la-Ville.

Alfred et ses compagnons exécutent la marche dans un brouillard intense. Tous les hommes partent à l'assaut avec entrain mais l'ennemi, bien retranché et en nombre supérieur, les accueille par un feu terrible sous la mitraille.

Le 2^{ème} classe Alfred Louis SEMENCE du 4^{ème} R.I. sera blessé le 22 août, transporté à l'ambulance n°10 de Halanzy où il décède le 4 septembre 1914.

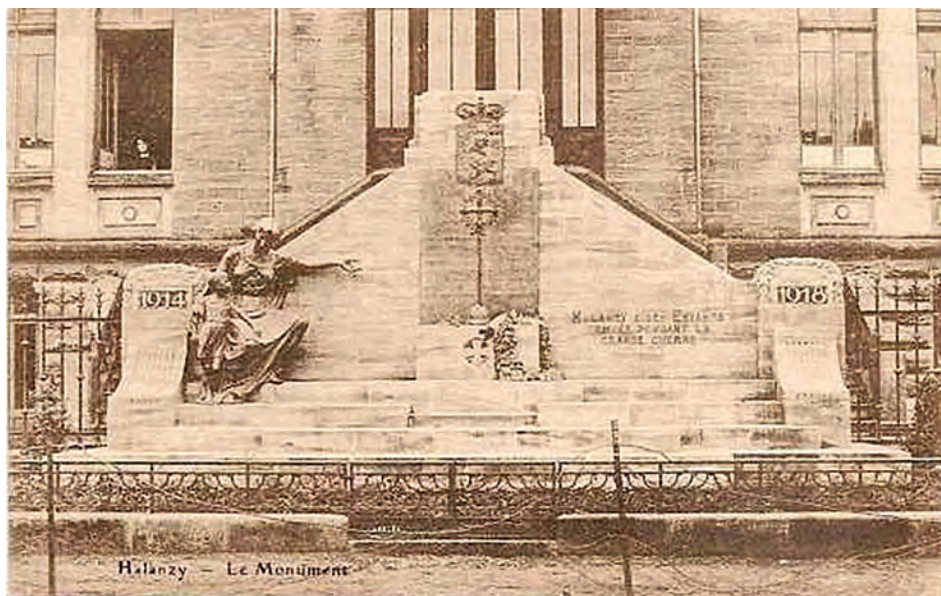
Le monument aux morts de Halanzy

Christian Déom

Les archives de Halanzy, ayant été éparpillées et détruites lors des fusions de communes en 1976, ne peuvent plus nous renseigner sur la date d'érection de ce monument. Dans les délibérations communales, je trouve uniquement ceci :

Le 18 mai 1923, le Conseil communal autorise l'érection d'un monument aux morts pour la Patrie devant l'Hôtel de Ville ; elle accorde au comité exécutif un subside de 15.000 francs. Le 27 mai 1924, ce même conseil communal parle de l'état de compte et des pièces justificatives concernant le monument et décide de garder les pièces dans les archives. Le 31 octobre 1924, il ne semble pas encore érigé car le conseil exécutif demande pour organiser une tombola pour l'érection du « monument aux morts des armées alliées de Halanzy pendant la guerre 1914-1918 ».

Il sera construit entre l'arbre de la liberté, planté le 23 novembre 1919 et l'hôtel de ville.



Le monument est très bien situé sur la place devant l'hôtel de ville. Sobre et dépouillé si l'on fait abstraction des ajouts postérieurs : médaillon offert par les Anciens combattants à la mémoire d'Albert 1^{er} le 29 août 1937 et la plaque rappelant les morts de la seconde guerre.

Le monument est de forme triangulaire tronquée, surmonté d'un chapiteau. Il est en grès calcaire, pierre jaune d'extraction locale, certainement de la cuesta bajocienne qui sépare Halanzy de la France. Quatre marches d'escalier donnent accès à un minuscule autel. A chaque extrémité, le monument est fermé par un muret qui l'épaule et qui lui donne l'aspect d'un théâtre dans lequel se déroule un événement émouvant. La tête de chaque muret est garnie d'une croisée de tresses de fleurs et de feuilles. Les dates 1914 et 1918 sont gravées sur ces murets.

Le monument est précédé d'un petit parterre entouré d'une barrière basse en fer forgé. L'abattage récent des deux arbustes, sans formes, qui l'étouffaient et lui enlevaient son autorité lui a redonné belle prestance.

Plusieurs couronnes, gerbes ou tresses de fleurs et de feuilles se retrouvent sur le monument. Elles peuvent suggérer le triomphe (le laurier) ou la paix (l'olivier). Ces couronnes ou cornes d'abondance initialement composées de fleurs, de fruits et d'épis symbolisent la fécondité avec la paix revenue. L'abondance est fille de la paix comme la félicité, la prospérité, la richesse, la sérénité et la tranquillité.

Sur la plaque en bronze reprenant les noms des morts cette devise latine : « **PRO ARIS ET FOCIS** ». Cette maxime complète le texte du cahier sur lequel l'enfant a écrit **ILS SONT TOMBÉS POUR LA PATRIE**. L'expression latine a plus de profondeur et d'étendue que l'expression française. Elle embrasse à la fois les choses divine et humaine, l'intérêt général et l'intérêt particulier.

« *Aris* » est l'autel public, celui des temples ; « *Focis* » est l'autel domestique qui était placé près du foyer. On s'adresse en même temps aux dieux pénates (dieux de la patrie) et aux dieux lares (dieux du foyer).

Sous la plaque en bronze, sur le petit autel sont déposées une couronne de fleurs avec ruban et cette inscription : « *A NOS MARTYRS - A NOS HÉROS* ».

Sur l'extrémité de la couronne, un casque de soldat belge -- casque Adrian belge avec écusson (lion symbole des forces belges) et cimier -- couronné de feuilles et fruits de chêne.

Un bas-relief sur l'antependium de l'autel représente une croix pattée alésée arrondie. Le concepteur du monument a certainement voulu représenter la croix de guerre 14-18. Le sculpteur savait-il qu'en héraldique, elle a été utilisée par les Chevaliers Teutoniques (leur emblème était une croix pattée noire sur fond blanc) et plus tard, elle fut associée à la Prusse ainsi qu'à l'empire allemand de 1871 à 1918 bien qu'elle fût encore en usage après 1918 par les militaires allemands.

A l'extrémité gauche du monument, une sculpture en bronze représente un couple mère-enfant ou enseignante-élève.

Suivant sa sensibilité chacun peut y voir l'allégorie de la souffrance, de la mort ; ou l'éducation à la paix : « plus jamais cela », dit-elle à l'enfant. Votive et explicative, la scène éduque l'enfant au souvenir, au respect des héros et des martyrs, au devoir et au désir de paix.



La position assise de la femme est symbole d'enseignement, la tête légèrement inclinée montre l'écoute et la compassion : elle souffre avec l'enfant qui a perdu son père à la guerre ; son visage, ferme, sérieux, exprime le sentiment de son âme : on peut y trouver de la résignation ou de l'espérance. La compassion est encore exprimée par son bras qui protège l'enfant tandis que l'autre bras lui montre le sacrifice des martyrs. Elle peut lui dire aussi que tout le village partage cette reconnaissance, cette gratitude, comme l'indique la phrase collée en lettres de bronze sur la face du monument : « *HALANZY A SES ENFANTS TOMBÉS PENDANT LA GRANDE GUERRE* ». On découvre un sentiment d'appropriation des morts par la communauté locale.



L'enfant écoute la dame, ses lèvres écartées semblent lui dire quelque chose tandis que son doigt suit la phrase qu'il a écrite sur le cahier posé sur les genoux de la dame. C'est bien l'enfant qui a écrit car il tient dans sa main le crayon utilisé. Ne lui pose-t-il pas cette question : « Crois-tu vraiment que je ne subirai pas la même chose quand j'aurai vingt ans ? » Et pour toute réponse, car elle sait que les hommes sont assez fous pour recommencer, dans un élan de protection, elle le serre de sa main droite contre son corps.

La dame, mère ou enseignante, est drapée d'une robe légère laissant apparaître les lignes de son corps. La poitrine, bien dessinée, montre une semi opulence que la pudeur de cette époque atténue. Par la générosité anatomique de la statue, le sculpteur veut montrer qu'après la guerre revient la fécondité et la prospérité.

Mère ou enseignante, chacun pourra voir dans la femme, choisir et trouver dans le pathétique de la scénographie les symboles de l'amour maternel ou du patriotisme de l'institutrice.

Sous l'écusson belge, coiffé de la couronne royale, se trouve la plaque de bronze reprenant les noms des victimes de Halanzy. Cette double liste est séparée par un glaive dont la garde et la poignée sont ornées d'une couronne de rameaux feuillés de laurier avec des baies, symbole de la victoire. La pointe du glaive est orientée vers le bas : la guerre est terminée.



L'ordre de citation des noms sépare les soldats belges des soldats alliés et des civils ; dans leur catégorie, ils se suivent par ordre alphabétique.

Pour cette époque, il s'agit d'un ordre hiérarchique : honneur aux militaires !

Nous pouvons lire sur la plaque les morts suivants :

MILITAIRES BELGES

BRUCHER.J NICOLAS.

CLAUDE.FERDINAND. du régiment du Génie, mort face à l'ennemi, le 16 février 1918, à Lampernis.

CONRARDY.BERNARD. du 13^{em} régiment de Ligne, décédé des suites de ses glorieuses blessures, le 19 octobre 1914, à l'hôpital d'Oldsham (Angleterre)

FEDERSPIEL.EMILE. décédé entre les mains de l'ennemi en 1915

LAMBERT.ALPHONSE

VERDEAUX. EDOUARD. : Edouard Verdeaux apprend en rentrant d'une mission qu'un des hommes de la patrouille est resté blessé entre les lignes. Il se dresse et en colère dit à son chef : « Comment, on laisse un homme en route ? À la Légion -- d'où je viens -- on ne laisse jamais de blessé ni de mort aux mains de l'ennemi ! Je vais le chercher ». Et dans la nuit noire, en rampant il part à la recherche du blessé. La nuit suivante, après être resté toute la journée auprès du blessé, alors que tout le monde le croyait tué, il se fait reconnaître en sifflant les premières notes de la célèbre marche de la Légion : »Tiens, voilà du boudin ». Il ramenait le blessé sur son dos. (sic Auguste Colas)

LISSOIR.J.(ABBÉ) vicaire de Halanzy, brancardier, tombé en décembre 1914 devant Pervysse (Yser) ou le 21/10/1914 suivant certificat annexe.

MICHEL.RENÉ. soldat 2^{em}e Classe au 5^{em}e Régiment de Chasseurs à pied, 9^{em}e Compagnie. René Michel, fusil-mitrailleur, tireur d'élite aux Chasseurs à pied, toujours posté aux endroits les plus exposés. Une nuit, flanqué de ses deux pourvoyeurs, dans un poste avancé au milieu de l'inondation, il repousse une patrouille allemande forte d'une bonne vingtaine d'hommes. Ce combat dure presque une demi-heure, mais il tient tête, menace même de mort ses deux aides qui veulent se rendre et parvient à repousser cette attaque. Le matin, on compte presque la moitié de la patrouille allemande sur le terrain. (sic : Auguste Colas). Fauché par la mitraille le 24 août 1918, enterré à la nécropole de La Panne (Duinhoek) puis exhumé pour rejoindre le cimetière de Halanzy.



Le père, la mère et la fille de René MICHEL

MILITAIRES FRANÇAIS

JENTGES.NARCISSE (JENTGES Ferdinand, soldat du 20^{ème} régiment d'Infanterie, Matricule 193 au recrutement de Toul, classe 1894, mort pour la France le 18 septembre 1915 à Fosseux (Ambulance N°7) Pas de Calais, des suites de ses blessures de guerre. Il était né à Halanzy le 31 mars 1874---Jugement transcrit le 23 avril 1916 à Villey-Saint-Etienne (Meurthe et Moselle)
Lieu de sépulture : ABLAIN-SAINT-NAZAIRE (62-Pas-de-Calais) Nécropole Nationale « NOTRE DAME DE LORETTE »

WANLIN.LEON du 40^{ème} régiment d'artillerie des armées françaises, tué à son poste de combat, à sa batterie, au cours de la bataille de la Somme.

CIVILS

BASTIN.J.ALEXIS est réquisitionné par les Allemands le 22 août pour leur indiquer le chemin qui conduit à Longwy. Malheureusement BASTIN sera blessé à Piémont, transporté à Mont-Saint-Martin et mourra dans cet hôpital suite de ses blessures le 24 août 1914.

CLESSE.JEAN trouve la mort dans les geôles allemandes à MESCHEDE suite aux mauvais traitements subis après s'être évadé.

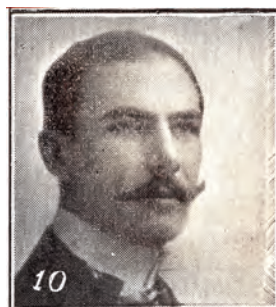
DENEFF.VICTOR est tué dans son lit lors d'un bombardement le 31 octobre 1918 ; son fils Joseph, couché à ses côtés est épargné.

PUGH.WILLIAM sera fusillé à Tintigny. Dirigeons-nous vers Tintigny où William PUGH a été fusillé le 22 août 1914. Il était chez son beau-frère, maître Auguste Lefèvre, qui y possède une étude de notaire. Depuis le 6 août, c'est chez lui, pour quelques jours, que le général français Durbal, commandant la 4^{ème} brigade de dragons, avait pris logement avec son état-major. Mais le 14 août arrivent les Allemands avec leurs premières prises d'otages et réquisitions. La tension augmente jusqu'au jour tragique du 22. La mort d'un soldat allemand et leur peur phobique de francs-tireurs va expliquer leur brutale réaction.

Les Allemands commencent les arrestations. Une première fusillade collective fera 40 victimes. Pendant ce temps d'autres soldats parcourent le village, mettant le feu aux maisons et tirant sur tous les civils qu'ils rencontrent. Pendant qu'un autre groupe de prisonniers traverse le village encombré par les troupes, les convois et les maisons qui flambent, des soldats français, retirés vers Bellefontaine tirent sur des Allemands. Aussitôt un jeune officier à cheval déclare que ce sont des civils qui ont tiré. William PUGH, 26 ans, s'approche alors et proteste. Mais rien n'y fait. Au contraire, les soldats empoignent PUGH et l'emmènent un peu plus loin avec trois autres jeunes gens. Quelques instants après, sans preuve, sans jugement, selon le caprice d'un lieutenant, ils sont fusillés devant la maison Lejeune.

William Pugh était né à Halanzy de Ferdinand et Veber Marie-Catherine. Il avait un frère et une soeur Lucie Elisa Sophie née le 11 juin 1888. Elle s'était mariée le 26 mars 1913 à Auguste Marie Joseph de Gonzague-Lefèvre né à Tintigny le 14 mars 1882 et y habitait. Voilà pourquoi William séjournait ce 22 août fatidique à Tintigny.

Son père, Guillaume Pugh était le directeur des usines de Halanzy avant Monsieur Léon Thiry.



Pugh William

le discours d'Eugène Gindt du 23 novembre 1919

Christian Déom

Ce riche document, discours fleuve prononcé par Eugène Gindt lors de la plantation de l'Arbre de la Liberté, qui est le tilleul devant l'Hôtel de ville, cite les souffrances, les martyres et les actes héroïques de nombreux habitants de Halanzy. Dans ce chapitre je conserverai les notes sur Lucien LAURENT, l'abbé AREND, Auguste Pétrement et la liste des combattants et des soldats et civils décédés pendant la guerre. J'ai extirpé de ces longues pages des listes de noms et des anecdotes que j'ai complétées avec d'autres renseignements glanés lors de mes recherches notamment dans les archives des Jésuites d'Arlon conservées à l'Abbaye de Clairefontaine. .

Le bourgmestre **Lucien LAURENT**, face aux Huns, présida avec une superbe dignité l'administration communale de Halanzy. Comme bourgmestre, Lucien Laurent sut déjouer les intrigues et les menaces allemandes. Doué de cette perspicacité et de cette finesse qui caractérisèrent les citoyens demeurés en Belgique envahie, le premier Magistrat prit toujours un soin jaloux à chaque promulgation d'une ordonnance ennemie d'en commenter et d'en modifier la teneur pour faire avorter, dans la mesure du possible, les projets du tyran ; il couvrit ses administrés de sa responsabilité personnelle en bien des circonstances, tant et même si bien que les instructions communales permirent, maintes fois, de jouer de ruse et de malice avec les Boches. Joignant l'intransigeance de ses pouvoirs publics à l'inflexibilité de ses principes civiques, Lucien Laurent tint audacieusement tête à l'autorité allemande ; et s'il dut céder le pas, ce ne fut qu'écrasé par la force et la violence. De tels sentiments, de telles actions, lui réservèrent inévitablement le même sort qu'à l'abbé Arendt, c'est-à-dire : prison, brimades, vexations, injures, mauvais traitements, brutalités.

L'abbé AREND, curé de Halanzy, dont l'héroïque fermeté a su triompher de la cruelle arrogance de l'ennemi. Il prononce le 23 novembre 1919 du haut de la chaire de vérité une oraison patriotique et chrétienne qui, véritable monument littéraire, constitue un éclatant hommage et un digne panégyrique à l'égard de notre dynastie régnante. Revenons au 21 (ou 22) août 1914 : les soldats français qu'Halanzy avait accueillis si frénétiquement ont dû se replier dans les murs de Longwy. Bloquée par un déluge de projectiles de tous calibres, la forteresse résiste néanmoins à tous les assauts ; Longwy en ruines met l'ennemi en échec, en le clouant sur place. De dépit et de rage, le Commandant allemand lève alors le glaive de son despotisme sur Halanzy. La main du barbare s'abat sur les otages. L'honneur de la prison était réservé à l'abbé AREND. Bafoué publiquement, molesté et injurié par les soldats du kaiser, le brave curé est impitoyablement incarcéré comme un criminel. Et sa détention durera plusieurs longs jours. Cependant rien ne désarmera son courage et sa fidélité patriotique ; mieux même, sa résignation et sa patience noble et fière triompheront des geôliers. Sitôt remis en liberté, l'abbé Arend reprend son poste d'action. Il porta toujours à leur apogée les devoirs de son civisme et les devoirs de sa prêtrise. Il faut évoquer ses dons et ses aumônes qui furent d'insignes bienfaits pour nombre d'habitants, son zèle et son abnégation, son dévouement et son esprit de sacrifice qu'il déploya envers de nombreux blessés. En ceci, doué à merveille des qualités d'aumônier et d'infirmier, l'abbé Arend sauva la vie de plusieurs soldats. Paris eut les échos de son dévouement : là-bas, dans la capitale de France, un soldat français a affirmé devoir la vie au curé d'Halanzy. Voilà un témoignage plus élogieux et plus éloquent que tout discours.

Auguste PETREMENT qui, au milieu de quelles inextricables difficultés, a su quand même assurer le ravitaillement de tous pendant la longue et terrible période d'occupation. Il était secrétaire-trésorier de la Société mutuelle Saint-Rémy.

Gindt cite **les soldats de Halanzy** et dit qu'il les a vus bien souvent lorsque leur était accordé quelques jours de repos après de durs combats.

Les soldats morts sur le champ de bataille

BRUCHER J. Nicolas

CLAUDE Ferdinand, du régiment du Génie, mort face à l'ennemi, le 16 février 1918, à Lampernis.

CONRARDY Bernard, du 13^{ème} régiment de Ligne, décédé des suites de ses glorieuses blessures, le 19 octobre 1914, à l'hôpital d'Oldsham (Angleterre)

FEDERSPIEL Émile, décédé entre les mains de l'ennemi en 1915

LAMBERT Alphonse,

LISSOIR Jean, vicaire de Halanzy, brancardier, tombé en décembre 1914 devant Pervysse (Yser) ou le 21/10/1914 suivant certificat annexe.

MICHEL René, du 5^{ème} régiment de Chasseurs à pieds, fauché par la mitraille, le 24 août 1918 (lire complément dans « Monument aux morts »)

VERDEAUX Édouard (lire complément dans « Monument aux morts »)

WANLIN (WANLHIN) Léon, du 42^{ème} régiment d'artillerie (Stenay) des armées françaises, tué à son poste de combat, à sa batterie, au cours de la bataille de la Somme le 5 octobre 1916.

Fils d'Etienne WANLIN et de Clémentine AMBROISE.

JENTGES Narcisse, JENTGES Ferdinand, soldat du 20^{ème} régiment d'Infanterie, Matricule 193 au recrutement de Toul, mort pour la France le 18 septembre 1915 à Fossex (Ambulance N°7) Pas de Calais, des suites de ses blessures de guerre. Il était né à Halanzy le 31 mars 1874. Jugement transcrit le 23 avril 1916 à Villey- Saint-Etienne (Meurthe et Moselle)

Eugène GINDT ajoute à cette pénible liste :

MAGIN Lucien, du 1^{er} régiment de Carabiniers, tué à Nieuport, le 29 mars 1918

BURTON, le R.P. Georges, brancardier, mort victime de son dévouement sur le champ de bataille le 28 septembre 1918.

Soldats de Halanzy ayant servi dans l'armée belge

ALLEMANN Maurice, grenadier dont les jambes furent transpercées par une balle ennemie.

ALTMANN Camille

AMBROISE Joseph : La mobilisation l'arrache à son foyer. Pour soutenir les premières escarmouches de la guerre, il quitte femme et enfant, père, mère et soeur ; il part généreusement, bien qu'une prochaine maternité angoisse son cœur de père. Sergent, il assure sous un déluge de mitraille la liaison entre les postes de commandement et les unités d'avant-garde. Il affronte tous les périls et ne recule devant rien afin de remplir toujours avec une belle crânerie les missions les plus dangereuses.

BAILLIEUX Emile

BASSIEU Camille de Halanzy, du Génie, interné à SOLTAU (Hanovre)

BASTIN Joseph, 8^{ème} de Ligne, interné à SOLTAU i.H. Camp II -- en détachement à Diepholz --contact : M. le curé de Halanzy (parents décédés depuis la guerre)

BASTIEN Camille, Génie, prisonnier à HAMELN

BASTIEN Camille D, Position fortifiée de Namur

BECHET Jean, régiment de Ligne

BECHET Théodore, Gendarme, interné à SOLTAU

BECKER Mathias

BERNARD Marc N.J., Cie cycliste 5^{ème} Div d'Armée

BRUCHER Félix, 10^{ème} régiment de ligne, interné à SOLTAU

CAPS Jules

COLAS Auguste : du 5^{ème} régiment du Génie. Il connut les tortures de la tranchée et les plus grands dangers. Soit en sentinelle,

soit dans les lignes de soutien, soit dans les postes d'écoute ou dans les sapes, il manifesta sans cesse les plus belles qualités d'énergie et d'intrépidité.

COLLIGNON Camille, Rég de Ligne

CONDÉ Albert

COUCHY Achille

DAHM Nicolas, prisonnier à Munster - Charbonnage Graf Bismarck -- contact : Mme Nic. Dahm

DAMIN Victor, 10^{ème} de ligne, Mat.60306 interné Cie 6 LANGENSALZA Erfurt.

DEPIENNE Albert

DOURET Joseph, Cie 10, prisonnier à Giessen -- contact : Mme Joseph Douret

DUVIGNEAUD Léon, artilleur à cheval, Sdt Groupe d'Artillerie motorisée à cheval

FORGET Jules : clairon au 10^e régiment de ligne. Il a parcouru comme soldat de choc tout le front belge. Ses chefs avaient reconnu en lui le soldat d'élite ; il sera toujours là où le danger est au paroxysme. Modeste et sans forfanterie, il accepte les ordres de ses supérieurs, va gaiement où le devoir l'appelle et supporte à travers une pluie de balles, dans la boue et la glace des tranchées, les plus terrifiantes tragédies. Tandis que dans le ciel embrasé de fusées et de bombes, les avions survolent nos positions en y jetant une grêle de torpilles, le régiment de Forget reste solide au poste. Le boche est là, tout près, terrible avec un arsenal d'engins qui dépassent toute prévision. L'attaque se déclenche dans toute sa fureur sinistre. Jules Forget que les obus encadrent redouble d'énergie et de hardiesse tragiques. Mais soudain il chancelle, il tombe en brave : un obus allemand lui a emporté le bras droit. Quoique grièvement blessé, il survivra.

FRANTZ Jules, 1886, Rég de Ligne

FRANTZ Nicolas, 1884, Rég de Ligne

GENIN Nicolas

GOEBEL François

GOERDER

GORRISSON Charles F.F.L.L., Adjudant au 2^{ème} Génie

GUEBELS Théodore, sdt au 20^{ème} de Ligne

GUEBELS Jean-Pierre, 1888, Régiment de Ligne

GUELF Joseph, soldat au 13^{ème} de Ligne, canonnier de la place de Namur, interné à SOLTAU

GUILLAUME Henri-Joseph

HAUS Nicolas, 14^{ème} régiment de ligne, interné à SOLTAU

HERBIN Hilaire

HUTLET Georges n'a pas appartenu aux unités de combat et n'a fait qu'une courte apparition aux services sanitaires. Malgré ses fonctions d'instituteur qui l'éloignaient du carnage, nous le voyons cependant, dès les premières heures de la guerre, dans les ouvrages avancés de Namur. Là, il s'offre au secours des blessés pour leur donner, au nom de la Croix-Rouge, les soins les plus urgents et les suprêmes consolations. Mais soudain les combats se rapprochent de la Meuse et de la Sambre, les bombardements par grosses pièces pulvérisent forts et citadelles. L'ennemi triomphe : Georges Hutlet est fait prisonnier. Après bien des péripéties, le brancardier Hutlet parvient à éviter les geôles allemandes et à obtenir son rapatriement par ses propres moyens.

JUNGERS Charles, 1888, Rég de Ligne

JUNGERS Jean J., 1872, a servi dans l'Artillerie

JUNGERS Jean P., 1867

KERGEN Jean-Pierre

KINSDY Eugène, du 2^{ème} régiment de grenadiers

LAFALIZE Ludovic J., Sdt au 10^{ème} de Ligne

LAMBERT Alphonse

LESGARDEUR Nicolas

LETAIN Marcel J., Sdt au 20^{ème} de Ligne

LIÉGEOIS Emile J., 1880 était dans le fort de Marchovelette. Une batterie de 420 réduisit ce fort en un amas de décombres et la plupart de ses défenseurs furent écrasés et réduits en bouillie. Liégeois échappa par miracle au carnage. Il fut capturé dans les ruines et dirigé sur Munster, d'où il ne fut délivré qu'à l'armistice. Son père meurt pendant la guerre ; il est sans famille.

LIEGEOIS Optat, déporté à MESCHEDE, évadé puis mort au combat (? Lejeune)

MALENDRI Charles

MATHEY François

MEURICE Gaston

MICHA Joseph, Sdt au 3^{ème} Reg de Chasseurs à pied

MIRGUET Sylvain : un autre brave de «la Boucherie militaire». Sa conduite au feu fut des plus belles. Malgré les tirs de barrage effrayants, il ravitailla les troupes de premières lignes. Peu importe la fureur des duels d'artillerie, Sylvain Mirguet franchit la zone de mort, se porte en avant pour déposer entre les mains de nos poilus les rations alimentaires de chaque jour. Il reçoit la croix de guerre et la médaille militaire.

MONHOVEN Onésime, 1^{ère} Cie 1^{er} régiment, prisonnier à Ohrdruf Saxe

NININ Charles

OLIMAR Henri

OLIVIERO Lubin

PAYOT François J. dit Camille, caporal au 9^{ème} de Ligne

PEIGNOIS Eugène qui s'évade en 1916 d'un camp de prisonniers civils de Meschede (Allemagne), passe la frontière hollandaise où il se retrouve avec Théodore GINDT (neveu d'Eugène GINDT), de Aix-sur-Cloie, qui, lui aussi, s'était enfui du même camp. Tous deux s'embarquent pour l'Angleterre, se présentent devant le Consul général de Belgique, signent un engagement volontaire pour le front belge, où ils se retrouvent au début de 1917, et où ils resteront sur la ligne de feu jusqu'à la fin des hostilités.

PIERRE Arsène

PIRSON Achille

PONCELET Florentin

RENAUD Félix, A.F.N. (Artillerie Forteresse de Namur), interné à Soltau

ROSSIGNON Lucien

SCHNEIDESCH Henri

SENNELAGER

SERVAIS Léon, interné en Hollande à Zeist -- adresse contact : Mme Léon Servais Halanzy

SERVAIS Théophile, Sdt au 9^{ème} Rég de Forteresse à Liège, interné en Hollande à Zeist -- adresse de contact : Veuve Servais Halanzy

SIMON Alexandre, soldat aux Grenadiers, réfugié en Hollande à Zeist

TABART Ernest

THIRY Emile J.L., Maréchal des Logis au 1^{er} Guide

THIRY François

TONGLET Georges, détenu à SOLTAU

TOUSSAINT François, 45^{ème} territor. Königsbrück Saxe -- contact : Mme François Toussaint

VERDEAUX Charles, 1882, Sdt au 14^{ème} de Ligne, prisonnier à Soltau

VLASSENBOECK René

WATRIN Nicolas J., 1881, Rég de Grenadiers

WELSCH Albert, fantassin, 33^{ème} de ligne, Holz, groupe universitaire, Soltau WOLFF Robert

Apparaissent dans cette liste quelques noms de Battincourt, Aix-sur-Cloie et d'autres, venus s'installer dans le village après la guerre.

Soldats de Halanzy ayant servi dans l'armée française

ADAM Jules, mutilé d'une main

CURE Charles, mutilé d'un doigt

DELTRIEUX Charles

DESPRET Hubert, amputé d'une jambe

GELHAY Emile, 45^{ème} territoriale n°4918 camp de Müsingen Oberndorf Wurtemberg -- contact : Mme Emile Gelhay

GEORGES Émile

KINN Constant, 164^{ème} régiment d'infanterie, 3278, Königsbrück - Saxe - Camp français --contact : Mme Kinn Bastin LARVA ou LARVOR Isidore, Rég français, de Halanzy, in Rehode b. Olné Kriegs. gefangenenlager Giessen i.W. --contact : Mme Larvor Guelff

MONHOVEN Jean-Baptiste

PARMENTIER Auguste, régiment français, prisonnier à Torgau (Saxe)

PELTIER Louis F., 45^{ème} territ, Forstot Anfang durch Guarremburg Post Soltau Hanovre -- contact : Mme Peltier Carême

RENNESSON Louis

ROUSSEL Alfred, 164^{ème} régiment d'infanterie, Königsbrück Saxe -- contact : Mme Roussel Woner

TOUSSAINT François, soldat au 45^{ème}RIT territorial, prisonnier à Königsbrück

VAILLANT Albert

WEISS Émile, incorporé au 317^{ème} régiment d'infanterie française. Il reçoit sa première blessure le 30 août 1914 au cours d'une attaque à Montigny (Meuse). Le 6 octobre 1915, alors qu'il appartient au 117^{ème} régiment d'infanterie comme cycliste du commandant, il est blessé une seconde fois en portant un message officiel. Malgré sa blessure, il ramène dans ses lignes son capitaine grièvement atteint. Le 17 mars 1917, lors d'un combat meurtrier, un obus éclate près de Weiss, le blessant sur toutes les parties du corps : sa poitrine est ouverte, sa jambe droite est brisée. Son corps, mutilé si atrocement, a fait (23 novembre 1919) l'objet de quatorze opérations dans les hôpitaux militaires (à l'époque où les anesthésiques et les antiseptiques étaient peu performants !) Sa conduite lui valut diverses propositions à l'attribution de la Médaille militaire française. Sa croix de guerre s'orne de plusieurs étoiles.

Discours d'Auguste Colas du 11 novembre 1964

Auguste COLAS³⁰

Président des Anciens Combattants -section locale de la FNC ³¹

Mesdames, Messieurs

Nous célébrons aujourd'hui le 46^{ème} anniversaire de la victoire 14/18, mais aussi le 50^{ème} anniversaire de cette guerre.

Le 29 juillet 1914, à 16 heures, l'ordre de rejoindre immédiatement nos unités nous était remis et à 17 heures 30, nous partions. Presque tous devaient rejoindre Namur, où la 4^{ème} Division d'infanterie, avec les troupes de forteresse, formaient la défense de cette place forte.

Après l'héroïque résistance de Liège, les forts de Namur, à leur tour, furent écrasés sous les coups des énormes canons du calibre 420 allemand.

A Charleroi, le 23 août, les troupes françaises perdaient pied et à Dinant, l'ennemi passait la Meuse en force ; c'est alors que la retraite de la 4^{ème} Division fut ordonnée.

Il ne restait qu'un couloir vers l'Entre-Sambre-et-Meuse pour évacuer 25 000 hommes. Ce fut une épopée, une performance ... et une belle pagaille !

A peine une moitié de la garnison de Namur put gagner la France. A Bioul, il fallut faire une trouée pour passer au travers du rideau de cavalerie allemande.

Sans ravitaillement, les unités mélangées...cette retraite longue de plus de 100 kilomètres dura 4 jours et 4 nuits. Il faisait chaud, les routes n'étaient que poussière, sac au dos, fusil à l'épaule, les cartouchières qui nous sciaient les reins...ce fut un calvaire. Le deuxième jour déjà, les plus fragiles s'écroulaient... pas de service de santé pour les malheureux, qu'impuissants, nous contournions sans pouvoir les secourir.

Les pieds en sang, malgré tout, on se traînait, mangeant des navets et buvant force gourdes d'eau...n'importe quelle eau, pourvu que ce soit du liquide !

« Mon pauvre vieux », me disait mon cher copain Cooreman, « la retraite de la Bérézina ne devait pas être pire ! »

Les chevaux épuisés tombaient un à un et à peu près tout le charroi et les canons tombèrent aux mains de l'ennemi.

Finalement, à Liart au nord de Reims, on nous entassa dans des wagons à bestiaux et on nous expédia à Rouen. Les braves Rouennais nous prirent en charge chez eux et pendant huit jours, ce fut la détente.

Nous fûmes fêtés, nettoyés et changés ; le cidre, que l'on boit matin, midi et soir dans cette région, laissa cependant pour beaucoup un mauvais souvenir...la 4^{ème} Division, à Rouen, fut purgée à fond !

Ces quelques jours passés, on nous transporta au Havre et par bateau... deux jours en mer, les rescapés de Namur débarquèrent à Ostende.

A Anvers, on se bat toujours, il faut y aller !

Sac au dos, on repart, encore des kilomètres à pied. Quinze jours après, à la chute d'Anvers ³², nous entamons une nouvelle retraite sur l'Yser.

Voilà, dans les grandes lignes, l'odyssée des deux premiers mois de guerre de la malheureuse 4^{ème} Division.

Sans forfanterie, ne croyez-vous pas, que « pour des dos voûtés et des poitrines étroites »³³, semblable exploit d'endurance vaut la peine d'être rappelé ?

Si après 50 ans, nous tenons à faire revivre ces quelques faits, c'est qu'il nous semble qu'il est bien de rappeler à la jeunesse de Halanzy – car on oublie vite au siècle de la fusée et de la bombe atomique – qu'au cimetière de notre village, reposent d'authentiques héros ! Jamais hélas, ni leurs hauts faits, ni leurs exploits ne seront publiés... et pourtant, comme ils l'auraient mérité !

C'est Edouard Verdeau, toujours volontaire pour les coups de mains, qui, au retour de l'échec de celui auquel il vient de participer, apprend en rentrant dans nos tranchées, qu'un des hommes de la patrouille est resté blessé entre les lignes ; il se dresse et en colère, dit à son chef : « Comment, on laisse un homme en route ? A la Légion – d'où il vient- on ne laisse jamais de blessé ni de mort aux mains de l'ennemi ! Je vais le rechercher ! ». Et dans la nuit noire, en rampant il part à la recherche du blessé. La nuit suivante, après être resté toute la journée auprès du blessé, alors que tout le monde le croyait tué, il se fait reconnaître en sifflant les premières notes de la célèbre marche de la Légion : « Tiens, voilà du boudin » ! Il ramenait le blessé sur son dos.

C'est René Michel, fusil-mitrailleur, tireur d'élite aux Chasseurs à Pied, toujours posté aux endroits les plus exposés. Une nuit, flanqué de ses deux pourvoyeurs, dans un poste avancé au milieu de l'inondation, il repousse une patrouille allemande forte d'une bonne vingtaine d'hommes.

Ce combat dure presque une demi-heure, mais il tient tête, menace même de mort ses deux aides qui veulent se rendre et parvient à repousser cette attaque. Le matin, on compte presque la moitié de la patrouille allemande sur le terrain.

Pour l'un comme pour l'autre, ceci n'est qu'un fait entre cent autres. Ces deux « braves d'entre les braves » tombèrent tous deux lors de l'offensive libératrice en septembre 1918.

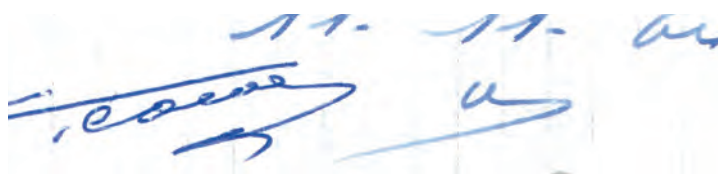
Ce 50^{ème} anniversaire nous fait revivre tout cela et en foule, ces souvenirs se bousculent dans nos cerveaux.

C'est le rappel de Rethondes où des généraux tendaient un message de paix à leur adversaire... mais ce message de paix n'a duré que 20 ans et alors, encore une fois, les fils de ceux de l'Yser, au signal des trois coups, ont bondi sur la scène, pour une nouvelle tragédie.

Et comme leurs aînés, beaucoup ont sauté hors de cette scène, dans l'éternité.

C'est à eux qu'iront, en ce jour d'automne, nos douloureuses pensées ; songeons qu'il y a, de par le monde, des millions de petites croix qui se dressent dans la brume pour nous dire : « Ne nous oubliez pas ! ». Elles semblent nous parler de fraternité et d'amour et nous dire qu'il est possible aux hommes de se comprendre s'ils sont de bonne volonté.

Le front unique des anciens combattants des deux guerres de Halanzy me charge de remercier chaleureusement tous ceux qui, chaque année, par leur présence, rehaussent cette cérémonie. Nous remercions Monsieur le Curé, les autorités communales ³⁴, les maîtres et les maîtresses d'écoles, tous les enfants et aussi les deux musiques ³⁵ qui donnent tant d'éclat à cette fête de l'Armistice.



Signature d'Auguste COLAS

Annexe

1/ Auguste COLAS

Président des Anciens Combattants

Gaumais et fier de l'être, né à Halanzy le 27 janvier 1891, décédé à Halanzy le 21 janvier 1972

1914-1918 : rappelé le 29 juillet 1914 au bataillon de génie de la PFN (*Position Fortifiée de Namur*), régiment du génie de la 5^e DA, du 18 octobre 1914 au 23 septembre 1919

Huit chevrons de front (*soit une présence continue au front de 1914 à 1918- les chevrons de front sont « accordés seulement aux militaires de bonne conduite et braves au feu »*)

Principales décorations :

Chevalier de l'ordre de Léopold Officier de l'ordre de Léopold II avec glaives Chevalier de l'ordre de la Couronne Croix de guerre avec palmes Médaille de l'Yser Médaille de la Victoire Croix du Feu Médaille commémorative 1914-1918

³⁰ Auguste COLAS 27/01/1891 † 21/01/1972 _ voir annexe

³¹ Fédération Nationale des combattants de Belgique <https://www.nsb-fnc.be/fr/generalites-fnc>

³² Le 10 octobre 1914, retraite d'Anvers

³³ Citation de Théo Lefèvre, premier ministre _ En 1964, le Premier Ministre Théo Lefèvre déclare à la radio et à la télévision : "Allez un peu à un défilé militaire. Il y a vingt ans ce n'était pas la gloire militaire qui défilait, mais bien un demi- siècle de malnutrition et de mauvaise hygiène, c'étaient des hommes à la poitrine étroite, au dos voûté, des hommes malingres et chétifs. Allez-y maintenant, qu'ils ont donc bonne mine !"

³⁴ Avant la fusion du 1^{er} janvier 1977, Halanzy était encore une commune à part entière

³⁵ « La Fraternité » et la « Saint Remy », avant dissolution et création de : « Les Harmonies de Halanzy » en 1999